This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 2044 051 077 402

Ch 370.10

Harvard College Library

FROM THE GIFT OF

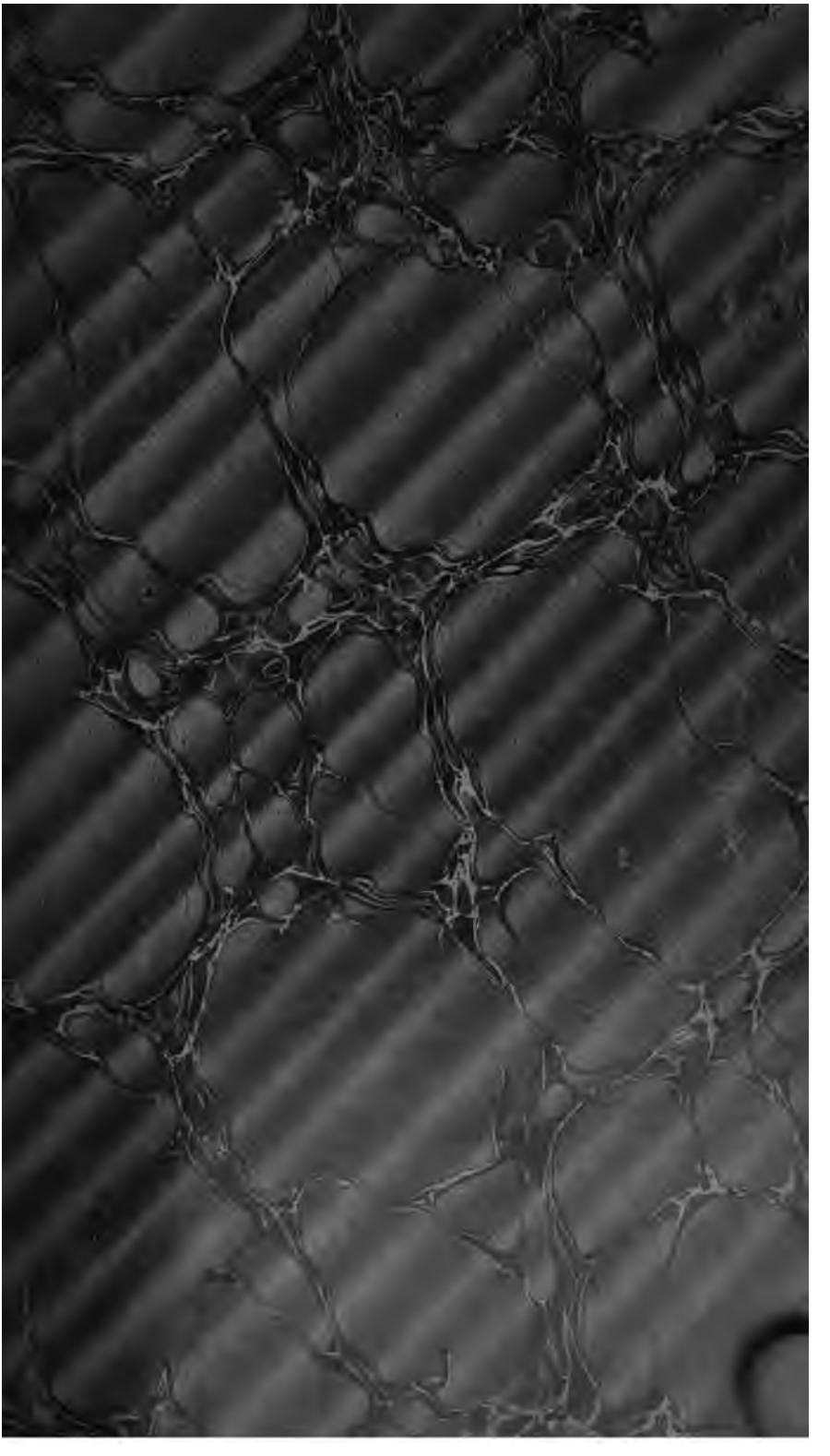
Harold Jefferson Coolidge

(Class of 1892)

OF BOSTON

For the purchase of Books relating to China

Received 17 Aug. 1903



IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,

RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.

L'ORPHELIN
DE LA CHINE.

1121

淒涼傷心處便
擠着生擒那個
的臣宰更和那
(三)你不說呵

趙氏孤兒

#

TCHAO-CHI-KOU-EUL,

OU

L'ORPHELIN DE LA CHINE,

DRAME EN PROSE ET EN VERS,

ACCOMPAGNÉ DES PIÈCES HISTORIQUES QUI EN ONT FOURNI LE SUJET,

DE

NOUVELLES ET DE POÉSIES

CHINOISES.

Chi Chün-hsiang.

TRADUIT DU CHINOIS,

PAR STANISLAS JULIEN,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

Professeur de langue chinoise au collége de France.

PARIS,

MOUTARDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DU PONT-DE-LODI, N° 8.

1834.

Ch L 370.10
*

H. J. Cassidy.

A

M. LE DOCTEUR J. WATSON.

TÉMOIGNAGE

DE RECONNAISSANCE ET D'ATTACHEMENT.

STANISLAS JULIEN.

AVANT-PROPOS.

Le drame que nous offrons aujourd'hui au public est intitulé en chinois *Tchao-chi-kou-eul-ta-pao-tchheou*, c'est-à-dire : « Le petit Orphelin de la famille de Tchao, qui se venge d'une manière éclatante. » Il est extrait d'un répertoire en quarante volumes, qui porte le titre de *Youen-jin-pé-tchong*, « Les cent pièces de théâtre des Youen (1) »

(1) La 91e pièce est une comédie intéressante intitulée *l'Avare*. On en trouvera l'analyse dans les notes de *l'Aulularia* de Plaute, traduit par M. Naudet.

ou princes de la famille de Gengis-khan, qui ont régné en Chine depuis 1260 jusqu'en 1341.

Cette pièce avait déjà été traduite d'une manière abrégée, en 1731, par le P. Prémare, qui résidait à Péking, et qui, depuis trente ans, faisait sa principale étude de la langue chinoise. Il confia son manuscrit à deux de ses amis, MM. du Velaër et du Brossai, qui partaient pour l'Europe. Mais ceux-ci, au lieu de le remettre à M. Fourmont l'aîné, comme ils en étaient chargés, l'envoyèrent au P. du Halde, qui l'imprima dans le troisième volume de sa *Description de la Chine*. Cet ouvrage ayant paru en 1735, M. Fourmont fut très surpris d'y voir *l'Orphelin de Tchao*. Il se plaignit amèrement de ce procédé du père du Halde, et inséra dans sa Grammaire chinoise, imprimée en 1745, un extrait de la lettre d'envoi du P. Prémare, d'où il résulte clairement que le manuscrit de cet ouvrage lui était destiné. Cette circonstance donna lieu à une polémique très vive, dont les détails ne peuvent trouver place ici.

Tout le monde sait que Voltaire puisa dans ce drame le sujet de son *Orphelin de la Chine;* mais ce qu'on ignore généralement, c'est que la traduction du P. Prémare ne donne qu'une idée fort imparfaite de l'ouvrage original. Dans ce drame, comme dans toutes les pièces du même recueil, le dialogue est entremêlé d'un grand nombre d'ariettes en vers, qui se chantent avec accompagnement de musique, et qui sont souvent pleines d'élévation et de pathétique. Le P. Prémare, qui ne paraît pas s'être livré à l'étude de la poésie chinoise, n'a pas traduit les passages en vers, et a remplacé presque constamment ces morceaux, qui occupent quelquefois la moitié d'une scène, par les mots *il chante*. Voici le motif qu'il donne de cette grave omission :

« Ces chants sont difficiles à entendre, sur-
» tout pour les Européens, parce qu'ils sont
» remplis d'allusions à des choses qui nous
» sont inconnues, et de figures de langage
» dont nous avons de la peine à nous aperce-
» voir. »

Le lecteur pourra se faire une idée de l'er-

fet que produit la traduction tronquée du P. Prémare, en retranchant dans un acte de la nôtre tous les morceaux en vers que nous avons marqués de guillemets.

Si Voltaire avait eu une traduction complète de ce drame chinois, et surtout s'il avait eu sous les yeux les pièces historiques que nous publions ci-après, il est probable qu'il aurait puisé de nouvelles inspirations dans la partie lyrique, et qu'il aurait habilement profité du récit de Sse-ma-tsien.

Ce serait peut-être ici le lieu d'entrer dans quelques détails sur la poésie chinoise, dont l'intelligence peut ouvrir aux sinologues une nouvelle branche de littérature que ses difficultés, qui arrêtent les Chinois (1) eux-mêmes, semblaient avoir fermée pour long-

(1) J'ai eu souvent l'occasion de consulter M. Joseph Li, le plus habile des quatre Chinois qui sont venus à Paris en 1829 ; mais jamais je n'ai pu obtenir de lui l'explication d'un seul passage en vers. Cette circonstance, et l'exemple de savants illustres, qui sont restés étrangers à l'étude de la poésie chinoise, m'ont décidé à consacrer quelque temps pour en aplanir les difficultés. Le public jugera si mes efforts ont produit quelque chose d'utile.

temps aux Européens. Mais nous serions obligé d'entrer dans des développements philologiques, qui seraient mieux placés dans un livre d'étude, ou dans un ouvrage d'érudition. Nous nous contenterons de rappeler ici que nous avons traité, d'une manière assez étendue, des difficultés de la poésie chinoise, dans la préface d'un drame chinois en prose et en vers intitulé *l'Histoire du cercle de craie* (1), que le comité de traductions d'ouvrages orientaux établi à Londres a publié à ses frais en 1832.

En parlant ici de ce qui manque à la traduction du P. Prémare, notre intention n'est point de mettre en doute son profond savoir, qu'il est peut-être impossible d'égaler en Europe, où nous sommes privés d'une foule de dictionnaires indispensables, et, ce qui est plus regrettable encore, de l'assistance des Chinois instruits, qu'il pouvait consulter à tout moment. Nous avons voulu seulement

(1) Cette traduction se trouve à Paris, chez Debure frères, rue Serpente, n° 7, ainsi que tous les ouvrages publiés par l'*Oriental translation comittee.*

donner au public une idée des obstacles que nous avions à vaincre en nous imposant la tâche difficile de traduire des morceaux qui ont effrayé le P. Prémare lui-même, et appeler ainsi sur les fautes nombreuses qui ont dû nous échapper l'indulgence des vrais savants.

PIÈCES HISTORIQUES

SUR

L'ORPHELIN DE LA CHINE.

AVERTISSEMENT.

Ssé-ma-tsien, le plus célèbre historien de la Chine, qui vivait plus d'un siècle avant notre ère (1), a composé un Mémoire fort étendu sur la famille de Tchao (2). C'est à cette source que l'auteur Kikiun-tsiang a puisé le sujet de *l'Orphelin*. Il m'eût été facile à mon tour de tirer du récit de Ssé-ma-tsien des détails qui eussent suffi à l'intelligence de la pièce. L'ouvrage original n'étant compris que d'un petit nombre de savants, j'avais toute latitude pour arranger une Notice historique, qui eût peut-être mieux fait ressortir le mérite du drame chinois. Mais nous vivons à une époque où l'on aime, avec raison, à remonter aux sources

(1) On croit généralement que Ssé-ma-tsien est né vers l'an 145 avant J.-C.

(2) Ce Mémoire important, dont je me propose de publier la traduction complète, se trouve dans le *Ssé-ki*, liv. 43.

de l'histoire. J'ai donc cru intéresser vivement les lecteurs, et leur offrir un nouveau sujet d'étude, en traduisant fidèlement le récit noble et simple que fait Ssé-ma-tsien des malheurs de la famille de Tchao, et en reproduisant les documents originaux tels qu'ils se sont présentés à l'auteur du drame.

Les personnes qui se livrent aux compositions dramatiques, et celles qui aiment à en faire l'objet d'une critique consciencieuse, pourront se placer au même point de vue que Ki-kiun-tsiang, et juger, en connaissance de cause, s'il a su profiter de toutes les ressources que lui offrait l'histoire. Elles auront encore à examiner le parti que Voltaire a tiré du même sujet. Mais, pour être justes, elles devront se souvenir qu'il avait sous les yeux une traduction fort incomplète; et que le P. Prémare, en omettant les morceaux en vers, a dépouillé l'ouvrage original des passages les plus relevés et les plus pathétiques, et qu'il lui a enlevé, sans le savoir, ce genre de mérite que l'auteur français de *l'Orphelin de la Chine* regrette de n'y point trouver, et qu'il appelle avec raison la *poésie* et *l'éloquence* de la pièce.

PIÈCES HISTORIQUES

SUR

L'ORPHELIN DE LA CHINE.*

AN 607 AVANT J.-C. (1).

Ling-kong, roi de Tsin (2), se livrait à de folles dépenses ; il levait des impôts onéreux pour faire peindre les murs de ses appartements. Souvent il s'armait d'un arc, et, du haut d'une tour, il lançait des balles contre

* Voyez le *Ssé-ki*, liv. 39, fol. 31. Les personnes qui entendent le chinois seront sans doute tentées de vérifier ma traduction sur le texte ; mais je dois les avertir que, dans un petit nombre de passages, j'ai suivi la rédaction abrégée du *Ssé-ki*, que donne le *Tong-kien-kang-mou* (les Grandes annales de la Chine).

(1) Je suis ici la chronologie du Tong-kien-kang-mou. Voy. *Tsien-pien*, 6e année de l'empereur Kouang-wang ; liv. 17, fol. 19.

(2) Le royaume de Tsin comprenait la province du Chan-

les passants. Il prenait plaisir à les voir fuir pour se dérober à ses coups. Un jour son cuisinier lui ayant servi un pied d'ours qui n'était pas assez cuit, il entra en colère et le tua. Il ordonna ensuite à des femmes d'emporter le cadavre, et d'aller le jeter dehors. Comme elles passaient devant le palais, elles rencontrèrent les ministres Tchao-tun et Souï-hoeï, qui allèrent trouver le roi et lui reprochèrent sa cruauté; mais il ne voulut point les écouter. Une autre fois, ils trouvèrent dans le palais une main coupée, et allèrent ensemble faire des représentations au roi, qui fut encore sourd à leurs avis.

Ling-kong, fatigué des reproches qu'il recevait tous les jours, ordonna à un homme nommé Tsou-ni d'aller assassiner Tchao-tun. Il arriva de grand matin et trouva la porte de sa chambre ouverte. Tchao-tun avait déjà mis son costume de cérémonie (1) pour aller à la cour; mais comme il était encore trop tôt, il s'assit sur un fauteuil et s'endormit tout habillé. Tsou-ni (2) dit en sou-

si, et quelque chose dans la partie australe du Pé-tché-li. Ce royaume fut fondé l'an 1115 avant l'ère chrétienne, par l'empereur Tching-wang, qui le donna en apanage à son second fils Thang-chou-iu. On compte en tout trente-sept princes, qui y ont régné l'espace de 740 ans. (*Des Hautesrayes.*)

(1) Voyez le Tong-kien-kang-mou, *Tsien-pien*, livre 17, folio 20.

(2) C'est ainsi qu'il faut lire d'après le dictionnaire Pin-tseu-tsien et plusieurs auteurs célèbres. L'éditeur de la pièce chinoise lit *Tsou-i*.

pirant : « Ce serait commettre un crime que de tuer ce ministre vertueux, ou de ne pas exécuter l'ordre du roi.» A ces mots, il sortit, et se donna la mort en se brisant la tête contre un cannellier.

Long-temps auparavant, Tchao-tun, allant un jour aux champs de Cheou-chan, qu'il faisait cultiver, aperçut sous un mûrier un homme mourant de faim, et lui donna à manger. Cet homme, qui s'appelait Khi-mi-ming (1), devint quelque temps après cuisinier du roi de Tsin. Tchao-tun n'entendit plus parler de lui.

A la neuvième lune, Ling-kong invita Tchao-tun à dîner, et mit des soldats en embuscade pour le tuer. Khi-mi-ming, le cuisinier du roi, en ayant été informé, il eut peur que Tchao-tun ne s'enivrât, et qu'il ne pût se lever de table et s'enfuir. Il entra précipitamment dans la salle et s'écria : « Un sujet qui boit à la table de son prince ne doit pas aller au-delà de trois tasses. » A ces mots, il fit sortir Tchao-tun, afin qu'il se dérobât d'avance au danger qui le menaçait. Tchao-tun sortit avant que les assassins eussent eu le temps de se réunir et de fondre sur lui. Alors Ling-kong lança contre lui un énorme chien de l'espèce appelée 'Ao. Mais Khi-mi-ming lui porta un

(1) Le commentateur fait observer, d'après l'historien Tso-chi, qu'il faut lire ici *Ti-mi-ming*. Il ajoute, en s'appuyant de la même autorité, que l'*homme mourant de faim sous le mûrier* s'appelait Ling-tché, et que Ti-mi-ming est celui qui a tué le chien dont le *Ssé-ki* va parler. L'auteur du drame a suivi cette opinion.

coup violent et le tua. Ling-kong fit ensuite sortir les soldats de leur embuscade, et leur ordonna de poursuivre Tchao-tun. Khi-mi-ming lutta contre eux et les empêcha d'avancer. Pendant ce temps-là Tchao-tun s'enfuit loin du palais.

Tchao-tun, ayant revu son libérateur, lui demanda le motif de sa conduite. « Je suis, répondit-il, l'homme qui mourait de faim sous le mûrier. » Tchao-tun fit de vaines instances pour savoir son nom.

Comme Khi-mi-ming avait fait évader Tchao-tun, il fut obligé de s'enfuir sur-le-champ. Tchao-tun (1) n'était pas encore sorti des frontières de Tsin, lorsque le général Tchao-tchouen, son frère cadet, tua Ling-kong, par surprise, dans le jardin des pêchers, et alla au-devant de Tchao-tun.

Tchao-tun était estimé du peuple; mais Ling-kong, par ses folles dépenses et ses cruautés, s'était aliéné le cœur de ses sujets. C'est pourquoi il ne fut pas difficile de se défaire de lui. Tchao-tun rentra dans ses fonctions...

Tchao-tun envoya Tchao-tchouen au-devant du prince Hé-tun, frère cadet de Siang-kong, qui s'était retiré à la cour impériale des Tcheou, et le fit monter sur le trône de Tsin, qu'il occupa sous le nom de Tching-kong (2).

(1) Voyez le Tong-kien-kang-mou, *Tsien-pien*, liv. 17, fol. 20 rect., ligne 14.

(2) Tching-kong était l'oncle de Ling-kong. Il ne régna pas long-temps, et fut remplacé par son fils King-kong-kiu.

AN 597 AVANT J.-C. (1).

Tchao-tun mourut (2) sous le règne de King-kong, et reçut le nom posthume de Siouen-meng. Son fils lui succéda, sous le nom de Tchao-so.

La troisième année du règne de King-kong, Tchao-so, étant général de l'armée de Tsin, se mit à la tête du troisième corps d'armée pour secourir le roi de Tching, et livra bataille à Tchoang-wang, roi de Tsou, auprès du fleuve Jaune. Tchao-so épousa Tchouang-ki (3), sœur aînée du feu roi Tching-kong.

La troisième année de King-kong, roi de Tsin, un nommé Tou-'an-kou Ta-fou conçut le désir de faire mourir la famille de Tchao.

Jadis, Tchao-tun avait eu un songe extraordinaire. Il vit Chou-taï, l'un de ses ancêtres, qui le serrait dans ses bras et pleurait amèrement. Mais bientôt sa douleur et ses sanglots se changèrent en allégresse. Il rit aux éclats, et se mit à chanter en battant des mains.

Tchao-tun fit tirer les sorts. D'abord la tortue sacrée donna des présages alarmants, ensuite ils prirent un heureux aspect. Youeu, secrétaire de Tchao-tun, lui

(1) Voyez le Tong-kien-kang-mou, 10e année de l'empereur Ting-wang, *Tsien-pien*, liv. 18, fol. 16.

(2) *Sé-ki*, liv. 43, fol. 4.

(3) Plusieurs commentateurs pensent, avec l'historien Tsa-chi, que Tchoang-ki était la fille de Tching-kong.

donna l'explication suivante : « Ce songe est du caractère le plus sinistre : si le malheur ne vous atteint pas, il tombera sur votre fils, et les calamités que je redoute pour vous menacent même votre petit-fils. »

Dès ce moment, la famille de Tchao commença à décliner. Dans l'origine, Tou-'an-kou avait été en faveur auprès de Ling-kong; et, quand King-kong fut monté sur le trône, il le nomma ministre de la justice. Il voulut alors exécuter son projet homicide, et mettre en jugement les meurtriers de Ling-kong, pour se défaire de Tchao-tun. Il s'adressa à tous les chefs militaires et leur dit : « Quoique Ling-kong ait été tué sans que Tchao-tun le sût, cependant il était le chef de ses assassins. Si un sujet tue son souverain, et qu'on laisse à la cour ses fils et ses petits-fils, comment pourra-t-on punir le coupable ? Qu'il me soit permis de faire mourir Tchao-so. »

Han-kioué lui dit : « Lorsque Ling-kong fut assassiné, Tchao-tun était absent. Le feu roi Tching-kong ne lui a pas ôté la vie, parce qu'il le regardait comme innocent. Si les généraux qui m'écoutent font mourir le descendant de Tchao-tun, ils iront contre les intentions du feu roi. D'ailleurs c'est se révolter contre son souverain que de tuer un homme de son autorité privée. Lorsqu'il se présente une affaire aussi grave que celle-ci, et qu'on n'en donne pas connaissance au roi, on agit comme si l'on ne reconnaissait point de roi. »

Tou-'an-kou ne voulut point se rendre à ces raisons.

Han-kioué alla avertir Tchao-so et l'engagea à fuir sur-le-champ. Tchao-so s'y refusa. Si vous me promettez sincèrement, lui dit-il, de ne pas laisser abolir les sacrifices funèbres qui sont dus à la famille de Tchao, je mourrai sans regrets. Han-kioué le lui promit. Il prétexta une indisposition, et ne sortit point de chez lui.

Tou-'an-kou, sans demander les ordres du roi, prit avec lui tous les chefs militaires et alla attaquer la famille de Tchao dans le second palais. Il tua Tchao-so, Tchao-tong, Tchao-kouo et Tchao-ing-tsi (1), et extermina tous leurs parents.

La femme de Tchao-so, qui était la sœur aînée du feu roi Tching-kong, se trouvait enceinte. Elle s'enfuit et se cacha dans un endroit retiré du palais.

Il y avait alors un ancien hôte de Tchao-so, nommé Kong-sun-tchou-kieou. Celui-ci dit un jour à Tching-ing, qui avait été l'ami de Tchao-so : « Pourquoi n'êtes-vous pas mort comme les autres ? » Tching-ing lui répondit : « La femme de Tchao-so est enceinte. Si par bonheur elle accouche d'un fils, je l'élèverai en secret ; si c'est une fille, je ne veux pas vivre davantage.

Quelque temps après, la femme de Tchao-so accoucha d'un fils. Tou-'an-kou, en ayant été informé, ordonna de faire des perquisitions dans le palais. La princesse enveloppa son fils dans un de ses vêtements, en lui

(1) Ces trois hommes étaient les frères de Tchao-tun. Voyez le Ssé-ki, liv. 43, fol. 2 *verso*, ligne 9.

adressant cette prière : « Si la famille de Tchao doit s'éteindre aujourd'hui, pleure, mon enfant! Mais, je t'en supplie, retiens tes cris si elle n'est point condamnée à s'éteindre! »

On fouilla le palais, mais l'enfant ne poussa aucun cri et échappa ainsi à la mort.

Kong-sun-tchou-kieou dit alors à Tching-ing : « Ils ont cherché l'enfant et ne l'ont point trouvé, ils reviendront sans doute faire de nouvelles recherches. Comment faire? »

Kong-sun-tchou-kieou lui répondit : « Quel est le plus difficile, de rétablir un Orphelin dans ses droits, ou de mourir?

— Il est aisé de mourir, lui dit Tching-ing, mais c'est une chose difficile que de rétablir un Orphelin.

— Eh bien! ajouta Kong-sun-tchou-kieou, comme le chef de la maison de Tchao vous a jadis comblé de ses bienfaits, tâchez de faire la chose difficile dont nous parlons; moi, je me charge de la plus aisée : permettez-moi de mourir le premier. »

Ces deux hommes, ayant arrêté leur projet, prirent un enfant (1) qu'ils enveloppèrent dans des langes d'étoffe précieuse, et allèrent le cacher sur une montagne.

Tching-ing sortit de sa retraite, et, trompant les chefs militaires, il leur dit : « Je désirais rétablir un jour

(1) Un historien assure que cet enfant était le fils de Tching-ing. L'auteur du drame a suivi cette opinion. Voyez le Tong-kien-kang-mou, *Tsien-pien*, liv. 18, fol. 17.

l'Orphelin de la famille de Tchao, mais je vois que je n'ai ni le courage ni la persévérance nécessaires pour y réussir. Si quelqu'un veut me donner mille onces d'argent, je lui ferai connaître le lieu où est caché l'Orphelin de Tchao. »

Les généraux furent transportés de joie, et lui promirent la somme qu'il demandait. Ils prirent une troupe de soldats, et, guidés par Tching-ing, ils allèrent attaquer Kong-sun-tchou-kieou.

Celui-ci soutint le mensonge de son ami. « Tching-ing, leur dit-il, est un homme digne de mépris. Autrefois, lorsque le malheur s'appesantit sur le second palais (1), n'ayant pu mourir, il forma avec moi le projet de cacher l'Orphelin de Tchao, et voilà qu'il me vend aujourd'hui! Quoiqu'il ne pût rétablir l'Orphelin, fallait-il le vendre à ses meurtriers? »

A ces mots, il pressa l'enfant sur son sein en s'écriant : « O Ciel! ô Ciel! quel crime a commis l'Orphelin de Tchao? Je vous en supplie, tuez-moi et laissez-lui la vie. »

Les généraux furent sourds à la prière de Kong-sun-tchou-kieou et le massacrèrent avec l'Orphelin. Ils s'imaginèrent qu'ils avaient tué l'Orphelin de la famille de Tchao, et s'en retournèrent remplis de joie.

Cependant le véritable Orphelin de Tchao existait encore. Tching-ing le prit, et alla la cacher au fond d'une forêt, où il demeura avec lui pendant quinze ans.

(1) Le palais de Tchao-so.

AN 581 AVANT J.-C. (1).

Le roi King-kong étant tombé malade, on tira les sorts. Le devin dit que les descendants (2) de Ta-yé, dont les âmes n'étaient point satisfaites, étaient cause du malheur que le Ciel envoyait au roi.

King-kong interrogea à ce sujet Han-kioué. Celui-ci, sachant que l'Orphelin de Tchao existait encore, lui répondit : « Il y a encore dans le royaume de Tsin un descendant de Ta-yé. Est-il possible que l'on abolisse les sacrifices funèbres de la famille de Tchao ? Le premier chef de cette famille, et Tchong-yen son descendant, portèrent également le nom de Ing. Tchong-yen seconda puissamment l'antique empereur Hoeï-ti (3). Sous les Tcheou vos ancêtres se distinguèrent par leurs vertus. Mais quand vinrent les empereurs Yeou-wang et Li-wang, Chou-taï quitta les Tcheou, et se rendit à la cour de Tsin, où il servit utilement Wenheou, l'un de vos aïeux. Plus tard un des neveux de Chou-taï (4) rendit des services signalés à Tching-kong, votre

(1) Voyez le Tong-kien-kang-mou, *Tsien-pien*, liv. 19, fol. 9.

(2) Nous voyons plus bas, dans le discours de Kong-sun, que King-kong avait aboli les sacrifices funèbres de la maison de Tchao.

(3) Il conduisait le char de l'empereur. *Ssé-ki*, liv. 43, fol. 1.

(4) Il désigne Tchao-tun.

père, et jusqu'ici les sacrifices funèbres de la famille de Tchao n'avaient point été interrompus. Maintenant Votre Majesté seule a aboli ces sacrifices, et tout votre royaume en gémit de douleur! C'est pour cela que la tortue sacrée donne de si sinistres présages. Prince, songez au plus tôt à prévenir les malheurs qui vous menacent. »

King-kong ayant demandé s'il existait encore quelques descendants de la famille de Tchao, Han-kioué lui fit connaître toute la vérité.

Alors King-kong forma avec Han-kioué le projet de rétablir l'Orphelin dans tous ses droits. Il le fit appeler auprès de lui et le cacha dans son palais. Les généraux (1) étant venus voir le roi, pour s'informer de sa santé, King-kong, qui comptait sur l'appui des troupes de Han-kioué pour leur en imposer, les engagea à aller voir l'Orphelin de Tchao, qui s'appelait Tchao-wou.

Les généraux ne purent s'y refuser. « Autrefois, lui dirent-ils, les malheurs qui s'appesantirent sur le second palais étaient l'ouvrage de Tou-'an-kou. Il fabriqua un faux ordre du roi et nous força ainsi de lui obéir. Autrement, quel est celui d'entre nous qui aurait osé faire du mal à votre famille? Si, dans ce moment, le roi n'était pas malade, nous voudrions reconnaître solennellement le descendant de la famille de Tchao. Nous exécu-

(1) C'étaient, pour la plupart, ceux qui avaient jadis massacré la famille de Tchao.

terions ainsi les ordres du roi et nous remplirions notre plus ardent désir. »

Après cette démarche, King-kong invita Tchao-wou (1) et Tching-ing à venir saluer tous les généraux. Il revint aussitôt, et, avec les chefs militaires que guidaient Tching-ing et Tchao-wou, il alla attaquer Tou-'an-kou, et l'extermina avec toute sa famille. Il rendit ensuite à Tchao-wou les terres et une ville qui lui revenaient pour son apanage.

Quand Tchao-wou eut pris le bonnet viril, Tching-ing fit ses adieux à tous les magistrats; puis il dit à Tchao-wou : « Jadis, lorsque le malheur s'appesantit sur le second palais, toutes les personnes de la maison de Tchao ont eu le courage de mourir. Si je leur ai survécu, ce n'est pas que je n'eusse pu mourir comme elles; mais je songeais à faire reconnaître l'héritier de la famille de Tchao. Maintenant que Tchao-wou est rétabli dans ses droits, et qu'il a recouvré la charge qui lui appartenait, il faut que j'aille dans l'autre monde informer Tchao-siouen-meng (2) et Kong-sun-tchou-kieou de ce qui s'est passé. »

Tchao-wou pleura d'attendrissement et de douleur; il frappa la terre de son front, et le supplia de renoncer à ce funeste dessein. « J'aurais désiré, lui dit-il, épuiser mon corps et mon âme, afin de vous témoigner toute

(1) Nom donné à l'Orphelin. Il signifie celui qui marche sur les traces de Tchao.

(2) Nom posthume de Tchao-tun.

ma reconnaissance : serez-vous assez insensible à ma douleur pour me quitter et mourir ?

— Il le faut, il le faut, lui répondit Tching-ing. Siouen-meng et Kong-sun m'ont cru capable de vous faire rétablir dans vos droits, et c'est pour cela qu'ils ont voulu mourir les premiers. Si je ne vais pas leur annoncer que leur vœu est accompli, ils croiront que je n'ai pas su exécuter mon dessein. » Il dit, et se donna la mort.

Tchao-wou porta pendant trois ans le deuil prescrit pour une mère, et destina les revenus d'une terre à lui offrir des sacrifices funèbres. Ces sacrifices, qui tombent au printemps et en automne, n'ont jamais été interrompus, et se célèbrent encore aujourd'hui (1) avec toute leur solennité primitive.

(1) Il faut entendre l'époque où vivait Ssé-ma-tsien.

SPECIMEN

DU TEXTE CHINOIS,

SUIVI D'UNE

TRADUCTION LITTERALE (1).

OBSERVATIONS.

Nous croyons intéresser la plupart de nos lecteurs en leur offrant un *Specimen* du texte original de *l'Orphelin*, dessiné par un artiste habile dans la calligraphie chinoise (M. Racinet), et en l'accompagnant d'une traduction aussi littérale que possible.

(1) Le feuillet double du texte, et celui de la traduction littérale, qui est imprimée à la manière chinoise, ne doivent pas être coupés.

Les Chinois n'ont point de caractères mobiles; il se servent de planches de bois, gravées en relief, qui deviennent de véritables planches stéréotypes. La finesse du papier les empêche d'imprimer des deux côtés; le titre courant, et le chiffre qui sert à la fois pour le *recto* et le *verso*, sont divisés par la pliure, et, pour les lire, on est souvent obligé de dédoubler le feuillet. Les livres chinois commencent où les nôtres finissent; les lignes sont disposées en colonnes verticales qui vont de droite à gauche. Afin qu'on pût saisir, au premier coup-d'œil, cette disposition particulière de l'écriture chinoise, nous avons numéroté les lignes des deux pages, depuis la première jusqu'à la quatorzième; et, de un à deux cent vingt et un, tous les caractères qui y sont contenus. Un large zéro indique le commencement du *spécimen* qui répond à la page 112, ligne 23, de la traduction française. Le dialogue en prose est imprimé en petits caractères, et les ariettes en gros caractères; nous avons de même employé, dans notre traduction littérale, deux écritures différentes. Enfin, pour offrir un *fac-simile* parfait du texte, nous avons fait usage de papier de Chine jaune, semblable à celui de l'original.

Les lecteurs seront sans doute frappés de la nature elliptique de la langue chinoise, où les mots, qui sont monosyllabes, n'ont aucunes terminaisons qui indiquent les genres, les nombres et les cas des substantifs, les voix, les temps et les personnes des verbes.

L'ORPHELIN
DE LA CHINE.

PERSONNAGES.

Tou-'an-kou, ministre de la guerre.
Tchao-so, fils de Tchao-tun et gendre du roi.
La Princesse, fille du roi et épouse de Tchao-so.
Tching-ing, médecin.
Han-kioué, général.
Kong-sun, ancien ministre d'état, retiré des affaires.
Tching-peï, l'orphelin de Tchao.
Weï-kiang, premier ministre d'état.

PROLOGUE.

SCÈNE I.

TOU-'AN-KOU, suivi de soldats (1).

Il récite des vers.

« L'homme ne songe point à blesser le tigre :
» c'est le tigre qui songe à faire du mal à l'homme.
» Contentons nos passions lorsqu'il en est temps :
» car, si nous laissons échapper l'occasion, tous
» nos efforts seront inutiles. »

(1) Tous les mots chinois terminés par un *n* doivent se lire comme si cette lettre était suivie d'un *e* muet.

Il parle.

Je suis Ton-'an-kou (1), général en chef du royaume de Tsin. Depuis que Ling-kong, notre roi, est sur le trône, parmi tous les officiers civils et militaires il n'y en a que deux à qui il accorde toute sa confiance : dans l'ordre civil, c'est Tchao-tun; dans l'ordre militaire, c'est moi. Il s'en faut de beaucoup que nous vivions tous les deux en bonne intelligence. J'ai constamment l'intention de tuer Tchao-tun; mais jusqu'ici je n'ai pu le faire tomber sous mes coups. Le fils de Tchao-tun s'appelle Tchao-so; il est maintenant le gendre du roi. J'avais ordonné à un soldat intrépide, nommé Tsou-ni, de s'armer d'un poignard, et d'escalader les murs du palais, pour aller assassiner Tchao-tun; mais Tsou-ni s'est tué lui-même en se brisant la tête contre un cannellier.

Un jour Tchao-tun, étant allé dans un champ

(1) Le même comédien remplit souvent plusieurs rôles : c'est pour cela qu'un acteur ne commence jamais à parler pour la première fois sans décliner ses noms. Autrement le spectateur pourrait se tromper en voyant le même visage à deux acteurs différents.

situé hors de la ville, pour animer des laboureurs au travail, il vit sous un mûrier un homme mourant de faim. Il lui donna du vin et du riz autant qu'il en voulut, et répara ses forces épuisées. Cet homme le quitta sans le remercier.

Quelque temps après, un prince des barbares de l'occident ayant offert en tribut un chien appelé Chin-'ao (1), le roi Ling-kong m'en fit présent. Dès le moment que j'eus reçu Chin-'ao, j'imaginai un stratagème pour tuer Tchao-tun. J'enfermai Chin-'ao dans une chambre retirée, et je le laissai pendant quatre à cinq jours (2) sans boire ni manger. Je suspendis dans le jardin qui est derrière ma maison un homme de paille, habillé comme Tchao-tun, et portant un manteau violet, une ceinture ornée de jade, une tablette d'ivoire, et des bottes noires. Je mis dans le ventre de l'homme de paille le cœur et les entrailles d'un mouton. J'amenai ensuite Chin-'ao, qui, en un clin-d'œil, déchira le manteau violet et assouvit la faim qui le dévorait. Je l'enfermai comme auparavant dans une chambre retirée, et

(1) Le mot *Chin-'ao* signifie chien de l'espèce appelée *'ao*, doué d'un instinct surnaturel.

(2) Il y a en chinois : trois ou cinq jours.

je ne l'en fis sortir qu'après l'avoir affamé pendant quatre à cinq jours. A peine Chin-'ao eut-il aperçu l'homme de paille, qu'il déchira le manteau violet, et dévora comme auparavant les entrailles de mouton. Je l'exerçai ainsi pendant cent jours; et, lorsque je crus qu'il était propre à servir mes desseins, j'allai trouver Ling-kong au milieu de sa cour. « Sire, lui dis-je, il y a ici un homme sans loyauté, sans piété filiale, qui nourrit des intentions perfides contre son souverain. »

A ces mots, Ling-kong fut transporté de colère, et me demanda son nom. « Dernièrement, lui répondis-je, un prince des barbares de l'occident vous a offert en tribut un chien appelé Chin-'ao, qui est doué d'un instinct merveilleux; il reconnaîtra le coupable.»

« Autrefois, me dit Ling-kong, rempli de joie, il y avait, du temps des empereurs Yao et Chun, un animal nommé Hiaï-tchaï, qui reconnaissait les hommes pervers et s'élançait sur eux. Aurais-je pu espérer que dans mon petit royaume de Tsin il se trouverait un chien aussi intelligent! Où est-il?»

Sur-le-champ j'allai chercher Chin-'ao, et je l'amenai dans la salle d'audience. Dans ce moment Tchao-tun, avec son manteau violet et sa ceinture de jade, se tenait à côté du lit de repos où

était assis Ling-kong. Dès que Chin-'ao l'eut aperçu, il s'élança sur lui et le mordit.

« Tou-'an-kou, me dit Ling-kong, contre qui avez-vous lâché Chin-'ao? Hélas! ne seriez-vous pas un calomniateur! »

Chin-'ao, une fois lancé, poursuivit Tchao-tun, qui se sauva tout autour de la salle et s'échappa. Un officier, auprès de qui passa le chien, entra en colère en le voyant : c'était Ti-mi-ming, un des capitaines des gardes de l'empereur. Il renversa Chin-'ao d'un coup de massue en forme de courge; puis il tira son sabre, saisit le chien par la peau de la tête, et le coupa en deux.

Tchao-tun, s'étant enfui du palais, chercha le char à quatre roues avec lequel il était venu; mais j'avais fait dételer deux des chevaux, et enlever une des deux roues. Quand il fut monté sur son char, il ne put faire un pas en avant.

En ce moment passa un homme robuste. Il soutint le char avec son bras, fouetta les chevaux, qui s'ouvrirent un chemin dans la direction de la montagne, et il fit échapper Tchao-tun. Vous me demanderez quel était cet homme. C'était Ling-tché, qu'il avait trouvé mourant de faim sous un mûrier. Après avoir parlé à Ling-kong, j'allai exterminer sans distinction de rang les trois cents personnes de la maison de Tchao-tun. Il ne

reste plus maintenant que Tchao-so, qui habite dans son palais avec la fille du roi. Comme il est le gendre de Ling-kong, je n'ose le faire mourir de mon autorité privée. En réfléchissant en moi-même, je songe que le meilleur moyen d'empêcher une plante de pousser des rejetons, c'est d'en extirper les racines. J'ai contrefait un décret de Ling-kong, et j'ai envoyé un messager pour porter de sa part trois présents à Tchao-so, une corde d'arc, du vin empoisonné, et un poignard, avec ordre de choisir et de se donner la mort. Je lui ai recommandé de courir promptement et de revenir aussitôt me rendre réponse.

Il récite des vers.

« J'ai déjà exterminé les trois cents personnes
» de la maison de Tchao-tun. Il ne reste plus
» que Tchao-so, le gendre du roi. Peu importe
» quel genre de mort il choisisse : qu'il meure, et
» j'aurai montré que, pour détruire une plante,
» il faut extirper ses racines. »

Il sort.

SCÈNE II.

TCHAO-SO; LA PRINCESSE, son épouse.

TCHAO-SO.

Je m'appelle Tchao-so; je suis attaché au service du roi en qualité de Tou-weï.

Qui aurait pensé que Tou-'an-kou deviendrait l'ennemi de mon père, et qu'il entraînerait Ling-kong à faire exterminer, sans distinction de rang, les trois cents personnes dont se composait notre maison? Princesse, écoutez mes dernières volontés. Vous êtes maintenant enceinte : si vous accouchez d'une fille, je n'ai rien à vous dire; mais si c'est d'un fils, je lui donne dans votre sein un nom d'enfance : je le nomme Tchao-chi-kou-eul (l'Orphelin de la famille de Tchao), afin que, devenu grand, il venge les injures de son père et de sa mère.

LA PRINCESSE, *pleurant.*

Hélas! vous me faites mourir de douleur!

SCÈNE III.

UN MESSAGER, suivi de plusieurs huissiers; TCHAO-SO; LA PRINCESSE, sa femme.

LE MESSAGER.

Je suis chargé d'un ordre du roi. J'apporte trois présents que Sa Majesté envoie à son gendre Tchao-so : une corde d'arc, du vin empoisonné, et un poignard. Il faut qu'il choisisse et qu'il meure promptement. Ensuite j'emprisonnerai la princesse dans son palais. Je n'ose mettre du retard à m'acquitter de ma commission. Courons vite porter le message royal. Mais me voici arrivé à la porte du palais. (*Apercevant Tchao-so :*) Tchao-so, à genoux ; écoutez l'ordre du roi !

Il lit.

« Parce que toute ta maison est dépourvue de » loyauté et de piété filiale, que tu as trompé ton » souverain et violé les lois de l'état, j'ai fait ex- » terminer, sans distinction de rang, toutes les » personnes de ta maison ; mais ce châtiment ne » suffit pas à tes crimes. Cependant, comme tu

» es mon gendre, je ne puis souffrir qu'on te
» donne la mort. Je t'envoie trois présents : choi-
» sis, et meurs. »

De plus, la princesse votre épouse sera emprisonnée dans son palais et séquestrée de la société de tous ses parents. Allons, Tchao-so, l'ordre sacré du roi ne peut souffrir de retard. Choisissez, choisissez vite, et donnez vous la mort.

TCHAO-SO.

Princesse ! comment faire ?

Il chante sur l'air : *Chang-hoa-chi.*

« C'est en vain que j'ai été probe et loyal,
» pour témoigner ma reconnaissance à mon roi.
» Tous mes services s'évanouissent en un matin.
» Ce ministre, qui est la peste de l'état, dispose
» insolemment de la puissance suprême, et em-
» ploie contre des hommes innocents les plus
» coupables artifices. Il veut me traîner sur la
» place publique et me faire trancher la tête.
» Faut-il que ceux qui ont déployé un courage
» héroïque pour le bien de leur pays soient ré-
» duits à périr du dernier supplice ! »

LA PRINCESSE.

O Ciel ! ayez pitié de nous ! Il a massacré toute

ma maison, et les corps des victimes sont restés sans sépulture !

TCHAO-SO.

Il chante sur le même air.

« Je ne pourrai obtenir que mon corps soit ensevelli sur l'antique colline où reposent mes pères. »

Il parle.

Princesse, souvenez-vous bien de ce que je vous ai recommandé.

LA PRINCESSE.

Je vous entends.

TCHAO-SO.

Il chante.

« En vous donnant ces instructions, une pluie de larmes coule le long de mes joues, et chaque parole me cause une angoisse douloureuse. Attendez que votre fils soit devenu grand, et apprenez-lui à venger la mort des trois cents personnes de notre maison. »

Il se donne la mort et on l'emporte hors de la scène.

LA PRINCESSE.

O mon époux! vous me faites mourir de douleur!

LE MESSAGER.

Tchao-so s'est tué d'un coup de poignard, et déjà la princesse est emprisonnée dans son propre palais. Il faut que je m'en retourne pour rendre réponse au roi.

Il récite des vers.

« Un prince des barbares de l'occident avait » offert en tribut un chien appelé Chin-'ao. Les » trois cents personnes de la maison de Tchao » n'ont pu échapper à la mort. La princesse, » hélas ! est prisonnière dans son propre palais. » Plût au Ciel que Tchao-so n'eût pas été forcé » de se tuer lui-même d'un coup de poignard ! »

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

TOU-'AN-KOU.

Je suis Tou-'an-kou. Craignant que la princesse ne mît au monde un fils qui, une fois devenu grand, me poursuivrait comme un ennemi acharné, je l'ai emprisonnée dans son propre palais. Elle doit être accouchée maintenant. Comment se fait-il que le messager, qui est parti depuis long-temps, tarde si fort à venir me rendre réponse?

SCÈNE II.

UN SOLDAT, TOU-'AN-KOU.

LE SOLDAT.

J'apporte des nouvelles au général en chef. La princesse, qui est emprisonnée dans son palais, vient d'accoucher d'un fils, qu'elle a nommé *Tchao-chi-kou-eul* (l'Orphelin de la maison de Tchao).

TOU-'AN-KOU.

Serait-il vrai qu'il s'appelle *l'Orphelin de la maison de Tchao!* Attendons que cet enfant ait un mois accompli; il sera encore temps de le tuer. Qu'on aille porter mes ordres à Han-kioué, le général en second, pour qu'il garde les portes du palais de la princesse.

On ne fouillera pas les personnes qui entrent, mais seulement celles qui sortent. Si quelqu'un ose emporter furtivement *l'Orphelin de la famille de Tchao*, je ferai décapiter toute sa maison, et j'exterminerai jusqu'au dernier tous ceux qui tiennent à lui par un des neuf degrés de parenté.

Qu'on affiche une proclamation qui fasse connaître mes volontés à tous les chefs militaires. Quiconque me désobéira sera puni de mort.

Il récite des vers.

« Si la princesse de Tsin était enceinte, et » qu'elle ait mis au monde l'Orphelin de Tchao (1), » il est certain qu'il deviendra mon ennemi mor- » tel. Attendons qu'il ait atteint l'âge d'un mois; » et je le ferai périr sous le tranchant du glaive. » C'est alors qu'on pourra dire que j'ai détruit la » plante en extirpant sa racine. »

Il sort.

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, tenant un enfant nouveau-né.

Elle récite des vers.

«Toutes les peines, tous les tourments de l'uni-

(1) En chinois, le mot *kou* signifie un enfant qui a perdu son père.

» vers me déchirent le cœur. Mes soupirs et mes » larmes sont aussi nombreux, aussi pressés que » les gouttes de pluie qui tombent dans une nuit » d'automne! »

Je suis la fille du roi de Tsin. Le cruel Tou-'an-kou a exterminé, sans distinction de rang, toutes les personnes de la maison de Tchao. L'enfant que j'ai mis au monde aujourd'hui est un fils. Je me souviens des dernières paroles que le gendre du roi m'a adressées avant de mourir : « Si vous accouchez d'un fils, appelez-le *l'Orphelin de sa famille de Tchao*, afin que, quand il sera devenu grand, il venge les injures de son père et de sa mère. » O Ciel ! comment faire pour que ce tendre enfant sorte des portes de ce palais?... Il me vient une heureuse idée ! Je suis maintenant sans parents, mais il me reste un ami nommé Tching-ing, qui était attaché à notre service, et dont le nom n'était point porté sur la liste des personnes qui composaient notre maison. Je l'attends avec impatience, pour l'instruire de mon dessein.

SCÈNE IV.

TCHING-ING, portant une boîte remplie d'herbes médicinales.

Je suis Tching-ing; j'exerce la profession de médecin. Précédemment j'étais attaché au service du gendre du roi, qui, loin de me traiter comme un homme ordinaire, ne cessait de me combler de toutes ses bontés. Mais hélas ! le cruel Tou-'an-kou a exterminé, sans distinction de rang, toutes les personnes de sa maison. Heureusement que mon nom n'était point porté sur la liste. Maintenant la princesse est emprisonnée dans son propre palais. C'est moi qui, chaque jour, lui porte le thé et le riz. La princesse vient d'accoucher d'un fils qu'elle a appelé *l'Orphelin de la famille de Tchao*, afin que, quand il sera devenu grand, il venge les injures de son père et de sa mère; mais je crains bien qu'il ne puisse échapper des mains de Tou-'an-kou : et alors toutes les espérances que l'on fonde sur lui seraient détruites. J'ai appris que la princesse me demandait. Je pense qu'elle a besoin de quelques remèdes

qu'exige sa position. Il faut que j'aille la trouver. Me voici bientôt à la porte du palais. Entrons tout droit, sans me faire annoncer.

Apercevant la princesse.

La princesse a fait appeler Tching-ing; que lui veut-elle?

LA PRINCESSE.

Toute la maison de Tchao est morte d'une manière bien cruelle! Tching-ing! voici le motif unique pour lequel je vous ai fait appeler. Je viens de mettre au monde un fils. Lorsque son père touchait à sa dernière heure, il lui a donné un nom d'enfance, et l'a appelé *Tchao-chi-kou-eul* (l'Orphelin de la famille de Tchao). Tching-ing, pendant tout le temps que vous avez fréquenté la maison de Tchao, vous n'avez jamais eu à vous plaindre de nous. Pourriez-vous trouver un moyen d'emporter secrètement cet enfant, afin qu'un jour, quand il sera devenu grand et fort, il puisse venger la famille de Tchao?

TCHING-ING.

Eh quoi! princesse, vous ne savez donc pas ce qui s'est passé? Le cruel Tou-'an-kou sait que vous avez mis au monde *l'Orphelin de la famille de Tchao*, et il a fait afficher la proclamation suivante aux quatre portes de la ville : « Si quel-

qu'un cache l'Orphelin, sa famille entière sera décapitée, et l'on exterminera jusqu'au dernier tous ceux qui tiennent à lui par un des neuf degrés de parenté. » Comment pourrais-je l'emporter secrètement?

LA PRINCESSE.

Elle récite des vers.

« Vous savez l'axiome : Quand vous êtes dans » une situation critique (1), songez à vos parents; » quand vous êtes en danger, confiez-vous à vos » amis. »

Si vous pouvez sauver mon fils, ce sera un rejeton qui fera revivre la famille de Tchao.

Elle se jette à ses genoux.

Tching-ing, ayez pitié de moi! La vengeance des trois cents personnes de la famille de Tchao est entre les mains de cet enfant.

(1) Comme Prémare est celui de tous les missionnaires qui a le mieux su le chinois, et que quelques personnes pourraient croire que ma traduction est fautive toutes les fois qu'elle diffère essentiellement de la sienne, je crois devoir signaler de temps en temps les erreurs les plus graves qui lui sont échappées. Ces remarques seront surtout utiles aux personnes qui étudient le chinois, et en faveur desquelles je me pro-

TCHING-ING.

Princesse, levez-vous. Si je réussis à emporter secrètement votre fils, et que Tou-'an-kou vienne à le savoir, il vous demandera où est le petit Orphelin de la famille de Tchao. Vous repondrez : « Je l'ai donné à Tching-ing. » Je mourrai avec toute ma famille (peu importe); mais croyez-vous qu'il laissera la vie à ce tendre enfant?

LA PRINCESSE.

C'en est fait! c'en est fait! c'en est fait! Tching-ing, retirez-vous, et bannissez vos craintes.

Elle récite des vers.

« Tching-ing, je ne veux point alarmer votre » cœur. Ecoutez mes dernières paroles, qui s'é-

pose de publier prochainement le texte de *l'Orphelin de Tchao*. Ce texte, joint à celui du drame intitulé *Hoei-lan-ki*, ou *l'Histoire du Cercle de craie*, que la Société Asiatique a fait imprimer à la fin de la *Chrestomathie chinoise*, sera, j'espère, de quelque secours aux personnes qui désirent lire des pièces de théâtre. D'ailleurs la traduction de ces deux drames ne doit être regardée que comme un *specimen* d'un recueil de pièces chinoises que je me propose de publier en français.

Prémare s'est trompé ici en traduisant les mots *iu-khi*, par cette phrase : Quand on a besoin de *promptitude*.

» chappent au milieu d'une source de pleurs : son » père est mort sous le tranchant du fer. »

Elle prend sa ceinture et se pend.

C'en est fait! c'en est fait! c'en est fait! La mère doit suivre son fils et mourir avec lui.

On l'emporte.

TCHING-ING.

Aurais-je pu penser que la princesse se donnerait la mort? Je n'ose rester plus long-temps ici. Je vais ouvrir ce coffre, et y placer ce tendre enfant; puis je cacherai son corps, en l'enveloppant avec des simples. O Ciel! prends pitié de lui! Les trois cents personnes de la maison de Tchao ont été exterminées; et il ne reste plus que ce faible rejeton. Quel bonheur! quelle glorieuse action, si je puis t'emporter d'ici et te sauver! Mais si l'on vient à me fouiller et à te découvrir, hélas! c'en est fait de toi, et ta mort entraînera la mienne et celle de toute ma famille!

Il récite des vers.

« Qui pourrait penser à la maison de Tchao » sans verser des larmes de pitié? Tching-ing, » médite bien au fond de ton âme. Il faut que tu » sortes du palais du général, qui est entouré de

» neuf enceintes. C'est chose aussi difficile que
» de s'échapper du vaste réseau de malheurs dont
» le ciel et la terre enveloppent les hommes ! »

Il sort.

SCENE V.

HAN-KIOUÉ, suivi de soldats.

Je suis Han-kioué le général en second et l'adjudant de Tou-'an-kou. Il m'a chargé de garder les portes du palais de la princesse. Voici pourquoi : la princesse vient d'accoucher d'un enfant, qu'elle a nommé *l'Orphelin de la famille de Tchao;* et il craint que quelqu'un ne l'emporte secrètement. Il m'a ordonné de me tenir aux portes du palais. Si quelqu'un enlève l'Orphelin et qu'on le découvre, il fera décapiter sa famille entière; et les personnes qui tiennent à lui par un des neuf degrés de parenté seront toutes exterminées ! Soldats et officiers, gardez sévèrement les portes du palais. Oh ! scélérat de Tou-'an-kou !

jusqu'à quand feras-tu périr encore les hommes les plus intègres et les plus vertueux !

Il chante sur l'air : *Sien-liu-tien-kiang-chin.*

« Tous les états de l'empire sont agités par le » tumulte des armes. Il n'en est point qui puisse » résister à Tsin; et bientôt il demanderont à » goûter le calme et le repos. Est-il possible qu'il » existe au monde un homme aussi barbare que » Tou-'an-kou, qui fait périr sans pitié des » princes et des ministres qui sont des modèles » de loyauté et de piété filiale ! »

Il chante sur l'air de : *Hoen-kiang-long.*

« Le ciel lui sourit, les saisons le favorisent; » et, au sein d'une paix profonde, le roi accorde » à ce montre sa confiance et son affection. Les » hommes les plus distingués par leur loyauté et » leur piété filiale périssent d'une mort ignomi- » nieuse sur la place publique, tandis que ce scé- » lérat, qui se livre aux plus coupables intrigues, » se repose mollement dans son palais. C'est lui, » maintenant, qui accorde les récompenses et in- » flige les supplices. Qu'on ne dise plus que l'au- » torité est partagée entre le roi et ses ministres : » il remplit tout le palais de sa cruelle puissance, » tous ceux qui osent lui désobéir sont exter-

» minés jusqu'au dernier. Tout le monde vante » mon courage intrépide. Si je ne m'en sers pas » aujourd'hui, je ne suis pas digne de comman- » der à des hommes ! »

Il parle.

Je pense qu'une haine implacable est allumée entre les deux maisons de Tou-'an-kou et de Tchao-tun. Quand pourra-t-elle s'éteindre ?

Il chante sur l'air : *Yeou hou-lou.*

« Il veut couper la plante, et extirper les racines » d'où peut naître son malheur. Il m'a ordonné de » garder les portes du palais ; mais moi je suis un » vieux serviteur, dévoué au salut de l'état. Il est » défendu de cacher celui qui emportera en secret » le nouveau-né ; mais mon cœur pourrait-il souf- » frir que ce monstre immole le jeune Orphelin ? »

Il parle.

Tou-'an-kou, que tu es cruel !

Il chante.

« Un jour s'allumera la colère du Ciel, et le peu- » ple indigné se soulèvera contre toi. Ne crains-tu » pas les flots bouillonnants de sa rage ; ne crains- » tu pas les dix mille bouches qui vont vomir à

» l'envi des torrents d'injures et d'imprécations?
» Le Ciel montrera sa face redoutable, et tu ne
» trouveras devant lui ni clémence ni pardon!

Il chante sur l'air : *Tian-hia-yo.*

» Ne dit-on pas que, quand la vengeance céleste
» vient tard, elle frappe vos enfants et vos petits-en-
» fants; et que, quand elle suit de près votre cri-
» me, elle s'appesantit sur vous-même? Et toi, in-
» fâme ministre, comment as-tu pu être pendant
» vingt ans le collègue de Tchao-tun, et ne pas
» puiser dans son exemple le moindre sentiment
» de justice? Toutes tes pensées, tous les mouve-
» ments de son cœur, ne tendent qu'à faire le
» mal, et tu as présenté l'homme le plus vertueux
» comme un criminel! Si l'on vous comparait at-
» tentivement l'un à l'autre, quel est celui qui se-
» rait reconnu pour un homme sanguinaire? »

Il parle.

Soldats! veillez soigneusement aux portes; si vous voyez quelqu'un sortir du palais, vous m'avertirez sur-le-champ.

LES SOLDATS.

Vous serez obéi.

SCÈNE VI.

TCING-ING, courant d'un air effaré.

Je porte, dans cette boîte remplie d'herbes, le petit Orphelin de la famille de Tchao. O Ciel! prends pitié de lui! Mais heureusement que les portes du palais sont gardées par le général Han-kioué. Il doit son élévation au seigneur Tchao-tun; si j'ai le bonheur de le rencontrer en sortant, moi et ce tendre enfant nous sommes sauvés.

Il sort.

HAN-KIOUÉ.

Officiers, ramenez-moi cet homme qui porte une boîte d'herbes médicinales. (*A Tching-ing.*) Qui es-tu?

TCHING-ING.

Je suis un médecin; mon nom de famille est Tching; je m'appelle Tching-ing.

HAN-KIOUÉ.

D'où viens-tu?

TCHING-ING.

Je viens du palais de la princesse, à qui j'ai donné des médicaments.

HAN-KIOUÉ.

Quelle espèce de médicaments ?

TCHING-ING.

Des potions que l'on donne aux femmes en couches.

HAN-KIOUÉ.

Que portes-tu dans ce coffre ?

TCHING-ING.

Rien que des herbes médicinales.

HAN-KIOUÉ.

Quelle espèce d'herbes médicinales ?

TCHING-ING.

Les herbes appelées kieï-keng, kan-tsao et po-ho (1).

HAN-KIOUÉ.

N'y a t-il rien autre chose de caché.

TCHING-ING.

Rien autre chose.

HAN-KIOUÉ.

En ce cas, tu peux t'en aller.

Tching-ing s'enfuit rapidement. Han-kioué le rappelle.

(1) *Kieï-keng*, campanula glauca ; *Kan-tsao*, glycyrrhiza glabra. Je n'ai point trouvé de synonyme linnéen à la plante *po-ho*.

Tching-ing, reviens ici. Qu'est-ce qu'il y a dans cette boîte?

TCHING-ING.

Il n'y a rien que des herbes médicinales.

HAN-KIOUÉ.

N'y aurait-il pas encore autre chose de caché?

TCHING-ING.

Il n'y a rien autre chose de caché.

HAN-KIOUÉ.

Va-t'en.

Tching-ing se sauve avec précipitation. Han-kioué le rappelle.

Tching-ing, reviens ici : il y a là-dessous quelque chose de louche (1). Quand je te dis, Va-t'en, tu voles comme la flèche échappée de l'arc; quand je te dis, Reviens, on dirait un crin qui traîne sur un tapis de laine. Dis-moi, Tching-ing, crois-tu que je ne te connais pas?

Il chante sur l'air : *Ho-si-heou-ting-hoa.*

« Tu es un ancien hôte de la maison de Tchao-

(1) Prémare se trompe en traduisant : Il y a là-dedans quelque chose de caché. L'expression *'an-wei* (obscur) est prise ici au figuré, et se rapporte à la conduite de Tching-ing.

» tun; moi, je suis attaché au service de Tou-'an-
» kou. Je vois bien que tu as caché ce petit rejeton
» de Ki-lin (1), qui n'a pas encore un mois. »

Il parle.

Tching-ing, vois-tu ce palais?

Il chante sur le même air.

« Comment sortiras-tu de cette caverne de tigre
» et de léopard, où l'air même ne peut pénétrer?
» Si je n'étais pas un général soumis à Tou-'an-
» kou, je ne t'interrogerais pas d'une manière si
» pressante. »

Il parle.

Tching-ing, je pense que tu as reçu de grands bienfaits de la maison de Tchao.

TCHING-ING.

« Tout homme qui a reçu des bienfaits doit y répondre par des bienfaits (2). » Cela va sans dire.

(1) Le Ki-lin est un animal fabuleux qui est regardé comme le roi des animaux; l'expression *rejeton de ki-lin* désigne ici le fils d'un prince.

(2) Prémare : *Je l'avoue, je les connais.* Cette version est incorrecte, et fait disparaître l'axiome du texte.

HAN-KIOUÉ.

Il chante.

« Tu dis que celui qui a reçu des bienfaits doit » y répondre par des bienfaits. Je ne crains » qu'une chose, c'est que tu veuilles t'échapper, » et que tu n'y puisses réussir. Toutes les portes » du palais sont étroitement gardées.

» En quelle partie du ciel ou de la terre t'en- » fuiras-tu ? Si l'on te ramène, et qu'on découvre » la vérité, on ira donner à Tou-'an-kou des nou- » velles de l'Orphelin. Il te sera impossible de le » sauver, car sa mort est décrétée d'avance. »

Il parle.

Soldats, retirez-vous. Si je vous appelle, vous viendrez; si je ne vous appelle pas, restez.

LES SOLDATS.

Cela suffit.

HAN-KIOUÉ, *ouvrant la boîte et apercevant l'enfant.*

Tu disais qu'il n'y avait là dedans que des herbes appelées *kieï-keng*, *kan-tsao* et *po-ho;* et voilà que je découvre du *gin-sen* (1).

Tching-ing tombe tout tremblant à ses genoux.

(1) Il y a ici un jeu de mots qui est intraduisible. Le gin-sen (*panax quinquefolium*) est le nom d'une plante très estimée en Chine. On dit que sa racine ressemble à un homme.

HAN-KIOUÉ.

Il chante sur l'air : *Kin-tsan-eul.*

« Le front du tendre Orphelin est inondé de » sueur. Les coins de sa bouche sont encore tout » blancs du lait maternel. Que ses membres sont » frêles et délicats ! Il ouvre ses deux petits yeux » et semble me reconnaître. Quoique triste et » souffrant au fond de ce coffre, on dirait qu'il » tâche de retenir ses cris. Cette étroite prison où » il est enserré, ces bandelettes qui l'enchaînent » de toutes parts, l'empêchent de retourner son » corps et d'étendre ses jolis pieds. Quoiqu'il ait » reçu tous les attributs de l'homme, il n'est pas » encore maître de lui-même ; et quand il serait » maître de lui-même, il lui manque la force et » l'âge viril pour user de sa liberté (1). »

TCHING-ING.

Il récite des vers.

« Seigneur, apaisez votre colère, et permettez

La première syllabe *gin* signifie homme. C'est sur cette idée que joue *Han-kioué.* Prémare traduit : *Voici cependant un petit homme.* Il me semble qu'il fallait laisser dans la traduction le double sens qu'offre le texte.

(1) J'ai été forcé de paraphraser ce passage pour lui don-

» à votre serviteur de vous raconter depuis l'ori-
» gine tout ce qui s'est passé. »

Il parle.

Songez que Tchao-tun était un des plus vertueux serviteurs de la maison de Tsin. Tou-'an-kou conçut une jalousie envenimée, et lança contre cet homme probe et loyal un chien appelé Chin-'ao. Mais il s'enfuit du palais, et échappa à la mort. Ensuite il monta sur son char, qui n'avait plus qu'une roue. Ling-tché, pour lui témoigner sa reconnaissance, soutint le char et le dirigea dans les profondeurs d'un bois, sans qu'on sut ce qu'il était devenu. Ling-kong ajouta foi à la calomnie et laissa Tou-'an-kou agir au gré de ses passions et de sa perversité. Il envoya à son gendre un poignard avec lequel il se donna la mort, et extermina sans pitié toutes les personnes de sa maison. Il enferma la princesse dans un palais isolé, et la priva de la société et des soins de tous ses parents. Pour se conformer aux dernières volontés de son époux, elle appela son fils *l'orphelin de Tchao*. Le fils et la mère ne purent (1)

ner un sens. En voici le mot à mot : *être homme — pas maître de soi-même ; maître de soi-même — pas être homme.*

(1) Prémare se trompe ici. Il traduit : *Étaient sans secours.*

vivre réunis : car, à peine lui avait-elle donné le jour, qu'elle s'en alla aux sombres demeures. Elle a ordonné à Tching-ing de le cacher et de le garder pendant long-temps, afin qu'un jour, quand il sera devenu grand, il prenne soin des tombeaux de la maison de Tchao. Puisque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, général, j'espère que vous tirerez l'épée pour seconder mes efforts. Mais s'il coupait ce tendre rejeton, ne serait-ce pas éteindre à jamais toute sa famille ?

HAN-KIOUÉ.

Si j'allais lui porter ce petit Orphelin, je serais bientôt comblé de richesses et d'honneurs. Mais Han-kioué est un guerrier aussi renommé par sa grandeur d'âme que par sa valeur ; jamais il ne s'abaissera à une telle infamie.

Il chante sur l'air : *Tsoui-tchong-tien.*

« Si j'allais lui porter ce petit Orphelin pour » obtenir de l'avancement et des distinctions bril- » lantes, n'aurait-on pas raison de dire que je » perds les autres afin de servir mes propres in- » térêts ? Qui ne verserait des larmes de pitié sur » les trois cents personnes qui ont été massacrées? » Qui est-ce qui effacera cette haine éternelle » qui est grande comme le ciel ! »

Il parle.

Si Tou-'an-kou voyait ce petit Orphelin,

Il chante.

« N'est-il pas à craindre qu'il ne lui arrache la » peau et les nerfs, et qu'il ne l'écrase comme de » la farine pétrie? Ce n'est pas moi qui lui rendrai » cet horrible service. »

Il parle.

Tching-ing, emporte cet enfant. Si Tou-'an-kou m'interroge, je parlerai pour toi.

TCHING-ING.

Je vous remercie, général.

Il prend la boîte et court précipitamment ; puis il revient et se jette aux genoux de Han-kioué.

HAN-KIOUÉ.

Tching-ing, je t'ai dit de t'en aller. Crois-tu que je me moque de toi? Pars vite.

TCHING-ING.

Je vous remercie, général.

Il s'en va précipitamment, revient de nouveau sur ses pas, et se jette aux genoux de Han-kioué.

HAN-KIOUÉ.

Tching-ing, pourquoi revenir une seconde fois?

Il chante sur l'air de *Kin-tsan-eul.*

« Quoi, tu oses me soupçonner d'imposture ! » tu doutes de ma sincérité ! Ne sais-tu pas que la » plante hoeï plaint la plante tchi lorsqu'on la » brûle (1) ? Soit qu'il parte, soit qu'il revienne, » j'ai deviné chaque fois tous les sentiments qui » agitent son âme. Comment se fait-il qu'à peine » arrivé devant la porte, il revienne subitement » sur ses pas ? »

Il parle.

Tching-ing !

Il chante.

« Si tu n'as pas le courage de te sauver (2) toi- » même, qui est-ce qui t'oblige à sauver le petit » Orphelin ? Ne dit-on pas qu'un serviteur fidèle » ne craint point la mort, et que celui qui craint » la mort n'est point un fidèle serviteur? »

TCHING-ING.

Général, si je sors des portes de ce palais, et

(1) Les mots *hoeï* et *tchi* sont des noms d'herbes odorantes. Ce proverbe veut dire sans doute que les hommes vertueux s'affligent de voir tuer ceux qui leur ressemblent.

(2) Prémare fait un contresens : *Si tu n'as pas le courage d'exposer ta vie.*

que vous alliez me dénoncer à Tou-'an-kou, il enverra un autre général pour poursuivre et ramener Tching-ing; et il est dix mille fois probable que ce petit Orphelin sera massacré. C'en est fait, c'en est fait, c'en est fait! Général, emmenez Tching-ing; allez vanter vos services, et en réclamer le prix. Pour moi, je serai heureux de mourir avec l'Orphelin de la maison de Tchao.

HAN-KIOUÉ.

Tching-ing, tu peux aisément te sauver, mais tu montres toujours de l'inquiétude et de la défiance.

Il chante sur l'air de *Tsoui-fou-kouei*.

« Tu veux conserver le rejeton de la famille de » Tchao. Quel lien de parenté m'attache à Tou- » 'an-kou? Eh bien, je veux montrer aussi de » nobles sentiments; je veux léguer mon exemple » à toute l'armée, et rivaliser avec toi d'héroïsme » et de grandeur! Tu es un serviteur dévoué, et » moi je veux être fidèle à moi-même. Puisque » tu as le courage de sacrifier cette vie mourante, » je veux t'imiter et me donner la mort!

Il chante sur l'air : *Tsing-ko-eul*.

» Vraiment, il me faudrait bien des paroles » pour exprimer tour ce que je sens !

Il parle.

Tching-ing !

Il chante.

» Que tu es aveugle ! que tu es aveugle ! Em-
» porte le petit Orphelin, et va le cacher dans une
» retraite bien reculée, bien profonde. Instruis-le
» jusqu'à ce qu'il soit devenu grand, et éclaire-le
» sur ses devoirs. Qu'il cultive les lettres et qu'il
» s'exerce à l'art de la guerre. Quand il sera capable
» de commander une armée, qu'il saisisse ce scélé-
» rat de Tou-'an-kou, qu'il lui brise la tête, et
» qu'il le déchire en mille pièces pour venger la
» mort de ses parents. Il aura satisfait ma fureur
» et la tienne ; il aura soulagé une famille entière
» d'un poids de haine et d'indignation ! »

Il parle.

Tching-ing, pars vite, et bannis tes craintes.

Il chante sur l'air de *Tsan-cha-wei*.

« Il dépend de moi de le laisser aller. Si l'on
» me demande une explication nette et précise,
» comment consentirais-je à le trahir ? Mais je
» crains que ce brigand n'emploie les tortures pour
» m'arracher la vérité. Eh bien, je vais me don-
» ner la mort, en me brisant la tête contre ces

» degrés. Mais je ne pourrai laisser un nom glo-
» rieux aux générations à venir. Pourtant, il est
» beau d'aller tenir compagnie à l'âme héroïque
» de Tsou-ni (1). Toi, Tching-ing, veille jour et
» nuit sur ce petit Orphelin; qu'il soit constam-
» ment l'objet de tous tes soins. Il faut que ce
» frêle rejeton fasse revivre un jour la maison de
» Tchao. Et quand il sera devenu grand, raconte-
» lui tout ce qui s'est passé. Ne manque pas de
» lui apprendre à venger ses parents; et qu'il se
» garde surtout d'oublier mon dévoûment et mes
» bienfaits. »

Il se coupe la gorge.

TCHING-ING.

Hélas! le général Han-kioué vient de se donner la mort. Je crains que ses soldats ne viennent à le savoir et n'en instruisent Tou-'an-kou. Comment faire? Il faut que j'emporte l'Orphelin et que je m'en fuie en toute hâte.

Il récite des vers.

«Le général Kan-kioué est vraiment un homme

(1) On a vu dans le prologue que Tsou-ni aima mieux se tuer que d'assassiner Tchao-tun.

» fidèle et vertueux! Il vient de se tuer lui-même
» pour ne point trahir l'Orphelin. Je puis main-
» tenant partir avec l'âme tranquille. Je vais me
» retirer dans la ferme de Taï-ping; et là je déli-
» bérerai sur ce que je dois faire. »

ACTE II.

SCÈNE I.

TOU-'AN-KOU, suivi de soldats.

« Il ne faut jamais s'inquiéter d'aucune affaire; » les choses dont on s'occupe trop jettent le » trouble dans le cœur. »

Je suis Tou-'an-kou. Comme la princesse a mis au monde un fils qu'elle a nommé l'Orphelin de la maison de Tchao, j'ai envoyé Han-kioué, le général en second, pour garder les portes de son palais, avec ordre de faire des perquisitions sévères; d'un autre côté, j'ai fait afficher une proclamation annonçant que, si quelqu'un ose

cacher le petit Orphelin, je ferai décapiter sa famille entière, et que j'exterminerai toutes les personnes qui tiennent à lui par un des neuf degrés de parenté. Puis-je craindre après cela que ce petit Orphelin ne s'envole au ciel ? Mais comment ne m'a-t-on pas encore apporté l'Orphelin ? Ce retard m'inquiète. Soldats, regardez attentivement dehors.

SCÈNE II.

UN SOLDAT, TOU-'AN-K

LE SOLDAT, *entrant*.

J'annonce au général en chef qu'il vient d'arriver un grand malheur.

TOU-'AN-KOU.

D'où vient ce malheur?

LE SOLDAT.

La princesse s'est pendue dans son palais avec

sa ceinture, et le général Han-kioué, qui gardait les portes, s'est coupé la gorge.

TOU-'AN-KOU.

Pourquoi Han-kioué s'est-il coupé la gorge? Sans doute qu'il a laissé emporter l'Orphelin de la famille de Tchao. Comment faire? « Quand les sourcils sont froncés par la colère, vingt stratagèmes naissent au fond du cœur. » Je vais contrefaire un ordre du roi et me faire apporter tous les enfants mâles du royaume de Tsin, qui ont plus d'un mois, et moins de six. Je les couperai en trois, les uns après les autres, et je ne puis manquer d'envelopper dans ce massacre l'Orphelin de la maison de Tchao. C'est alors que je serai délivré du poids qui pèse sur mon cœur. Officiers, faites afficher partout une proclamation qui ordonne d'apporter dans mon palais tous les enfants mâles qui ont plus d'un mois et moins de six. Qu'on exécute mes ordres. Si quelqu'un me désobéit, je le ferai décapiter avec toute sa famille, et j'exterminerai toutes les personnes qui tiennent à lui par un des neuf degrés de parenté.

Il récite des vers.

« Je vais me faire amener les enfants mâles de » tout le royaume de Tsin; je pense qu'il sera

» impossible de cacher (1) l'Orphelin. Ce rameau » d'or à feuilles de jade ne pourra échapper au » tranchant de mon glaive. »

Il sort.

SCENE III.

KONG-SUN-TCHOU-KIEOU, suivi d'un domestique.

Le vieillard que vous voyez s'appelle Kong-sun-tchou-kieou. J'étais attaché au service de Ling-kong, en qualité de tchong-ta-fou (2). Mais, me trouvant avancé en âge, et voyant que Tou-'an-kou avait en main toute l'autorité, il m'est devenu impossible de prendre part aux affaires publiques.

(1) Prémare fait ici deux contresens. Il traduit : *L'Orphelin mourra et n'aura point de sépulture.* L'expression *thsang-mai* signifie ici *cacher, céler.* Il rend ensuite les mots *kin-tchi-iu-yé* (rameau d'or à feuilles de jade), qui désignent poétiquement un enfant du sang royal, par cette phrase : *Quand il serait d'or et de pierreries.*

(2) Espèce de conseiller à la cour.

J'ai quitté ma charge pour retourner aux occupations champêtres; et, avec cette bèche qui me sert d'appui, je cultive trois arpents de terre. Je demeure dans cette petite ferme de Taï-ping (1). Ordinairement je dors dans une tente au milieu des champs, et je m'éveille à la voix du coq matinal. Maintenant me voici appuyé contre ma porte de bois. Que vois-je! une troupe d'oies (2) voyageuses traverse les airs en désordre!

Il chante sur l'air : *Nan-liu-i-tchi-hoa.*

« Hélas! j'ai vu massacrer des hommes qui mé-
» ritaient le nom de héros; j'ai vu briser ces ma-
» jestueuses colonnes qui soutenaient l'état! Une
» troupe de chiens immondes poursuit avec rage
» les magistrats qui sont animés des plus nobles
» sentiments. L'homme qui s'était illustré par ses
» talents littéraires (3) a rencontré un Lin-kong (4),

(1) En chinois : *Taï-ping-tchoang*, c'est-à-dire la ferme de la paix profonde. C'est à tort que Prémare traduit le mot *tchoang* par *village*.

(2) Dans les poésies de Tang, les oies voyageuses sont toujours regardées comme un sujet de tristesse.

(3) Kong-sun veut parler de Tchao-tun. Il y a en chinois : Le vieillard qui avait pêché le poisson 'Ao.

(4) Nom du roi de Tsin.

» dépourvu de justice et de loyauté. Il comble un » brigand forcené de ses faveurs et de ses bienfaits, » et il plonge dans le malheur les hommes les plus » vertueux. Si je n'avais pas promptement retiré » mon pied du milieu du torrent, il m'aurait fait » trancher la tête sur la place publique ! »

Il chante sur l'air : *Liang-tcheou-ti-tsi.*

« Lui (*ter*), dans son palais de général en chef, il » étale insolemment sa puissance et son courage » inhumain ; moi (*ter*), j'ai quitté ma charge, et, » dans la ferme de Taï-ping, je cultive tranquil- » lement mes champs !

» Ne croyez pas que le phénix puisse vivre avec » le léopard. Il (Tou-'an-kou) possède une char- » ge, qui est d'un degré plus élevée que la mienne, » il est revêtu de la dignité de ministre d'état; huit » villes forment son domaine, et il reçoit par an » mille mesures de riz. S'il voit une injustice, on » dirait que ses yeux sont enveloppés de ténèbres ; » s'il entend des injures, des imprécations, ses » oreilles restent aussi insensibles que celles d'un » sourd. Lui (*ter*), il n'estime que ceux qui savent » bassement flatter, et accorde des emplois, des » revenus, aux gens qui immolent les hommes pro- » bes et vertueux. Il élève en dignité, il récompense » comme des héros ceux qui minent l'état et l'en-

» traînent à sa ruine. Lui (*ter*), il ne songe qu'à » jouir du présent; il ne sait pas que, plus l'éléva- » tion est grande, plus la chute est profonde ! J'aime » bien mieux labourer et ensemencer ces champs » paisibles. De bonne heure, j'ai su m'échapper » du milieu de cette troupe de tigres altérés du sang » des hommes, pour venir goûter ici le contente- » ment et la paix. »

SCÈNE IV.

TCHING-ING, UN DOMESTIQUE, KONG-SUN.

TCHING-ING, *seul.*

Tching-ing, tu as l'âme bien troublée ! Ce tendre enfant est si près de sa perte ! Tou-'an-kou est si cruel ! Cependant j'ai réussi à m'échapper de la ville, emportant ce faible rejeton qui était destiné à périr. On m'a dit qu'aussitôt que Tou-'an-kou a appris l'enlèvement du petit Orphelin, il a donné ordre d'apporter dans son palais tous les enfants mâles du royaume de Tsin qui ont plus d'un mois et moins de six. Sans demander si le petit Orphelin se trouve ou ne se trouve pas parmi eux,

il veut les poignarder lui-même l'un après l'autre, et les couper en trois. Où pourrais-je trouver un asyle sûr pour cacher ce petit enfant? Mais il me vient une bonne idée : je pense que Kong-sun-tchou-kieou, qui habite la ferme de Taï-ping, était autrefois le collègue et l'ami intime de Tchao-tun. Il a quitté sa charge, et maintenant il se livre aux soins de l'agriculture. Cet ancien ministre est un homme plein de droiture et de loyauté; je puis le cacher chez lui en toute sécurité. Me voici bientôt arrivé à la porte de la ferme; je vais déposer ce coffre à l'ombre de ces bananiers. Et vous, mon jeune maître, reposez-vous un moment ici : je viendrai vous reprendre aussitôt que j'aurai salué Kong-sun-tchou-kieou. (*Parlant à un domestique.*) Vous allez annoncer à votre maître que Tching-ing demande à le voir.

LE DOMESTIQUE, *à Kong-sun.*

Voici Tching-ing qui est à votre porte.

KONG-SUN.

Dites-lui que je le prie d'entrer.

LE DOMESTIQUE.

Mon maître vous prie d'entrer.

SCÈNE V.

KONG-SUN, TCHING-ING.

KONG-SUN.

Tching-ing, quelle affaire vous amène ici?

TCHING-ING.

Votre serviteur, sachant que votre Excellence habitait cette ferme de Taï-ping, est venu exprès pour lui rendre visite.

KONG-SUN.

Comment se portent les ministres, mes anciens collègues, depuis que j'ai quitté ma charge?

TCHING-ING.

Hélas! ce n'est plus comme lorque vous étiez ministre. Tou-'an-kou tient en main l'autorité. Tout a bien changé depuis!

KONG-SUN.

Il faudrait que les autres ministres fissent des représentations au roi.

TCHING-ING.

Seigneur, depuis l'antiquité, on a vu souvent des hommes aussi pervers. Vous savez que, même sous les règnes des empereurs Yao et de Chun,

il y avait quatre scélérats (1) qui s'étaient rendus fameux par leurs crimes.

KONG-SUN.

Il chante sur l'air de *Ké-weï*.

« Vous dites que, de tout temps, beaucoup de » sages de l'antiquité ont été le jouet des hommes » dépravés! Ne sait-on pas que, sous le règne des » saints empereurs (2), il exista quatre grands scé- » lérats? Mais vit-on jamais un seul homme s'at- » tirer comme lui (Tou-'an-kou) la haine et l'exé- » cration de tout l'empire? Il est dépourvu de » justice et d'intégrité, de droiture et de piété filiale. » Il ne sait qu'une chose, c'est de tuer toute la fa- » mille de Tchao et d'extirper ses derniers reje- » tons! »

TCHING-ING.

Heureusement, seigneur, que la Providence a des yeux vigilants. Les racines de la famille de Tchao ne sont point encore arrachées.

KONG-SUN.

Eh quoi! toutes les personnes de la maison de

(1) Voyez le Chou-king traduit par Gaubil, page 16, note 4.
(2) C'est-à-dire de Yao et de Chun.

Tchao, au nombre de trois cents, ont été tuées et massacrées; Tchao-so, le gendre de Ling-kong, a choisi un des trois présents du roi, et s'est percé d'un coup de poignard; la princesse s'est étranglée avec sa ceinture! S'il reste encore quelque rejeton de cette famille, où est-il?

TCHING-ING.

Vous savez, seigneur, tout ce qui s'est passé; il est inutile de revenir sur des faits que vous connaissez déjà. Il y a quelque temps que la princesse, étant emprisonnée dans son palais, mit au monde un fils, qu'elle nomma *l'Orphelin*. De quelle famille est-il le rejeton, si ce n'est de la famille de Tchao? Mais je crains que Tou-'an-kou ne vienne à le découvrir: car il voudra encore le tuer; et, s'il immolait ce tendre enfant, c'est alors qu'on pourrait dire que les rejetons de la famille de Tchao sont réellement arrachés.

KONG-SUN.

Où est maintenant cet Orphelin? J'ignore si quelqu'un aura pu le sauver.

TCHING-ING.

Puisque vous montrez, seigneur, cette bonté compatissante, comment pourrais-je vous cacher la vérité? La princesse, approchant de sa dernière heure, me confia cet Orphelin. « Tching-ing, me dit-elle, ayez bien soin de cet enfant, afin que,

quand il sera devenu grand et fort, il puisse venger la mort de ses parents. » Comme j'emportais l'Orphelin hors du palais, j'ai été arrêté par le général Han-kioué, qui voulait le prendre et aller avertir Tou-'an-kou. Cependant, après que j'eus raconté les malheurs de sa famille, le général Han-kioué me laissa sortir du palais, et se tua pour ne point nous trahir.

Comme je ne savais où cacher l'Orphelin, je suis venu chercher un asyle dans la maison de Votre Excellence. Autrefois, seigneur, vous étiez le collègue de Tchao-tun; vous devez avoir été son ami. Je vous en prie, ayez pitié de ce petit Orphelin, et sauvez-lui la vie.

KONG-SUN.

Où est maintenant l'Orphelin?

TCHING-ING.

Je l'ai déposé à l'ombre des bananiers.

KONG-SUN.

Allez promptement chercher ce tendre enfant, et prenez garde de ne point l'effrayer.

TCHING-ING.

Il apporte le coffre, l'ouvre, et regarde.

Grâces soient rendues au Ciel et à la Terre! mon jeune maître est encore endormi.

KONG-SUN.

Il prend l'enfant dans ses bras, et chante sur l'air :
Mou-yang-kouan.

« Avant que cet enfant fût au monde, ses » parents étaient déjà exterminés, et le fer a » moissonné ses aïeux lorsqu'il dormait encore » dans le sein maternel! Quand il sera devenu » grand, il aura peu de bonheur, et beaucoup de » malheur. Son père a été décapité (1) sur la » place publique, sa mère est prisonnière dans » son palais. Pourquoi accuser ce ministre, dont » les vêtements blancs ont été souillés de sang? » Accusez plutôt cette bête à tête noire qui est dé- » pourvue de reconnaissance (2). »

TCHING-ING.

Toute la famille de Tchao repose sur cet enfant; c'est de lui qu'elle attend sa vengeance.

KONG-SUN.

« Vous dites que ce sera un vrai héros, qui

(1) Il y a en chinois *tsan*, décapiter; cependant nous avons vu, dans le prologue, que Tchao-so s'est tué d'un coup de poignard. Ce mot est employé cinq ou six fois dans la même circonstance.

(2) Ce passage, que nous traduisons fidèlement, paraît un contresens dans la bouche de Kong-sun.

» vengera un jour son père et sa mère; et moi je » dirai que c'est un petit avorton qui a fait le mal- » heur de ses parents (1). »

TCHING-ING.

Vous ne savez pas, seigneur, que, lorsque Tou-'an-kou a appris l'enlèvement de l'Orphelin, il a ordonné qu'on lui apportât tous les petits enfants du royaume de Tsin, pour les massacrer. Je désire, seigneur, cacher chez vous l'Orphelin. D'un côté, je témoignerai ma reconnaissance à Tchao-so, le gendre du roi, pour les bontés dont il m'a comblé pendant sa vie; d'un autre côté, j'arracherai au trépas tous les petits enfants du royaume de Tsin. Tching-ing a bientôt quarante-cinq ans, et il possède un fils qui n'a pas encore un mois accompli. Je le ferai passer pour l'Orphelin de la maison de Tchao. Votre Excellence ira me dénoncer à Tou-'an-kou, elle lui dira que Tching-ing a caché l'Orphelin; et il me fera mourir avec mon fils. Alors, seigneur, vous élèverez avec soin l'Orphelin, afin que, quand il

(1) Prémare a entendu à peu près de même ce passage, qui est le complément de celui que nous venons de signaler plus haut. Les mots chinois qui sont rendus ici par *avorton* signifient littéralement *petit bâtard*.

sera devenu grand et fort, il venge la mort de son père et de sa mère. N'est-ce pas là un excellent dessein?

KONG-SUN.

Tching-ing, quel âge avez-vous maintenant?

TCHING-ING.

Votre serviteur a quarante-cinq ans.

KONG-SUN.

Il faut bien vingt ans encore pour que cet enfant puisse venger ses parents. Avec vingt ans de plus, vous en aurez soixante-cinq; et moi, avec vingt ans de plus, j'en aurais quatre-vingt-dix. A cette époque, je serai mort depuis long-temps. Comment pourrais-je lui apprendre à venger la famille de Tchao? Tching-ing, puisque vous consentez à sacrifier votre fils, donnez-le-moi et allez me dénoncer à Tou-'an-kou. Dites-lui que Kong-sun-tchou-kieou a caché l'Orphelin dans la ferme de Taï-ping. Tou-'an-kou viendra à la tête de ses soldats, il me prendra et me fera mourir avec votre fils. Vous élèverez en secret le petit Orphelin de la maison de Tchao, jusqu'à ce qu'il soit devenu grand, afin qu'il venge son père et sa mère. N'est-ce pas là un excellent projet?

TCHING-ING.

Je suis de votre avis; mais comment oserais-je causer votre perte? Seigneur, prenez mon fils,

couvrez-le des vêtements du petit Orphelin de la famille de Tchao, et allez me dénoncer à Tou-'an-kou. Je mourrai avec mon fils, et vous serez délivré de tout malheur.

KONG-SUN.

Tching-ing, je vous ai donné ma parole, gardez-vous de douter de ma résolution.

Il chante sur l'air de *Hong-cho-yo.*

« Il faut que dans vingt ans il venge son père » et sa mère; c'est alors que je pourrai mourir » content. Mais je crains d'être emporté d'un jour » à l'autre; je crains que ma mort ne détruise » toutes les espérances que nous fondons sur lui. »

TCHING-ING.

Seigneur, vous êtes encore plein de santé et de vigueur.

KONG-SUN.

Il chante.

« Ma force n'est plus ce qu'elle était autrefois; » quand je sauverais ce tendre enfant, comment » pourrais-je vivre assez long-temps pour voir ses » exploits glorieux! Vous ne pouvez vieillir aussi » promptement que moi; c'est à vous qu'il ap- » partient de vous mettre en avant, et de montrer » du courage pour la famille de Tchao. »

Il parle.

Tching-ing, suivez mes conseils.

Il chante.

« En vérité, ma vie est si frêle et si chance-
» lante, qu'à peine je pourrai la prolonger jus-
» qu'à entendre le tambour du soir ou la cloche
» du matin. »

TCHING-ING.

Seigneur, vous étiez tranquille et heureux dans votre maison, et l'imprudent Tching-ing est venu, sans raison, compromettre Votre Excellence, et l'envelopper dans un réseau (1) d'angoisses et de douleurs ! Voilà ce qui me tourmente et m'accable.

KONG-SUN.

Que dites-vous, Tching-ing? J'ai soixante-dix ans; si je meurs, ce ne sera qu'une chose ordinaire, et il importe peu que ce soit ce matin ou ce soir (2).

Il chante sur l'air : *Pou-sa-lian-tcheou.*

« Tout ce qui se passe sur cette scène mou-

(1) Littéralement : *un sac de douleurs.*
(2) C'est-à-dire tôt ou tard.

» vante, dont la musique nous berce et nous cap-
» tive, ressemble à un rêve passager. Vous tour-
» nez la tête, et déjà la vieillesse a éteint votre
» ardent courage. Si l'homme tombe dans l'ingra-
» titude, comment osera-t-il aborder son bienfai-
» teur ? »

TCHING-ING.

Seigneur, vous m'avez donné votre parole, gardez-vous d'y manquer.

KONG-SUN.

Il chante.

« Si l'on parle et qu'on manque à sa parole,
» à quoi sert de parler ? »

TCHING-ING.

Seigneur, si vous sauvez l'Orphelin de la famille de Tchao, votre nom sera écrit dans l'histoire, et vous laisserez un nom glorieux à vos descendants les plus reculés.

KONG-SUN.

Il chante.

« Je n'ai pas besoin de récompenses pour m'ex-
» citer à faire de grandes choses. Un homme
» de cœur ne craint point de mourir, surtout
» lorsqu'il voit, comme moi, ses cheveux blanchis
» par la vieillesse ! »

TCHING-ING.

Seigneur, il y a encore une considération qui m'arrête : si Tou-'an-kou vient à vous saisir, comment pourrez-vous endurer les rigueurs des tortures? Vous ne manquerez pas de dénoncer Tching-ing comme votre complice, et je périrai avec mon fils; je dois m'y attendre. Je pense avec douleur que l'Orphelin n'en mourra pas moins, et que je vous aurai inutilement compromis.

KONG-SUN.

Vous avez raison, Tching-ing. Quand je pense à Tou-'an-kou et à Tchao-so, le gendre du roi :

Il chante.

« Je vois que ces deux maisons sont comme » des ennemis acharnés; il (Tou-'an-kou) ne » songe qu'à découvrir les traces de l'Orphelin; » il va sans doute cerner, avec ses soldats, la fer- » me de Taï-ping; elle ressemblera à un tonneau » hérissé de fer, où l'air même ne peut pénétrer. »

Il parle.

Quand Tou-'an-kou m'aura pris, il me dira d'une voix formidable : « Vieux scélérat! ne connaissais-tu pas la proclamation que j'ai fait affi-

cher il y a trois jours ? Puisque tu as caché le petit Orphelin de la famille de Tchao, puisque tu oses me résister en face, allons ! allons !

Il chante.

« Il me dira : Allons ! essaie le premier l'in-
» strument des tortures (1). Tu devais connaître ma
» proclamation, qui a remué tout le royaume.
» Comment un vieillard qui a quitté sa charge
» pour retourner à ses champs ose-t-il, sans mo-
» tif, irriter la guêpe et piquer le scorpion ? »

Suite du même air.

« Il déploiera contre moi toutes sortes de tor-
» tures pour découvrir la vérité dans tous ses dé-

(1) Il y a dans le texte : *Je vous prie d'entrer le premier dans la jarre.* Voici l'origine de cette locution : Un juge nommé Tcheou-hing prenait un plaisir barbare à torturer les accusés. L'empereur, en ayant été informé, envoya un magistrat pour le juger. Celui-ci, sans faire connaître sa mission, invita Tcheou-hing à dîner, et lui demanda quel était le meilleur moyen de forcer un accusé à avouer son crime. « Mettez-le, dit Tcheou, dans une jarre remplie d'eau que vous ferez chauffer par degrés. — Ce moyen est excellent, » reprit le magistrat ; et sur-le-champ il lui fit subir la torture qu'il avait inventée. (*Yeou-hio*, liv. 7.)

» tails. Alors ma peau desséchée, mes os minés » par l'âge, auront de la peine à endurer ces hor- » ribles souffrances. Je ne pourrai m'empêcher » d'avouer et de dénoncer mon complice. O » Tching-ing, je conçois vos craintes et votre » effroi ! »

Il parle.

Tching-ing, tranquillisez-vous.

Il chante.

« Je vous ai donné mon consentement; il vaut » mille onces d'argent (1). Quand on me traînerait » sur la montagne armée de couteaux tranchants, » ou sur le pic hérissé d'épées étincelantes, je ne » me démentirais pas. »

Il parle.

Tching-ing, soyez tranquille; allez élever (2) l'Orphelin, afin que, quand il sera devenu grand

(1) Les Chinois disent en proverbe : *Il vaut mieux tenir le consentement de Ki-pou que de recevoir mille livres d'or.* (*Poésies des Thang*, l. XII, p. 12.)

(2) Prémare se trompe ici; il traduit : *Allez-vous-en prendre l'Orphelin. Taï-kiu* signifie ici *élever* (*educare*).

et fort, il venge les injures de son père et de sa mère. La mort d'un vieillard comme moi ne vaut pas la peine d'exciter un regret.

Il chante.

Finale.

« On pouvait espérer que l'arbre de la mai-
» son de Tchao fleurirait pendant mille ans. Le
» royaume de Tsin compte deux cents héros qui
» lui servent de remparts, comme s'il était entou-
» ré de fleuves et de montagnes. Fiers de leur va-
» leur brillante, ils voient l'armée entière obéir à
» leurs ordres. Tous les rois voisins ont plié sous la
» force de leurs armes et se prosternent devant
» eux. De toutes parts les peuples opprimés vien-
» nent les saluer de titres pompeux et leur racon-
» tent leurs douleurs et leurs souffrances. Mais,
» hélas! des malheurs inouïs ont éclaté dans le se-
» cond palais (1). Qui ne verserait des larmes de
» pitié en songeant que trois cents personnes de la
» même famille ont péri (2) sous le tranchant du
» glaive? Il ne reste plus qu'un jeune Orphelin, un

(1) Le palais du gendre du roi.
(2) Littéralement : *Ont bu la pointe de l'épée.*

» faible enfant seul et isolé. Au premier jour, il » aurait hérité de la dignité et des domaines de » son père. Le souvenir de ces crimes atroces, de » ces injures sanglantes, a changé mes yeux en » deux sources de larmes !

» Qu'est-il besoin de s'armer d'un bouclier cou- » vert de neuf plaques de fer? Courez, volez, sai- » sissez cet infâme ministre au milieu de son pa- » lais, tranchez-lui la tête, brisez ses os, et sacrifiez » ses débris sanglants aux âmes des victimes qu'il » a massacrées. Exterminez, sans pitié, tous les » membres de sa famille. C'est alors que vous » serez dignement récompensé d'avoir bravé la » mort pour sauver l'Orphelin et payer à votre » roi la dette de la reconnaissance. Pour moi, je » mourrai avec joie; et le seul vœu que je forme, » c'est d'être enseveli loin de la route, et de dor- » mir un jour près de vous dans le silence de la » tombe ! »

TCHING-ING.

Il n'y a pas de temps à perdre. Je vais emporter chez moi le petit Orphelin, et j'irai ensuite remettre mon propre fils dans la ferme de Taïping.

Il récite des vers.

« Je suis heureux d'échanger mon propre fils

» contre un enfant étranger, contre l'Orphelin de
» la famille de Tchao. C'est un sacrifice que la
» justice et l'honneur imposent à Tching-ing.
» Mais qu'il m'est douloureux d'entraîner à la
» mort le seigneur Kong-sun ! »

ACTE III.

SCÈNE I.

TOU-'AN-KOU, suivi de soldats.

Quoi ! on a enlevé le petit Orphelin de la famille de Tchao ! J'ai fait afficher une proclamation, où j'annonce que, si dans trois jours on ne me dénonce pas celui qui a enlevé le petit Orphelin, je ferai apporter dans mon palais tous les petits enfants du royaume de Tsin qui ont moins de six mois et plus d'un mois, et que je les mettrai à mort. Soldats, regardez attentivement à la porte : si quelqu'un vient dénoncer le coupable, vous m'avertirez sur-le-champ.

SCÈNE II.

TCHING-ING, TOU-'AN-KOU, SOLDATS.

TCHING-ING.

Je suis Tching-ing. Hier j'ai porté mon propre fils à Kong-sun-tchou-kieou. Aujourd'hui je viens le dénoncer à Tou-'an-kou.

Parlant aux gardes.

Soldats! allez annoncer que l'Orphelin de la famille de Tchao est retrouvé.

UN SOLDAT.

Restez ici, je vais aller porter cette nouvelle.

Parlant à Tou-'an-kou.

Général, un homme apporte la nouvelle que le petit Orphelin de Tchao est retrouvé.

TOU-'AN-KOU.

Où est-il?

LE SOLDAT.

Il est à la porte de votre palais.

TOU-'AN-KOU.

Faites-le entrer.

LE SOLDAT.

Le général vous ordonne d'entrer.

Il entre.

TOU-'AN-KOU.

Holà ! vieux coquin ! qui es-tu ?

TCHING-ING.

Votre serviteur est un médecin ; il s'apbelle Tching-ing.

TOU-'AN-KOU.

Où est l'Orphelin de la famille de Tchao ?

TCHING-ING.

Il est caché dans la maison de Kong-sun-tchou-kieou, qui habite la ferme de Liu-liu-taï-ping.

TOU-'AN-KOU.

Comment as-tu pu le savoir ?

TCHING-ING.

Votre serviteur est lié d'amitié avec Kong-sun-tchou-kieou. Un jour que j'étais allé lui faire visite, je vis, dans sa chambre à coucher, un petit enfant qui dormait sur un tapis brodé d'or et de soie. Je me dis en moi-même : Kong-sun-tchou-kieou est âgé de soixante-dix ans, et, de plus, il n'a jamais eu ni fils ni fille. Où a-t-il trouvé l'enfant que je vois ? — « Ce petit enfant, lui dis-je alors, ne serait-il point l'Orphelin de la famille de Tchao ? » — A ces mots, il changea de visage

et resta sans réponse. Voilà, seigneur, comment j'ai su que l'Orphelin était dans la maison de Kong-sun-tchou-kieou.

TOU-'AN-KOU.

Misérable ! comment pourrais-tu me tromper ? Tu n'as jamais eu de sujet d'animosité contre Kong-sun-tchou-kieou : comment oses-tu l'accuser d'avoir caché l'Orphelin de la famille de Tchao ? Voudrais-tu par hasard me donner une marque d'affection ? Si tu dis vrai, tout est dit; mais si tu mens, je vais ordonner à mes soldats d'aiguiser leurs sabres et de te couper en pièces.

TCHING-ING.

Je vous en supplie, général, suspendez ce courroux qui gronde comme le tonnerre; adoucissez un instant cet aspect plus redoutable que celui du loup et du tigre. Permettez à votre serviteur de s'expliquer devant vous. Il est bien vrai que je n'ai ni haine ni animosité contre Kong-sun-tchou-kieou. Mais comme le général en chef a fait afficher partout une proclamation, où il annonce qu'il se fera amener dans son palais tous les petits enfants du royaume de Tsin pour les massacrer, j'ai voulu d'un côté sauver la vie à tous les petits enfants du royaume de Tsin; d'un autre côté, j'ai songé au fils que je viens d'avoir à l'âge de quarante-cinq ans et qui n'a pas encore un mois. Je

n'aurais pas osé désobéir aux ordres du général; je vous l'aurais apporté et j'aurais été privé de postérité. J'ai pensé que, dès que vous auriez trouvé l'Orphelin de la famille de Tchao, vous épargneriez tous les enfants du royaume de Tsin, et que mon fils échapperait à la mort. Voilà, seigneur, le motif de ma dénonciation.

Il récite des vers.

« Je vous en supplie, seigneur, calmez votre » courroux. Vous savez la cause qui m'a porté à » dénoncer le coupable. Quoique je désire de » sauver tous les enfants du royaume de Tsin, au » fond, je crains que Tching-ing ne soit privé de » descendants. »

TOU-'AN-KOU, *en riant.*

Kong-sun-tchou-kieou était autrefois le collègue de Tchao-sun. Il est facile de reconnaître le motif de sa conduite. — Officiers, choisissez un certain nombre des cavaliers qui sont sous mes ordres : je veux aller avec Tching-ing à la ferme de Taï-ping, pour prendre Kong-sun-tchou-kieou.

Ils sortent tous.

SCÈNE III.

KONG-SUN-TCHOU-KIEOU, seul.

Le vieillard que vous voyez est Kong-sun-tchou-kieou. Hier, nous avons délibéré avec Tching-ing sur les moyens de sauver l'Orphelin de la famille de Tchao. Ce matin, il est allé dans le palais de Tou-'an-kou pour me dénoncer. Je pense que ce scélérat de Tou-'an-kou va arriver d'un moment à l'autre.

Il chante sur l'air : *Choang-tiao-sin-choui-ling.*

« Je vois un nuage de poussière qui vole en » tourbillons, et traverse le pont de la petite ri- » vière. Je pense que ces brigands, qui immolent » les hommes vertueux, viennent fondre sur moi. » Les soldats sont rangés par pelotons serrés, ils » marchent d'un pas rapide et font étinceler le » glaive et la lance. Je vois que je vais mourir ce » matin. Eh bien! j'échapperai ainsi aux douleurs » des verges et des tortures! »

SCENE IV.

TOU-'AN-KOU, suivi de TCHING-ING et de ses soldats; KONG-SUN.

Nous voici arrivés à la ferme de Liu-liu-taï-ping. Soldats, cernez-moi de toutes parts la ferme de Taï-ping. (*Parlant à Tching-ing.*) Où est la maison de Kong-sun-tchou-kieou.

TCHING-ING.

La voici.

TOU'AN-KOU.

Amenez-moi ce vieux scélérat. (*A Kong-sun-tchou-kieou.*) Kong-sun-tchou-kieou, sais-tu quel est ton crime ?

KONG-SUN.

J'ignore de quel crime on m'accuse.

TOU-'AN-KOU.

Je sais, vieux coquin, que tu étais autrefois le collègue de Tchao-tun. Comment as-tu osé cacher chez toi l'Orphelin de la maison de Tchao ?

KONG-SUN.

Seigneur, quand j'aurais le courage de l'ours

et l'audace du léopard, comment aurais-je osé cacher l'Orphelin de la maison de Tchao ?

TOU-'AN-KOU.

Si on ne le fustige pas, il n'avouera jamais. Soldats ! qu'on choisisse de gros bâtons et qu'on le frappe comme il faut.

Les soldats le frappent.

KONG-SUN.

Il chante sur l'air : *Tchou-ma-ting.*

« Pensez bien qu'avant d'avoir résigné ma » charge et pris congé du roi, j'avais formé avec » Tchao-tun une amitié pour laquelle j'eusse sa- » crifié ma vie. »

Il parle.

Qui est-ce qui m'a vu commettre le crime dont vous m'accusez ?

TOU-'AN-KOU.

L'homme qui t'accuse ici est Tching-ing.

KONG-SUN.

« Quel est l'imposteur qui vient m'accuser ? La » langue de Tching-ing est comme un couteau » qui me diviserait en deux ! »

Il parle.

Vous avez massacré, sans distinction de rang, les trois cents personnes qui composaient la maison de Tchao. Il ne reste plus que ce tendre enfant; et vous voulez encore lui arracher la vie!

Il chante.

« Vous êtes comme le vent impétueux qui fra-
» casse les arbres; comme l'épervier qui, du haut
» des airs, se précipite sur sa proie; comme la
» gelée cruelle qui fait périr les racines des plantes!
» Si vous tuez encore ce petit Orphelin, qui ven-
» gera la mort des trois cents personnes de sa fa-
» mille? »

TOU-'AN-KOU.

Vieux scélérat! dépêche-toi d'avouer où tu as caché le petit Orphelin. C'est le seul moyen d'échapper aux tortures.

KONG-SUN.

Quel Orphelin puis-je avoir? Où l'ai-je caché? Qui ma vu?

TOU-'AN-KOU.

Ah! ah! tu ne veux pas avouer! Soldats! prenez-moi ce scélérat, et frappez-le comme il faut. (*Ils le frappent.*) N'y a-t-il pas de quoi bouillir de colère et de fureur, en voyant que ce vieux ladre

s'obstine à ne point avouer ! Tching-ing, puisque c'est toi qui es venu le dénoncer, je t'ordonne de le frapper toi-même.

TCHING-ING.

Seigneur, je suis un médecin qui ne sait autre chose que de cueillir des simples. Mes bras sont faibles et débiles : comment pourrais-je manier le bâton ?

TOU-'AN-KOU.

Tu ne veux pas le fustiger. Tu crains sans doute qu'il ne te dénonce à son tour comme son complice?

TCHING-ING.

Eh bien ! je vais le frapper.

Il choisit un bâton.

TOU-'AN-KOU.

J'examine la manière dont tu choisis. Tu prends un bâton, puis tu en prends un autre, et à la fin tu choisis le plus mince. On dirait que tu crains qu'il ne te dénonce à son tour si tu lui fais du mal.

TCHING-ING.

En ce cas, je vais le frapper avec un gros bâton.

TOU-'AN-KOU.

Arrête. D'abord tu as choisi une baguette, et maintenant tu prends un gros bâton. Tu pourrais

l'assommer au bout de deux ou trois coups; et, quand tu l'aurais tué, il n'y aurait plus moyen d'obtenir l'aveu de son crime.

TCHING-ING.

Si je prends un bâton mince, vous n'êtes pas content; si je prends un gros bâton, vous me blâmez encore. Dites-moi, je vous prie, comment je dois faire.

TOU-'AN-KOU.

Tching-ing! prends un bâton de moyenne grosseur, et frappe-moi Kong-sun-tchou-kieou. Vieux scélérat de Kong-sun-tchou-kieou, sais-tu que c'est Tching-ing qui te frappe?

TCHING-ING, *frappant Kong-sun.*

Dépêche-toi d'avouer.

Il le frappe par trois fois.

KONG-SUN.

Hélas! de tous les coups que j'ai reçus aujourd'hui, ces derniers sont les plus cruels. Qui est-ce qui m'a frappé?

TOU-'AN-KOU.

C'est Tching-ing qui t'a frappé.

KONG-SUN.

Tching-ing, il ne manquait plus que d'être frappé par vous!

TCHING-ING.

Général, les coups que j'ai donnés à ce vieux barbon le font déraisonner.

KONG-SUN.

Il chante sur l'air : *Ing-ell-lo.*

« Qui est-ce qui s'acharne à me tuer sous les » coups? O Tching-ing! ai-je jamais excité votre » haine pour que vous fassiez subir au vieux Kong- » sun d'aussi cruelles tortures? »

TCHING-ING.

Dépêche-toi d'avouer.

KONG-SUN.

Je vais avouer, je vais avouer.

Il chante sur l'air : *Te-ching-ling.*

« Il me frappe de manière que pas un point de » mon corps ne puisse échapper à ses coups. » Vaincu par la douleur, je suis forcé d'avouer. Il » sait bien que je n'ai point l'Orphelin, et, de pro- » pos délibéré, il vient me dénoncer! »

Tching-ing paraît tout ému. —Kong-sun continue.

« Vraiment, je ne puis supporter ces horribles » tortures. J'ai beau faire effort sur moi-même, » mes dents claquent l'une contre l'autre. Si je le

» regarde à la dérobée, je vois la terreur peinte » sur son visage ; je vois qu'il peut à peine se sou- » tenir sur ses jambes tremblantes. »

TCHING-ING.

Dépêche-toi d'avouer : tu m'épargneras la peine de te tuer sous les coups.

KONG-SUN.

M'y voici, m'y voici.

Il chante sur l'air : *Chouï-sien-tseu.*

« Nous avons délibéré tous les deux sur le » moyen de sauver ce petit enfant. »

TOU-'AN-KOU.

Je vois bien que tu dénonces un complice. Puisque tu parles de deux hommes, tu en es nécessairement un; quel est l'autre? Si tu veux avouer, je t'accorde la vie.

KONG-SUN.

Vous voulez que je le nomme; je vais le dire, je vais le dire.

Il chante.

« Hélas! le mot était venu sur le bout de ma » langue : je l'ai avalé. »

TOU-'AN-KOU.

Tching-ing, ne serais-tu pas pour quelque chose dans cette affaire ?

TCHING-ING.

Holà! vieux fou, ne va pas accuser un homme innocent.

KONG-SUN.

Tching-ing, pourquoi êtes-vous si troublé?

Il chante,

« Tching-ing! est-ce que je vous ai nommé? » Croyez-vous que je suis comme vous, qui savez » commencer et ne savez pas finir. »

TOU-'AN-KOU.

D'abord, tu as parlé de deux coupables. Comment se fait-il que maintenant tu dises qu'il n'y en a aucun?

KONG-SUN.

Il chante.

« Vous m'avez tant frappé que j'en ai presque » perdu la raison. »

TOU-'AN-KOU.

Misérable! si tu n'avoues pas, je te fais périr sous les coups.

KONG-SUN.

Il chante.

« Eh bien! frappez-moi au gré de votre fu- » reur. Déjà ma peau est toute déchirée, déjà ma

» chair tombe en lambeaux ! ne vous imaginez » pas que je dirai un seul mot qui puisse compro- » mettre personne. ».

SCÈNE V.

TOU-'AN-KOU, KONG-SUN, TCHING-ING ; UN SOLDAT, tenant dans ses bras un petit enfant.

LE SOLDAT.

Général, bonnes nouvelles ! En cherchant dans une cave nous avons trouvé l'Orphelin de la maison de Tchao.

TOU-'AN-KOU, *riant aux éclats.*

Apportez-moi ce petit enfant, pour que je le coupe en trois morceaux. (*A Kong-sun.*) Eh bien ! vieux coquin, tu disais que tu n'avais pas l'Orphelin de la maison de Tchao. Dis-moi quel est cet enfant.

KONG-SUN.

Il chante sur l'air : *Tchouan-po-tchao.*

« Autrefois tu exerçais Chin-'ao à s'élancer sur

» un ministre vertueux et à le déchirer dans sa » fureur. Tes violences l'ont forcé à s'enfuir dans » un lieu désert et à se percer le sein avec le tran- » chant de l'acier, et sa femme, désespérée, s'est » pendue avec sa ceinture. Tu as fait massacrer » sans pitié les trois cents personnes qui compo- » saient sa famille. Il ne reste plus que ce faible » enfant, qui n'a qu'un souffle de vie; l'immole- » ras-tu encore pour assouvir ta soif de carnage ? »

TOU-'AN-KOU.

A la vue de ce petit Orphelin, je ne suis plus maître de ma fureur!

KONG-SUN.

Il chante sur l'air : *Thsi-ti-hiong.*

« Je le vois regarder tantôt de l'œil droit, tantôt » de l'œil gauche. Il hurle, il rugit de fureur. Le » feu de la rage enflamme et bouleverse son visage. » Ses cheveux se hérissent comme la crinière du » lion du désert; il relève son manteau guerrier, » orné de riches broderies, et tire du fourreau de » chagrin son glaive étincelant. »

TOU-'AN-KOU, *d'un ton courroucé.*

Tirons ce glaive. Un coup, deux coups, trois coups!

Tching-ing est rempli d'effroi et de douleur.

J'ai percé de trois coups ce petit avorton; j'ai assouvi le désir de toute ma vie.

KONG-SUN.

Il chante sur l'air : *Mei-hoa-sieou.*

« Hélas! je vois ce tendre enfant rouler dans le » sang! Celui-ci (l'enfant) lutte contre la mort » et perce l'air de ses cris déchirants. Celui-là » (Tching-ing) frémit de douleur, et se livre à » tous les transports du désespoir. Moi-même je » palpite d'effroi, je frissonne d'horreur! Si les » scélérats se livraient impunément au crime, on » pourrait dire qu'il n'y a plus de Providence. Son- » gez que ce tendre enfant, qui tombe aujourd'hui » sous le tranchant du glaive, a été reçu il y a dix » jours sur le lit de douleur. C'est en vain que sa » mère l'a mis au monde au milieu des plus cruelles » souffrances; c'est en vain que son père espérait » de trouver en lui l'appui de ses vieux ans (1). »

Tching-ing cache ses larmes.

« Je vois là Tching-ing. Son cœur semble brûlé

(1) Je passe un vers qui signifie littéralement : « N'est-il pas vrai que, lorsqu'une maison est riche, les enfants sont orgueilleux ? » Cette pensée ne se lie point avec ce qui suit.

» par de l'huile bouillante; ses yeux roulent des
» larmes de sang; il n'ose regarder en face; il se
» traîne par terre dans son désespoir. Il a sacrifié
» sans motif son propre fils; trois coups de poi-
» gnard lui ont ravi un enfant qui était sa chair
» et ses os! »

Il parle.

Scélérat de Tou-'an-kou, regarde : là-haut il y a une Providence. Comment pourrait-elle te pardonner tes crimes? Je puis mourir : ma vie n'est plus bonne à rien.

Il chante sur l'air : *Youen-yang-cha.*

« Je meurs après soixante-dix ans. N'est-ce pas
» une belle vieillesse? Mais il est bien jeune, cet
» enfant qui expire avant l'âge d'un an! Nous se-
» rons morts tous les deux ensemble, et notre nom
» arrivera à la postérité la plus reculée. O Tching-
» ing, je vous recommande, à vous qui devez nous
» survivre, de ne point oublier Tchao-so, qui a été
» immolé d'une manière si barbare. Le temps
» s'échappe avec la rapidité de la flèche. Bientôt,
» tendre Orphelin, tu pourras t'armer d'un fer
» vengeur, et laver la mort de tes parents. Saisis
» cet infâme brigand, coupe-le en mille pièces,
» et garde-toi de le laisser échapper à son châti-
» ment. »

Il parle.

Je vais me donner la mort en me précipitant contre ces degrés de pierre.

On l'emporte mort de la scène.

UN SOLDAT, *parlant à Tou-'an-kou.*

Kong-sun-tchou-kieou vient de se fracasser la tête contre les degrés de pierre. Il est mort.

TOU-'AN-KOU, *riant aux éclats.*

Puisque ce vieux coquin est mort, tout est dit. (*Il rit de nouveau.*) Tching-ing, combien je t'ai d'obligations pour toute cette affaire ! Sans toi, comment aurais-je pu exterminer l'Orphelin de la famille de Tchao ?

TCHING-ING.

Général, je n'avais au fond aucune animosité contre la famille de Tchao. D'un côté, j'ai voulu sauver la vie à tous les petits enfants du royaume de Tsin; de l'autre, j'ai songé à mon fils, qui n'avait pas encore un mois accompli. Si l'on n'eût pas découvert l'Orphelin de la famille de Tchao, ce tendre enfant eût été enveloppé dans le massacre général.

TOU-'AN-KOU.

Tching-ing, je te regarderai désormais comme mon meilleur ami. Je veux que tu demeures dans mon palais : tu y seras traité comme un hôte dis-

tingué; tu y élèveras ton fils, jusqu'à ce qu'il soit devenu un homme fait. Il étudiera sous tes yeux les belles-lettres, et tu me le confieras ensuite pour que je lui enseigne l'art de la guerre. J'ai bientôt atteint l'âge de cinquante ans, et je n'ai point d'héritier : j'adopte ton fils. Agé comme je suis, je n'attends plus que le moment où ton fils sera capable de me succéder dans mes hautes fonctions. Que penses-tu de ce dessein?

TCHING-ING.

Général, je vous remercie mille fois de ce que vous daignez l'élever.

TOU-'AN-KOU.

Il récite des vers.

« Dans l'origine, Tchao-tun brillait seul à la » cour; pouvais-je ne pas le poursuivre de toute » ma haine? Maintenant que j'ai arraché ce der- » nier rejeton, je n'ai plus rien à craindre pour » l'avenir. »

ACTE IV.

SCÈNE I.

TOU-'AN-KOU, suivi de soldats.

Je suis Tou-'an-kou. Il y a déjà vingt ans que j'ai tué l'Orphelin de la famille de Tchao. J'ai adopté le fils de Tching-ing, et je l'ai appelé Tou-tching. Je lui ai enseigné presque toutes les connaissances qu'embrasse l'art militaire (1). Il saisit, il comprend tout avec une merveilleuse

(1) Littéralement : les dix-huit règles de l'art militaire (*wou-i*).

facilité; déjà même il l'emporte sur moi (1) par son adresse à tirer de l'arc et à diriger un coursier. Ces talents précoces ont entouré mon fils d'une réputation imposante. Au premier jour, je mettrai à exécution un projet que j'ai arrêté depuis long-temps. Je tuerai Ling-kong, je m'emparerai du royaume de Tsin, et je donnerai à mon fils la haute charge dont je suis revêtu. C'est alors que je verrai s'accomplir le vœu de toute ma vie. Dans ce moment, mon fils est sur la place d'armes où il s'exerce à l'art de la guerre. J'attends son retour pour délibérer avec lui.

Il sort.

SCÈNE II.

TCHING-ING, tenant un livre à la main.

Il récite des vers.

« Les jours et les mois poussent l'homme à la » vieillesse; le temps presse l'enfance et l'entraîne

(1) Prémare fait ici un contresens. Il traduit : *il ne le cède qu'à moi.* Les mots *khiangsse-ngo* signifient : *il est plus fort que moi, il l'emporte sur moi.*

» après lui. Celui qui n'a pas encore arrêté au » fond de son âme le projet qu'il médite n'ose » s'expliquer clairement, de peur de se trahir. Le » temps s'échappe avec la rapidité de la flèche ! »

Il parle.

Il y a déjà vingt ans que je demeure dans la maison de Tou-'an-kou. Il a pris soin de l'éducation de mon fils (1), qui a maintenant vingt ans, et lui a donné une charge, avec le titre de tching-peï. Il étudie sous mes yeux les belles-lettres, et Tou-'an-kou surveille lui-même son instruction militaire. Son esprit est déjà fécond en stratagèmes de guerre; il sait manier l'arc et diriger un coursier. Tou-'an-kou aime tendrement mon fils. Comment pourrait-il connaître le fond de cette affaire ? Ce n'est pas tout : mon fils lui-même est dans une ignorance profonde sur tout ce qui le regarde. J'ai maintenant soixante-cinq ans : si je venais à mourir, qui est-ce qui éclairerait mon fils sur sa naissance; qui est-ce qui lui apprendrait à venger les injures de la famille de Tchao ? Cette idée me trouble et m'agite sans cesse, et ne me laisse de repos ni le jour ni la nuit. J'ai peint les ministres intègres et les généraux magnanimes

(1) Tching-ing désigne ici *l'Orphelin*, qui passe pour son fils.

qui ont péri jadis d'une mort indigne, et j'ai formé un livre de la réunion de ces peintures. Si mon fils vient à m'interroger, je lui raconterai en détail tous ces tristes événements. Je suis sûr qu'il vengera la mort de son père et de sa mère. Je vais aller m'asseoir, avec mon chagrin, dans la bibliothèque. J'attendrai l'arrivée de mon fils; peut-être s'éclairera-t-il de lui-même à la vue de ces peintures.

SCÈNE III.

TCHING-PEI.

Je suis Tching-peï. Mon père légitime est Tching-ing; mon père adoptif est Tou-'an-kou. Pendant le jour, je m'exerce à l'art de la guerre; et, le soir, je cultive les lettres. Je reviens maintenant de la place d'armes. Il faut que j'aille voir mon père Tching-ing.

Il chante sur l'air : *Tchong-liu-fen-tié-eul.*

« Depuis que j'ai sous mes ordres une compa-

» gnie de soldats, je sens naître en moi la soif du » carnage; et mon cœur est devenu inaccessible à » la crainte. Chaque jour j'étudie la tactique mi- » litaire. Si le prince se fiait à mon ardeur belli- » queuse, je lui prêterais l'appui de mon bras; je » fondrais sur ses ennemis rassemblés; je force- » rais tous les états de l'empire à s'avouer vaincus » par le courage héroïque de mon père. Quel » homme possède un fils qui puisse, comme moi, » déployer une valeur sans égale pour seconder » ses hauts faits? »

Il chante sur l'air : *Tsoui-tchun-fong.*

« Je veux défendre Ling-kong, le prudent roi de » Tsin; je veux seconder les exploits de Tou-'an- » kou, son sage ministre. Qu'il se repose sur moi; » je suis versé dans les lettres, j'excelle dans l'art » militaire. Que dix mille ennemis résistent à mon » père, je promets de les combattre et de les ter- » rasser. On dit communément : Si le coursier est » courageux, le cavalier est fort et magnanime; si » le père est tendre, le fils est aimant et dévoué » pour lui. Comment craindre maintenant que le » roi soit en butte à des dangers qui affligeraient » son cœur, ou que son ministre montre une lâ- » cheté honteuse? »

Il sort.

SCÈNE IV.

TCHING-ING.

Ouvrons ce livre. Quel spectacle douloureux! Combien de sages ministres, combien de serviteurs dévoués ont péri pour l'Orphelin de la famille de Tchao! Mon fils, mon unique fils, que voici, a été aussi massacré pour la même cause.

SCÈNE V.

TCHING-PEI, SOLDATS.

TCHING-PEÏ.

Venez prendre mon cheval. Où est mon père Tching-ing?

UN SOLDAT.

Il est occupé à lire dans la bibliothèque.

TCHING-PEÏ.

Soldat, allez m'annoncer.

LE SOLDAT, *à Tching-ing.*

Voici Tching-peï qui vient d'arriver.

TCHING-ING.

Dites-lui d'entrer.

LE SOLDAT.

Votre père vous prie d'entrer.

SCÈNE VI.

TCHING-PEI, TCHING-ING.

TCHING-PEÏ, *apercevant son père.*

Mon père, votre fils revient de la place d'armes.

TCHING-ING.

Allez prendre le riz.

TCHING-PEÏ, *seul.*

Eh bien! sortons (1). Je ne puis m'empêcher de penser que, les autres jours, dès que mon père

(1) Prémare s'est trompé dans tout ce passage, en faisant parler Tching-peï au vocatif : *Mon père, toutes les fois que je sors et que je reviens vous voir*, etc.

m'apercevait, il me recevait avec un visage épanoui. Mais aujourd'hui, en me voyant venir, il paraît accablé, abattu; il ne cesse de répandre des larmes. J'ignore quelles pensées l'occupent et le tourmentent. Je vais aller l'interroger. (*Parlant à Tching-ing.*) Qui est-ce qui vous a offensé? Mon père, dites à votre fils ce qu'il peut avoir fait pour vous déplaire, et daignez lui pardonner (1).

TCHING-ING.

Quand je vous le dirais, vous ne pourriez rien faire pour votre père et votre mère (2). Allez prendre le riz.

Il verse des larmes.

TCHING-PEÏ.

Hélas! je meurs d'inquiétude!

Il chante sur l'air : *Ing-sien-ké.*

« Pourquoi cache-t-il les perles humides de ses » larmes? »

(1) Les mots *khi-pou-tao-ti* sont ici pour *'o-tchi-pou-tao-tchiou*, les fautes que j'ai commises.

(2) Prémare fait un contresens : Votre père et votre mère ne sont pas les maîtres. Les mots *iu-jin-tso-tchou* signifient : prendre quelqu'un sous sa protection, prendre en main sa défense.

Tching-ing pousse un soupir.

« Mon anxiété s'accroît par degrés! Eh bien! » je vais me jeter à ses genoux et le prier les mains » jointes. »

TCHING-PEÏ.

O mon père!

Il chante.

« Une émotion soudaine, jointe à d'affreux pres- » sentiments, a allumé ma bouillante colère. »

Il parle.

Qui est celui qui a osé vous offenser?

Il chante.

« Répondez-moi! je vous en supplie le front » contre terre, et en proie à une mortelle inquié- » tude! »

Il parle.

Eh bien! puisque personne ne vous a offensé...

Il chante.

« Pourquoi ne pouvons-nous nous entendre? »

TCHING-ING.

Tching-peï, reste à lire dans la bibliothèque.

Il faut que j'aille un instant dans la salle du fond; je reviendrai tout à l'heure.

Il laisse son livre et fait semblant de sortir.

SCÈNE VII.

TCHING-PEI, *seul*.

Mon père a laissé un livre sur la table. Serait-ce un cahier de dépêches officielles? Ouvrons-le.

Il ouvre le livre.

Voilà qui est bien extraordinaire! Cet homme, vêtu de rouge, excite un méchant chien à s'élancer sur cet homme vêtu de violet. Plus loin, un homme, armé d'une massue en forme de courge, assomme ce méchant chien. Celui-ci soutient un char qui n'a plus qu'une roue; celui-là se tue en se brisant la tête contre un cannellier. J'ignore quelle ancienne histoire on a voulu retracer ici. Aucun nom écrit n'indique les personnages. Comment pourrais-je les deviner?

Il chante sur l'air : *Hong-sieou-hiaï.*

« On a peint quelques mûriers au sombre » feuillage. Sous leur ombre, une troupe de la- » boureurs se livrent à de bruyants ébats. Cet » homme, par la force de son bras, soutient un » char qui n'a qu'une roue. Celui-ci élève, d'un » air menaçant, une massue en forme de courge ; » celui-là se donne la mort, en se brisant la tête » contre un cannellier. Voici un chien cruel qui » s'élance avec fureur contre cet homme vêtu de » violet. »

Il parle.

Regardons encore. Ce général a devant lui une corde d'arc, du vin empoisonné et un poignard. Il prend le poignard, s'ouvre la gorge, et meurt. Cet autre général se perce de son épée. Un médecin tient un coffre rempli de simples ; il est à genoux (1) devant cette jeune femme, qui semble vouloir lui confier un petit enfant qu'elle porte

(1) Prémare n'a pas entendu la construction de ce passage ; il traduit : *Cette dame qui se met à genoux.* Les mots *kouei-tcho* (à genoux) se rapportent à Tching-ing. Voyez plus bas, page 98, ligne 11.

dans ses bras. Plus loin cette femme se pend avec sa ceinture. Ce spectacle est fait pour arracher des larmes de pitié.

Il chante sur l'air : *Chi-lieou-hoa.*

« Je vois cet homme qui est couvert d'un man-
» teau orné de riches broderies. Il a devant lui
» une corde d'arc, du vin empoisonné et un poi-
» gnard. Il se donne la mort. Ce général se coupe
» la gorge; ses vêtements sont tout souillés de
» sang. Cet homme qui tient un coffre rempli
» d'herbes médicinales est à genoux devant
» cette jeune mère qui lui confie un petit enfant
» qu'elle tient dans ses bras. Qu'il est douloureux
» de voir une femme d'une illustre famille, dont
» les vêtements sont tout brillants de perles et de
» pierres précieuses, se pendre avec la ceinture
» de sa robe! Quel crime a-t-elle commis? J'ai
» beau réfléchir, j'ai beau me torturer l'esprit, je
» ne comprends rien à tout ce que je vois. Ces
» peintures me font mourir d'anxiété et de dou-
» leur! »

Il parle.

Regardons attentivement : cet homme vêtu de

rouge me paraît bien cruel ! Il frappe sans pitié un vieillard dont la barbe est blanchie par l'âge.

Il chante sur l'air : *Teou-ngan-chun.*

« Je vois cet homme vêtu de rouge qui accable » d'outrages ce vieillard avec sa barbe blanche. » Hélas ! la douleur trouble et ébranle toute mon » âme, mes poumons se gonflent de colère et d'in- » dignation ! »

Il parle.

Il me semble que toute cette famille me touche par des liens de parenté.

Il chante.

« Si je ne tue pas ce brigand de ministre, je » ne mérite pas le nom d'homme. Oui, il faut que » je sois le vengeur de toutes ces victimes. Je ne » sais à qui appartient cet enfant qui roule dans » son propre sang ; j'ignore aussi quel est ce noble » chef de famille qui périt sur la place publique. »

Il parle.

Mais, au fond, je ne comprends rien à tout ceci. Je vais attendre que mon père Tching-ing soit revenu. Je l'interrogerai sur cette sanglante histoire. Peut-être pourra-t-il dissiper les doutes qui m'agitent.

SCENE VIII.

TCHING-ING, TCHING-PEI.

TCHING-ING.

Tching-peï, il y a long-temps que je vous écoute.

TCHING-PEÏ.

Mon père, je vous en prie, expliquez à votre fils le sujet de ces peintures.

TCHING-ING.

Tching-peï, vous voulez que je vous raconte cette ancienne histoire? Elle vous touche de bien près!

TCHING-PEÏ.

Eh bien! racontez-la à votre fils dans tous ses détails.

TCHING-ING.

Tching-peï, écoutez-moi. Cette ancienne histoire est bien longue à raconter.

Autrefois cet homme vêtu de rouge était le collègue de ce ministre (1) vêtu de violet. Mais, hélas!

(1) Prémare se trompe ici en traduisant le mot *tchhin* par *sujet*.

ces deux magistrats, dont l'un appartenait à l'ordre civil et l'autre à l'autre militaire, ne purent vivre en bonne harmonie. Il y avait déjà long-temps qu'une inimitié implacable régnait entre eux, lorsque l'homme habillé de rouge se dit en lui-même. « Celui qui attaque le premier est toujours vainqueur, celui qui attaque le second est toujours vaincu. » Il envoya secrètement un assassin qui s'appelait Tsou-ni. Il avait caché sur lui un poignard, et devait escalader les murs, pour tuer cet homme vêtu de violet. Mais cet homme vêtu de violet était un vertueux ministre qui toutes les nuits brûlait de l'encens et implorait le Ciel et la Terre. Il oubliait entièrement le soin de sa famille, pour ne s'occuper que des intérêts de l'état. Tsou-ni se dit en lui-même : « Si je poignarde ce vertueux ministre, ce sera me révolter contre le Ciel. Non, je ne commettrai pas un crime aussi odieux. Mais si je retourne vers cet homme vêtu de rouge, je suis sûr qu'il me fera mourir. C'en est fait ! c'en est fait ! c'en est fait ! »

Il récite des vers.

« Il portait secrètement un poignard acéré ;
» mais, en songeant au vertueux ministre, il éprou-

» va du repentir. On voit par là que le sentiment » de la justice brille aux yeux des hommes comme » la splendeur du soleil. Cette nuit même Tsou-ni » se brisa la tête contre un cannellier. »

TCHING-PEÏ.

Cet homme qui se donne la mort en se brisant la tête contre un cannellier est donc Tsou-ni ?

TCHING-ING.

C'est lui-même. Cet homme vêtu de violet étant sorti un jour de printemps pour animer des laboureurs qui travaillaient dans un champ situé hors de la ville, il vit, sous un mûrier, un homme grand et robuste qui était couché le visage tourné vers le ciel, et la bouche ouverte. L'homme vêtu de violet lui en demanda la cause. Cet homme lui dit : « Je m'appelle Ling-tché. Comme je mange à chaque repas un boisseau de riz (1), mon maître, ne pouvant suffire à ma nourriture, m'a chassé de sa maison. Si je veux cueillir de ses mûres, pour les manger, il dit que je vole son bien. Voilà pourquoi je m'étends sous cet arbre, le visage tourné en haut. J'attends, pour manger

(1) Un *teou* contient environ dix *chin*. Un *chin*, c'est un litron. Cette quantité de riz suffit ordinairement pour un jour. (Note manuscrite de Prémare.)

des mûres, qu'il m'en tombe quelques unes dans la bouche; s'il n'en tombe pas, j'aime mieux mourir de faim que de recevoir des affronts d'un autre homme. » — « Voilà, dit celui qui est vêtu de violet, un homme probe et résolu. » Aussitôt il lui donna du vin et du riz, et apaisa la faim dont il était dévoré. Cet homme se retira sans le remercier. Celui qui est vêtu de violet ne témoigna ni colère ni mécontentement. Tching-peï, cela vous montre la grandeur d'âme de ce vertueux ministre (1).

Il récite des vers.

« Il profita d'un beau jour de printemps pour » aller animer les laboureurs au travail. Il parcou- » rut les champs situés hors de la ville. On n'était » pas encore à l'heure du dîner. A qui donne-t-il » les mets qu'il avait apportés? A un homme qui » mourait de faim sous un mûrier. »

TCHING-PEÏ.

Bien. Cet homme qui mourait de faim sous un mûrier s'appelait Ling-tché.

(1) Prémare s'est trompé en mettant ce dernier passage dans la bouche de Tching-peï.

TCHING-ING.

Tching-peï, souvenez-vous bien de ce que je vais vous dire. Un jour un prince des barbares de l'ouest offrit en tribut un chien nommé Chin-'ao (1). Le roi Ling-kong donna Chin-'ao à cet homme vêtu de rouge. Et comme celui-ci voulait faire périr cet homme vêtu de violet, il suspendit dans le jardin situé derrière son palais un homme de paille qu'il habilla exactement comme l'homme vêtu de violet. Il attacha dans le ventre de l'homme de paille des entrailles de mouton ; puis il affama Chin-'ao pendant cinq ou six jours, et lui fit déchirer le ventre de l'homme de paille, pour assouvir sa faim dévorante. Il exerça ainsi ce chien pendant cent jours. Il alla ensuite trouver Ling-kong, et lui dit : « Ignorez-vous qu'il y a dans le palais un homme sans droiture, sans piété filiale, qui a conçu le dessein de trahir votre majesté ?

—Où est-il, lui demanda Lin-kong ?

—Ces jours derniers, lui répondit l'homme vêtu de rouge, vous m'avez donné un chien nommé Chin-'ao. Il est doué d'un instinct merveilleux, et saura reconnaître le coupable. »

(1) On donne le nom de *'Ao* à une espèce de chien qui est haut de quatre *tchhi* (environ trois pieds). Voyez page 5.

Sur-le-champ, cet homme vêtu de rouge amena Chin-'ao. Dans ce moment, cet homme vêtu de violet se trouvait dans la salle du palais. Chin-'ao, ayant vu qu'il ressemblait à l'homme de paille, s'élança sur lui pour le mordre. Cet homme vêtu de violet, se voyant poursuivi par le chien, fit plusieurs fois le tour de la salle et réussit à s'échapper. Ce chien excita la colère d'un homme près de qui il passa. C'était un capitaine des gardes du palais, nommé Ti-mi-ming. Il renversa Chin-'ao d'un coup de massue en forme de courge, puis il le prit par la peau de la tête et le coupa en deux.

Il récite des vers.

« Ce cruel ministre avait mille stratagèmes cri-
» minels. Il opprimait les hommes vertueux, et ne
» leur laissait pas le moyen d'échapper à ses coups.
» Mais il y avait dans le palais un homme d'un ca-
» ractère intrépide. Il porta un coup mortel à
» Chin-'ao et le coupa en deux.

TCHING-PEÏ.

Ce méchant chien s'appelait Chin-'ao; celui qui a tué ce méchant chien était Ti-mi-ming.

TCHING-ING.

C'est cela. Ce vertueux ministre, s'étant échappé du palais, courut à son char pour y monter.

Mais cet homme vêtu de rouge ayant fait dételer deux des quatre chevaux, et démonter une des deux roues, il ne put avancer d'un pas. Heureusement qu'il passa dans le moment un homme doué d'une force prodigieuse. Il soutint le char avec son bras, et fouetta les chevaux. Le frottement rapide du char usa ses habits, et mit à découvert sa peau, sa chair, ses nerfs et ses os (1). Cependant il continua à soutenir l'essieu et à pousser la roue, et bientôt le char disparut dans la campagne. Vous me demanderez quel était cet homme : c'était Ling-tché, qui mourait de faim sous le mûrier.

Il récite des vers.

« L'homme habillé de violet s'enfuit du palais » pour échapper à la mort. On avait ôté deux des » quatre chevaux et démonté une des deux roues. » Mais le robuste Ling-tché, qui revenait des » champs, le récompensa du dîner qu'il lui avait » donné sous le mûrier. »

(1) Littéralement : Son vêtement usé laissait voir sa peau ; sa peau usée laissait voir sa chair ; sa chair usée laissait voir ses nerfs ; ses nerfs usés laissaient voir ses os ; ses os usés laissaient voir sa moelle.

TCHING-PEÏ.

Votre fils se souvient de lui : c'était ce Ling-tché qui était étendu sous un mûrier, le visage tourné vers le ciel.

TCHING-ING.

C'est lui-même.

TCHING-PEÏ.

O mon père ! cet homme vêtu de rouge était bien cruel ! Comment s'appelait-il ?

TCHING-ING.

Tching-peï, j'ai oublié son nom.

TCHING-PEÏ.

Comment s'appelait cet homme vêtu de violet ?

TCHING-ING.

Son nom de famille était Tchao. Cet homme vêtu de violet était le ministre Tchao-tun. Il vous touche de bien près !

TCHING-PEÏ.

Votre fils vous a souvent entendu dire qu'il y avait eu un ministre nommé Tchao-tun ; mais son nom n'était pas resté dans ma mémoire.

TCHING-ING.

Tching-peï, souvenez-vous bien de ce que je viens de vous dire tout à l'heure.

TCHING-PEÏ.

Il y a encore dans ce livre plusieurs choses que

je ne comprends pas. Veuillez les expliquer à votre fils.

TCHING-ING.

Cet homme vêtu de rouge fit massacrer, sans distinction de rang, toute la maison de Tchao-tun, qui se composait de trois cents personnes. Il ne restait plus que son fils Tchao-so, qui était le gendre du roi. Cet homme habillé de rouge contrefit un ordre de Ling-kong et le lui envoya avec trois présents royaux, savoir : une corde d'arc, du vin empoisonné, et un poignard, lui enjoignant de choisir celui qu'il voudrait et de se donner la mort. A cette époque, la princesse sa femme était enceinte. Tchao-so lui confia ses dernières volontés, et lui dit : « Si, après ma mort, vous accouchez d'un fils, vous l'appellerez l'Orphelin de la famille de Tchao, afin qu'il venge un jour la mort des trois cents personnes de ma maison. » Après avoir prononcé ces paroles, Tchao-so se tua d'un coup de poignard. L'homme vêtu de rouge emprisonna la princesse dans son palais, où elle mit au monde l'Orphelin de la maison de Tchao. Cet homme vêtu de rouge, en ayant été informé, envoya sur-le-champ le général Han-kioué avec ordre de garder étroitement les portes de son palais, et de veiller à ce que personne n'enlevât secrètement l'Orphelin. Cette princesse connaissait un

homme dévoué de cœur à sa famille : c'était un médecin nommé Tching-ing.

TCHING-PEÏ.

Mon père ! ne serait-ce pas vous ?

TCHING-ING.

Il y a dans le monde une foule d'hommes qui portent le même nom. C'était un autre Tching-ing. La princesse confia l'Orphelin à ce Tching-ing, puis elle se pendit avec la ceinture de sa robe. Ce Tching-ing emporta l'Orphelin. Quand il fut arrivé à la porte du palais, il rencontra le général Han-kioué, qui le fouilla et découvrit l'Orphelin. Mais à peine lui avait-il dit quelques mots, que le général tira son épée et se tua.

Il récite des vers :

« Ce médecin, oubliant toute espèce de crainte, » emportait secrètement l'Orphelin. Il rencontra » alors un général droit et magnanime, qui aima » mieux se donner la mort que de le faire arrê- » ter. »

TCHING-PEÏ.

Ce général, qui s'est tué pour l'Orphelin, était un homme plein de grandeur d'âme. Je me souviens bien de son nom : il s'appelait Han-kioué.

TCHING-ING.

Oui, oui, c'est bien lui. Mais, dès que cet hom-

me vêtu de rouge eut été informé de ce qui s'était passé, il ordonna qu'on lui apportât, dans son palais, tous les petits enfants du royaume de Tsin qui avaient moins de six mois et plus d'un mois, pour les couper en trois l'un après l'autre, et tuer par ce moyen sûr l'Orphelin de la famille de Tchao.

TCHING-PEÏ, *entrant en colère.*

Il fallait que cet homme vêtu de rouge fût bien cruel!

TCHING-ING.

Hélas! oui, il était bien cruel! Mais ce Tching-ing, qui avait un fils à peine âgé d'un mois, le couvrit des habits du petit Orphelin, qu'il alla porter à Kong-sun-tchou-kieou, habitant la ferme de Liu-liu-taï-ping.

TCHING-PEÏ.

Quel était ce Kong-sun-tchou-kieou?

TCHING-ING.

Ce vertueux ministre était autrefois le collègue de Tchao-so. « Seigneur, lui dit Tching-ing, gardez soigneusement cet Orphelin de la famille de Tchao, et allez annoncer à l'homme vêtu de rouge que Tching-ing a caché l'Orphelin. Il me prendra avec mon fils, et nous fera mourir tous les deux. Vous élèverez secrètement le petit Orphelin, jusqu'à ce qu'il soit devenu grand, afin qu'il

venge la mort de son père et de sa mère. Que pensez-vous de ce dessein?» — « Je suis vieux, lui répondit Kong-sun-tchou-kieou. Tching-ing, puisque vous consentez à sacrifier votre fils, couvrez-le des habits de l'Orphelin de la famille de Tchao, et cachez-le dans ma maison. Vous irez ensuite me dénoncer à l'homme vêtu de rouge, qui me fera mourir avec votre fils. Vous cacherez soigneusement l'Orphelin, afin qu'un jour il venge la mort de son père et de sa mère. »

TCHING-PEÏ.

Comment ce Tching-ing a-t-il pu consentir à sacrifier son propre fils?

TCHING-ING.

Si vous étiez prêt à sacrifier votre propre vie, que vous importerait celle d'un enfant? Il prit donc son fils, le couvrit des habits de l'Orphelin de la famille de Tchao, et alla le porter chez Kong-sun-tchou-kieou, qu'il dénonça aussitôt à l'homme vêtu de rouge. Celui-ci fit subir toutes sortes de tortures à Kong-sun-tchou-kieou, et découvrit ce faux Orphelin de Tchao, qu'il coupa de sa propre main en trois morceaux. Kong-sun-tchou-kieou se tua lui-même en se brisant la tête contre les degrés.

Il y a déjà vingt ans que ces événements se sont passés. Le petit Orphelin de la famille de Tchao

est maintenant âgé de vingt ans. S'il ne peut pas venger la mort de son père et de sa mère, à quoi est-il bon?

Il récite des vers.

« Il est doué d'une haute stature, et son visage » respire une majesté imposante. Il brille dans les » lettres, il excelle dans l'art de la guerre; qu'at- » tend-il pour agir? Qu'est devenu son aïeul qui » s'était enfui sur son char? Toute sa famille a été » exterminée, sans distinction de rang! Sa mère » s'est pendue dans son palais isolé, et son père » s'est poignardé lui-même sur la place d'exécu- » tion. Cependant ces mortelles injures ne sont » pas encore vengées. C'est en vain que ce fils » passe dans le monde pour un héros. »

TCHING-PEÏ.

Vous me parlez depuis bien long-temps, et cependant votre fils est encore comme un homme qui sommeille ou qui rêve. En vérité, je ne comprends rien à tout ce récit.

TCHING-ING.

Quoi! vous ne comprenez pas encore! Écoutez : L'homme vêtu de rouge est l'infâme ministre Tou-'an-kou, Tchao-tun est votre aïeul, Tchao-so est votre père, et la princesse est votre mère!

Il récite des vers.

« Je vous ai raconté de point en point cette » lugubre histoire. Si vous ne la comprenez pas » encore tout entière, eh bien! je suis le vieux » Tching-ing, qui ai sacrifié mon fils pour sauver » l'Orphelin, et *c'est vous*, *c'est vous* qui êtes l'Or- » phelin de la famille de Tchao ! »

TCHING-PEÏ.

O Ciel! Quoi! je suis l'Orphelin de la famille de Tchao! Je meurs de colère.

Tching-peï tombe évanoui.

TCHING-ING, *le relevant.*

Mon jeune maître, revenez à vous.

TCHING-PEÏ, *reprenant ses esprits.*

Je suis dévoré d'indignation et de douleur!

Il chante sur l'air : *Pou-tien-lo.*

« Le récit que je viens d'entendre m'a dévoilé, » depuis l'origine, tout le mystère de cette pein- » ture. Sera-ce en vain que j'ai grandi jusqu'à l'âge » de vingt ans, que j'ai atteint la taille de cinq » pieds (1)? Ainsi donc, celui qui se poignarde

(1) Il y a en chinois sept *tchki.*

» est mon père; celle qui se pend est ma respec-
» table mère! Au récit de ces scènes déchirantes,
» un homme qui aurait un cœur de fer, et des en-
» trailles de pierre, fondrait en larmes et pous-
» serait des sanglots. Puissé-je prendre vivant cet
» infâme vieillard, pour venger la mort de tant de
» serviteurs du roi et celle de tous mes parents! »

Il parle.

Si vous ne m'aviez point éclairé sur ces événements, comment votre fils aurait-il pu les apprendre? Asseyez-vous, et daignez recevoir les salutations de votre fils.

Il le salue.

TCHING-ING.

Aujourd'hui j'ai fait revivre l'arbre de la famille de Tchao, mais j'ai sacrifié mon fils pour elle; j'ai tranché moi-même le rejeton qui me promettait une riche postérité.

Il pleure et sanglote.

TCHING-PEÏ.

Il chante sur l'air : *Chang-siao-leou.*

« Si vous n'aviez pas pris soin de mon enfance,
» si vous ne m'aviez pas élevé avec la tendresse

» d'un père, il y a vingt ans que je serais tombé » sous le fer homicide, et que j'aurais été préci- » pité dans un canal fangeux! Une seule chose » met le comble à mon indignation, c'est que ce » scélérat de Tou-'an-kou ait détruit l'arbre en » cherchant ses racines, et qu'il ait presque » anéanti toute ma famille.

Seconde partie.

» Lui (*ter*), il a égorgé toutes les miens; moi » (*ter*), je vais l'immoler à mon tour, et faire une » boucherie de tous ses parents! »

TCHING-ING.

Mon jeune maître, ne criez pas si haut, de peur que Tou-'an-kou ne vous entende.

TCHING-PEÏ.

Je veux suivre cet axiome : « Si vous ne réussissez pas la première fois, ne vous découragez pas la seconde. »

Finale.

« Craindrai-je maintenant qu'il ne lance contre » moi son chien Chin-'ao, qu'il ne m'entoure de » ses soldats mercenaires, qu'il n'emploie contre » moi la ruse et la violence? Voyez ses nombreu- » ses victimes! Pour qui ont-elles été égorgées? » Moi, qui dois remplir les devoirs d'un fils,

» pourrais-je désormais demeurer tranquille com-
» me auparavant ? »

Il parle.

Mon père, tranquillisez-vous ! Demain, avant tout le monde, j'irai trouver le roi, et, à la tête des ministres, j'irai moi-même tuer cet infâme brigand.

Il chante sur l'air : *Choua-hai eul.*

« Demain matin, si j'aperçois ce féroce enne-
» mi, je marcherai à sa rencontre et je l'arrêterai
» de ma propre main. Je n'ai besoin ni de soldats
» ni de satellites ; il me suffira d'étendre mon bras
» vigoureux. Je saisirai le frein orné de jade, je
» mettrai la main sur la selle ciselée, j'arrêterai
» le char couvert d'une draperie à fleurs d'or, je
» précipiterai ce monstre du haut de son siége, et
» je le traînerai dans la fange comme un chien
» mort ! Je lui demanderai ce qu'il pense main-
» tenant de la justice des hommes et de la provi-
» dence du ciel !

Seconde partie.

» Qui t'a poussé à accumuler tant de crimes, et
» à attirer sur ta tête une implacable vengeance ?
» Mais le Ciel est juste et le châtiment ne manque

» jamais aux forfaits. Jadis tu torturas sans pitié
» le vénérable Kong-sun ; mais aujourd'hui l'Or-
» phelin de Tchao existe. Ne t'imagine pas qu'il
» va te faire grâce et te laisser impuni.

Troisième partie.

» J'enlèverai son large cachet, je le dépouille-
» rai de ses vêtements brodés, je lui serrerai les
» mains derrière le dos avec une corde de chanvre,
» et je l'attacherai à la colonne du camp ; j'arra-
» cherai sa langue hideuse avec des tenailles de
» fer, j'extirperai ses yeux de brigand avec une
» alêne rougie ; à l'aide d'une lame mince et aiguë,
» je disséquerai pièce par pièce ses chairs palpi-
» tantes ; je pilerai ses os, je ferai jaillir sa moelle
» avec un marteau d'acier, et je scierai sa tête avec
» une serpe de cuivre !

Finale.

» Déjà je sens croître par degrés les transports
» de ma colère. Comment assouvirai-je ma fureur
» sans bornes ? Parce qu'un fils de vingt ans a
» reconnu jadis un autre père que le sien, aujour-
» d'hui les âmes indignées de trois cents victimes
» trouvent un vengeur dans leur propre maison. »

Il sort.

TCHING-ING.

Demain matin, mon jeune maître prendra sans doute cet insigne brigand. Il faut que je le suive pour l'aider en cas de besoin.

Il sort.

ACTE V.

SCÈNE I.

WEI-KIANG (1), suivi d'un huissier.

Je suis Weï-kiang, le premier ministre du royaume de Tsin. Maintenant c'est Tao-kong qui occupe le trône. Tou-'an-kou, qui tenait en main toute l'autorité, extermina jadis la famille entière de Tchao-tun. Mais un ancien serviteur de la maison de Tchao-so, nommé Tching-ing, cacha et éleva en secret l'Orphelin de Tchao. Il y a déjà vingt ans que ces événements se sont passés, et l'Orphelin, dont le nom a été changé, s'appelle maintenant

(1) Prémare écrit par erreur *Oueï-fong*.

Tching-peï. Ce matin il a exposé au roi les crimes de Tou-'an-kou; il veut le prendre lui-même et venger la mort de son père et de sa mère. J'apporte un ordre du roi qui est ainsi conçu :

Il lit.

« Tou-'an-kou jouit d'une grande autorité sur » l'armée, et je crains qu'à la première occasion » il ne se révolte contre moi. J'ordonne à Tching- » peï d'aller secrètement le prendre, et d'extermi- » ner, sans égard pour l'âge ni pour le rang, toutes » les personnes de sa famille. Après qu'il aura ac- » compli cette mission, je le recompenserai digne- » ment. »

De peur que ce secret ne transpire, il faut que j'aille communiquer moi-même l'ordre royal à Tching-peï.

Il récite des vers.

« De vertueux ministres ont été massacrés. Une » haine profonde couve depuis vingt ans. Ce ma- » tin ce scélerat va être pris; on verra alors que le » meurtre est toujours puni par le meurtre. »

SCÈNE II.

TCHING-PEI, à cheval et une épée à la main.

Je suis Tching-peï. Ce matin j'ai exposé au roi les crimes de Tou-'an-kou. Je vais aller le prendre, pour venger les injures de mon père et de mon aïeul. Ce scélérat a violé toutes les lois.

Il chante sur l'air : *Tching-kong-touan-tching-hao.*

« Il n'est pas nécessaire de ranger des soldats, » ou de mettre une cohorte en ordre de bataille, » ni de leur faire tirer le glaive et brandir la lance. » Quand je devrais sacrifier mes jours, je veux » aujourd'hui venger mes injures, et exterminer » ce ministre révolté. Je veux éteindre sa vie, je » veux faire tomber son corps inanimé... »

Il chante sur l'air : *Kiouen-sieou-kiequ.*

« Je le ferai tomber sur la place publique, sur » le lieu d'exécution. Dès que je serai aux prises » avec lui, je ne le lâcherai pas. Je serai comme » un tigre qui dévore une faible brebis. Ce n'est » pas à moi à montrer de la crainte ou de l'agi-

» tation. Je l'attaquerai de pied ferme ; je verrai
» si ce scélérat pourra me résister. Animé d'une
» haine accumulée pendant vingt ans, je vengerai
» par sa mort le meurtre de trois cents personnes.
» Alors je pourrai mourir sans regret. »

Il parle.

Je vais attendre sur la place publique. Je pense que ce brigand va bientôt venir.

SCÈNE III.

TOU-'AN-KOU, suivi de soldats ; TCHING-PEÏ.

TOU-'AN-KOU.

J'ai passé tout le jour dans mon hôtel de général en chef, maintenant je m'en retourne dans ma maison particulière. Officiers ! rangez vos soldats, marchez à leur tête, et faites-les suivre d'un pas lent et mesuré.

TCHING-PEÏ.

Holà ! voilà ce vieux brigand qui arrive.

Il chante sur l'air : *Tang-sieou-tsai.*

«Voyez ces braves qui frappent la terre de »leurs pas cadencés. Ils marchent à ses côtés et »le suivent sur deux rangs avec un bruit belli»queux. Voyez comme il s'enfle et se pavane, »pour se donner un air imposant ! Mais moi, »sur mon rapide coursier, je vais fondre sur lui »comme un torrent débordé ; armé de mon »glaive étincelant, je vais marcher à sa rencon»tre et jouer ma vie contre la sienne.

TOU-'AN-KOU.

Tou-tching, que viens-tu faire ici ?

TCHING-PEÏ.

Holà ! vieux scélérat, je ne suis pas Tou-tching; je suis l'Orphelin de la famille de Tchao. Il y a vingt ans que tu massacras sans pitié ma maison entière, qui se composait de trois cents personnes; je vais te prendre aujourd'hui, pour venger les injures de ma famille.

TOU-'AN-KOU.

Qui est-ce qui t'a appris tout cela ?

TCHING-PEÏ.

C'est Tching-ing.

TOU-'AN-KOU, *à part.*

Ce jeune homme ne paraît pas être venu ici

avec de bonnes intentions. Sauvons-nous pour nous tirer d'affaire (1).

TCHING-PEÏ.

Il chante sur l'air : *Siao-ho-chang*.

«Moi (*ter*), j'ai déployé de tous côtés des for-
» ces imposantes ; toi (*ter*), comment pourrais-tu
» fuir ou faire face à l'orage ? Tout à coup (*ter*)
» je l'ai frappé de terreur, et son âme défaillante
» est prête à s'échapper. Retiens (*ter*) l'insolence
» de ta langue. Oui, oui, oui, il n'y a plus à dé-
» libérer. Courons, volons, précipitons-le de sa
» selle brodée.»

Tchin-peï saisit Tou-'an-kou ; Tching-ing accourt d'un air effaré.

(1) Premare s'est trompé deux fois dans ce passage : « J'ai un fils bien ingrat, mais je n'ai rien à me reprocher. » L'expression *kan-tsing* signifie *débarrassé*, *hors d'affaire*.

SCÈNE IV.

TCHING-ING, TCHING-PEI.

TCIHNG-ING.

Je crains que mon jeune maître n'échoue dans son dessein, et je viens derrière lui pour lui prêter main forte. — Grâces au Ciel et à la Terre, mon jeune maître s'est emparé de Tou-'an-kou.

TCHING-PEÏ.

Soldats ! garrottez solidement ce scélérat. Je vais aller trouver le roi.

SCÈNE V.

WEI-KIANG, suivi d'un huissier.

Je suis Weï-kiang. Aujourd'hui Tching-peï est

allé prendre Tou-'an-kou. Soldats, regardez bien à la porte. Dès que vous le verrez de loin, vous viendrez m'avertir.

SCENE VI.

TCHING-PEI, TCHING-ING, WEI-KIANG, TOU-'AN-KOU.

TCHING-PEÏ.

Mon père, allons ensemble trouver le roi. (*Apercevant Weï-kiang.*) Seigneur, ayez pitié des trois cents personnes de ma famille, dont la mort n'est pas encore vengée. Je viens de prendre Tou-'an-kou.

WEÏ-KIANG.

Amenez-le ici. — Holà ! Tou-'an-kou, infâme brigand, qui immolais les hommes les plus vertueux, maintenant que te voilà pris par Tching-peï, qu'as-tu à répondre ?

TOU-'AN-KOU.

Si j'avais été vainqueur (1), je devenais roi ; vaincu, je suis votre prisonnier. Puisque je suis réduit à cette extrémité, je ne demande qu'une chose, c'est de mourir promptement.

TCHING-PEÏ, *parlant au premier ministre.*

Seigneur, prêtez votre appui à Tching-ing.

WEÏ-KIANG.

Tou-'an-kou, tu désires mourir promptement; mais moi je veux que tu expires d'une mort lente. — Soldats, prenez-moi ce brigand, clouez-le sur l'âne de bois, et disséquez-le lentement en trois mille morceaux. Quand vous aurez coupé toute sa peau et enlevé toute sa chair, vous fendrez sa poitrine et vous lui trancherez la tête. Gardez-vous de le faire mourir trop vite.

(1) Prémare fait ici un contresens très grave; il traduit : *C'est pour le roi que je me suis perdu.* Le texte signifie littéralement : « Moi vaincre—alors régner ; moi être vaincu — alors être prisonnier. » Prémare a passé les trois premiers mots et les trois derniers, et il s'est arrêté seulement aux trois mots *wéi-wang-pai*, qu'il n'a pas compris, parce qu'il place après *pai* (être vaincu) le point qui doit précéder ce mot et couper la phrase en deux parties. Cette ponctuation vicieuse a forcé Prémare de lire *wéi* (à cause, pour) au lieu de *wéi* (être, devenir).

TCHING-PEÏ.

Il chante sur l'air : *To-pou-chan.*

« Prenez ce brigand, clouez-le sur l'âne de » bois, et traînez-le sur la place publique. Gardez-» vous de lui couper la tête et de lui fendre la » poitrine. Quand je te disséquerais en mille piè-» ces, quand je ferais un hachis hideux de tes » débris palpitants, je ne pourrais épancher toute » ma rage, ni assouvir ma vengeance ! »

TCHING-ING.

Mon jeune maître, aujourd'hui vous avez vengé vos injures, et vous avez repris votre nom de famille. Mais ayez pitié de moi, qui reste sans appui et sans ressources avec toute ma famille.

TCHING-PEÏ.

Il chante sur l'air ; *Siao-liang-tcheou.*

« Qui est-ce qui voudrait sacrifier son propre » fils pour élever secrètement celui d'un autre » homme ? Il est impossible d'oublier des bienfaits » aussi grands que les vôtres. Je vais chercher un » peintre doué d'un rare talent, afin qu'il repro-» duise fidèlement les traits de votre figure. Je » veux suspendre dans ma chambre ce portrait » chéri, et lui rendre tous les jours mes hom-» mages. »

TCHING-ING.

Quels grands services vous ai-je rendus, mon jeune maître, pour que vous me montriez un tel excès de bonté ?

TCHING-PEÏ.

Il chante.

« Pendant trois ans entiers vous m'avez nourri » de lait : n'est-ce pas cent fois plus beau que si » une mère m'eût porté neuf mois dans son sein? » Heureusement qu'aujourd'hui j'ai échappé à dix » mille morts, et que je ne ressens ni maladie, ni dou- » leurs. Oui, quand je vous brûlerais des parfums, » quand je vous offrirais des sacrifices, le matin » et le soir, je ne pourrais jamais vous remercier » dignement de m'avoir nourri et élevé comme un » père et une mère. »

WEÏ-KIANG.

Tching-ing et Tching-peï, mettez-vous à genoux du côté de la porte du palais, et écoutez avec respect les ordres du roi.

Il lit.

« Parce que Tou-'an-kou a immolé les hommes » vertueux, et qu'il a cent fois violé les lois de l'état;

» parce que, en un matin, il a massacré indigne-
» ment toutes les personnes de la maison de
» Tchao, il ne fallait pas que les hommes péné-
» trés du sentiment de la justice pussent accuser
» le Ciel d'aveuglement ou de faiblesse. L'Orphe-
» lin a vengé aujourd'hui des injures accumulées
» depuis long-temps. Il a pris l'infâme ministre,
» et il a séparé sa tête de son corps. Je lui per-
» mets de reprendre son nom de famille, de
» s'appeler Tchao-wou (1), d'hériter de la dignité
» de ses pères (2), et de siéger parmi les mini-
» stres d'état. Han-kioué recevra des honneurs
» posthumes, et sera élevé au grade de général en
» chef; Tching-ing aura une ferme de dix arpents;
» on élèvera un tombeau au vénérable Kong-sun,
» et, sur une tablette de pierre, on gravera son
» éloge avec celui de Ti-mi-ming, et des autres
» serviteurs qui se sont signalés par leur dévoû-
» ment héroïque. Dès aujourd'hui, tout le royau-
» me de Tsin va prendre une face nouvelle. Que
» tout le monde tourne ses regards vers le mo-

(1) Ce nom signifie, littéralement, celui qui marche sur les traces de Tchao.

(2) Prémare fait un contresens; il traduit : Que son père et son grand-père soient mis au rang des grands du royaume.

» narque qui manifeste aujourd'hui sa bienfai-
» sance sans bornes. »

Tching-ing et Tching-pei se prosternent pour remercier le roi de ses bienfaits

TCHING-PEI.

Il chante sur l'air : *Hoang ting-wei.*

« Je vous remercie, ô prince! de vos bienfaits
» qui vont descendre à grands flots sur tout le
» royaume de Tsin. Vous avez exterminé cet in-
» fâme brigand, et vous avez anéanti toute sa fa-
» mille; vous avez accordé à un Orphelin la faveur
» de changer son nom, et de ressaisir ses espé-
» rances, d'hériter de la dignité de ses pères, et
» d'être salué ministre d'État. Les hommes qui se
» sont sacrifiés pour l'honneur et pour la justice
» reçoivent de justes encouragements ; les offi-
» ciers militaires rentrent dans leurs fonctions (1);
» les malheureux sont recueillis et entretenus par
» votre munificence; vous accordez des monu-
» ments funèbres à ceux qui ne sont plus, et, à
» ceux qui leur survivent, de hautes dignités et de
» nobles récompenses. Qui est-ce qui oserait af-

(1) Il désigne ici Han-kioué, et plus bas, Tching-ing.

» faiblir ou censurer vos bienfaits, qui s'étendent
» aussi loin que ceux du ciel! Je jure d'exposer
» ma vie sur le champ de bataille, et de forcer
» tous les rois voisins à venir se ranger sous vos
» lois. Les historiens se plairont à conserver votre
» nom dans leurs annales, et le transmettront
» d'âge en âge entouré d'une gloire qui ne s'étein-
» dra jamais. »

FIN.

NOUVELLES

HISTORIQUES.

NOTA.

La plupart des morceaux qui suivent ont été publiés depuis 1830, dans des Revues littéraires.

AVERTISSEMENT

SUR

LA MORT DE TONG-TCHO.

Les Chinois possèdent plusieurs romans historiques fort estimés. L'un des plus célèbres est le *San-koué-tchi*, qui renferme, en vingt volumes, l'histoire de trois royaumes, Cho, Weï et Wou, entre lesquels la Chine fut partagée, l'an 220 de notre ère, lorsque la dynastie des Han orientaux s'éteignit avec l'empereur Hien-ti, sous le règne

duquel eut lieu, en l'an 192, la mort du ministre Tong-tcho.

Tchin-cheou, qui écrivit, vers la fin du troisième siècle, l'histoire des trois royaumes dont nous venons de parler, raconte en quelques lignes la mort de Tong-tcho, qui, de simple général, s'éleva promptement au rang de Thaï-ssé ou premier ministre. Nous ajouterons quelques détails empruntés aux annales de la Chine.

Tong-tcho se trouvait à la tête d'une armée nombreuse qui lui avait été confiée pour étouffer une insurrection; il accrut rapidement sa puissance, au point de paralyser celle de l'empereur, qu'il détrôna de son autorité privée, pour mettre à la place son frère Lieou-hieï. Il fit enfermer l'impératrice et son fils qu'il venait de déposer, et quelques temps après il les fit périr tous les deux. Dès ce moment, il crut pouvoir tout oser. Il prit le titre de gouverneur de l'empire, et n'épargna aucun crime pour assouvir sa vengeance ou son ambition. Il fit brûler la ville de Lo-yang, dont les habitants s'élevaient à

plusieurs centaines de mille, et força l'empereur à aller résider à Tchang-'an. Tsao-tsao, Sun-kien et plusieurs chefs puissants se liguèrent pour le combattre; mais ils se séparèrent aussi facilement qu'ils s'étaient unis; et, après la mort de Youen-chao, ils oublièrent le salut de l'empire, pour s'occuper de leurs intérêts particuliers. Cette désunion des confédérés combla de joie Tong-tcho, et il ne songea plus qu'à s'emparer du pouvoir suprême; mais le ministre Wang-yun, fatigué de ses crimes, obtint un ordre de l'empereur, et le fit assassiner par Liu-pou.

Sous le règne de la dynastie mongole des Youan, au quatorzième siècle, l'histoire des trois royaumes de Tchin-cheou fournit à Lo-kouang-tchong le fond du célèbre roman historique intitulé *San-koué-tchi* (l'Histoire des trois royaumes), où il releva l'aridité des faits par un style noble et brillant, et entremêla son récit d'épisodes d'un intérêt dramatique (comme celui de Tiao-tchan) qui sont de son invention, et qui ont puissamment contribué au succès de son ouvrage.

Un auteur qui vivait sous les empereurs Mongols, et dont le nom n'est point parvenu jusqu'à nous, a composé une tragédie sur *la Mort de Tong-tcho*. Elle se trouve, sous le titre de *Lien-hoan-ki*, dans le Répertoire en 40 vol. d'où est tiré *l'Orphelin de la Chine*. J'avais eu d'abord l'intention de publier le récit de la mort de Tong-tcho, racontée simplement par un historien ; puis le même épisode, amplifié et embelli par l'imagination du romancier chinois; enfin, j'aurais donné la tragédie, qui me paraît avoir été composée après le roman. Ces trois manières de traiter un même sujet eussent peut-être fourni d'utiles aperçus aux personnes qui s'occupent de littérature comparée. Mais l'étendue démesurée de cette seconde tragédie m'aurait forcé de retrancher les deux dernières *Nouvelles* et les *Poésies chinoises*, que je crois propres à intéresser un plus grand nombre de lecteurs.

LA MORT

DE TONG-TCHO.

LA MORT DE TONG-TCHO,

ÉPISODE TIRÉ DU ROMAN HISTORIQUE INTITULÉ

SAN-KOUÉ-TCHI,

OU

HISTOIRE DES TROIS ROYAUMES.

..... Tong-tcho se trouvait dans la ville de Tchang-'an lorsqu'il apprit la mort du général Sunkian. « Enfin, s'écria-t-il, me voilà délivré du poids qui m'accablait. » Il demanda alors l'âge de son fils Sun-tseu.

— Dix-sept ans, lui répondirent ceux qui l'entouraient.

— Dix-sept ans ! ce n'est pas la peine d'en parler. »

Dès ce moment Tong-tcho prit le titre de

Chang-fou; et, pour imiter l'empereur, dont il usurpait les droits, il ne sortait jamais sans se faire accompagner d'une escorte nombreuse. Il nomma Tong-min, son jeune frère, prince de Kho, et général de l'armée de gauche, et donna à son frère aîné, Tong-hoang, le titre d'intendant du palais et le commandement de la garde impériale. Il faisait des princes suivant son caprice, sans se donner la peine de demander quel était leur âge et leur famille; et il conférait à des enfants des deux sexes, que berçaient encore leurs nourrices, les rangs et les dignités que distinguent la robe écarlate et la ceinture d'or. Il envoya deux cent cinquante mille hommes de corvée pour construire la ville de Meï-ou. Il voulut que ses murs embrassassent une circonférence de mille lis (1), et qu'ils eussent la même hauteur et la même épaisseur que ceux de la capitale, qui en était éloignée de deux cent vingt-cinq lis. Il éleva dans l'intérieur de la ville des palais somptueux et des greniers d'abondance où il rassembla des provisions de grain pour vingt ans. Il choisit parmi le peuple huit cents des plus belles filles entre quinze et dix-huit ans, pour être ses servantes et ses concubines, et accumula

(1) Vingt-deux lieues et demie.

une quantité immense d'or et d'argent, de perles, d'étoffes de soie et de pierres précieuses.

Tong-tcho avait coutume de dire : Si je réussis dans mes projets, je veux m'emparer de l'empire ; si je ne réussis pas, je garderai cette ville, et j'y passerai le reste de mes jours.

Toutes les fois que Tong-tcho sortait, les présidents des tribunaux suprêmes et les ministres étaient obligés de s'agenouiller au bas de son char, et les magistrats qui avaient rendu d'anciens services à l'état ne pouvaient obtenir d'emplois s'ils n'étaient présentés par un homme de rien nommé Tsai-yong.

Un jour un moniteur impérial, nommé Hoang-fou-song, s'étant prosterné devant le char de Tong-tcho : — Eh bien ! s'écria-t-il, voilà donc Hoang-fou-song qui s'incline devant moi !

— Qui aurait pu prévoir que Votre Excellence arriverait au faîte des grandeurs ?

— L'aigle est né pour prendre un sublime essor ; le passereau qui s'élève à peine au-dessus de la terre ne peut comprendre sa noble destinée.

— Jadis, seigneur, nous passions pour deux aigles. Aurais-je pu penser que Votre Excellence se changerait en fong-hoang (en phénix) ?

Tong-tcho, riant aux éclats : — Fou-song, me crains-tu ?

— Seigneur, si vous honorez les sages, si vous les traitez avec une noble générosité, quel est l'homme qui ne s'empressera pas de vous rendre hommage ? Mais si vous faites des édits cruels, si vous infligez des supplices qui révoltent l'humanité, non seulement Fou-song, mais même tout l'empire, tremblera devant vous.

Tong-tcho sourit une seconde fois.

Tong-tcho résidait avec toute sa maison dans la ville de Meï-ou. Il en revenait tantôt au bout de quinze jours, tantôt au bout d'un mois. Les grands dignitaires allaient tous le recevoir en dehors de la porte de la capitale appelée Kouang-men, et se prosternaient devant son char; et sur toute la route qu'il devait parcourir on étendait par terre de riches tapisseries. A cette occasion, Tong-tcho avait coutume d'admettre à sa table les grands dignitaires de l'état. Un jour, on lui annonça l'arrivée de quelques centaines de soldats du nord, qui étaient rentrés dans le devoir. Tong-tcho alla au-devant d'eux jusqu'à la porte appelée Kouang-men, et tous les magistrats de la capitale se joignirent à son cortége. Tong-tcho les retint à dîner. Aussitôt il fit amener devant lui tous les soldats, et exerça sur eux les plus horribles cruautés : les uns eurent les mains et les pieds coupés; on creva les yeux aux autres. On arracha la lan-

gue à ceux-ci; ceux-là furent jetés dans des chaudières remplies d'eau bouillante. Ces malheureux, sanglants et mutilés, demandaient grâce en luttant contre la mort.

Les magistrats palpitent de crainte et d'horreur; ils laissent tomber les bâtonnets (1), et oublient les mets qui sont servis devant eux. Tong-tcho continua de boire et de manger, en riant aux éclats. Les magistrats veulent quitter la salle du festin.

— J'ai tué ces révoltés, leur dit froidement Tong-tcho; pourquoi avez-vous peur?

— J'ai aperçu une vapeur noire qui s'élevait au ciel, dit le Thaï-ssé (2) : c'est un sinistre présage pour les grands officiers de l'état.

Un jour Tong-tcho avait réuni dans son hôtel tous les magistrats, et les avait fait asseoir sur deux rangs. Quand le vin eut fait plusieurs fois le tour de l'assemblée, Liu-pou s'approcha de Tong-tcho et lui dit quelques mots à l'oreille.

(1) Petits bâtons dont les Chinois se servent au lieu de fourchettes.

(2) Le Thaï-ssé, c'est-à-dire le conservateur des archives. La transcription chinoise de ce mot le distingue de Thaï-ssé (premier ministre), qui est le titre de Tong-tcho.

— Quoi ! est-ce bien vrai ? lui dit Tong-tcho en riant. Sur-le-champ il ordonna à Liu-pou de prendre par les cheveux Tchang-wen, le ministre des travaux publics, et de l'entraîner hors de la salle. Tous les magistrats changèrent de visage.

— Hier, dit Tong-tcho, le Thaï-ssé a annoncé un malheur aux grands officiers de l'état, et c'est à cet homme que se rapportait cette prédiction.

Quelques instants après, un domestique vint lui présenter, dans un plat rouge, la tête de Tchang-wen.

Tong-tcho ordonna à Liu-pou de servir du vin aux convives, et de présenter à chacun cette tête sanglante, à mesure qu'il passerait devant eux.

Les magistrats sont remplis d'effroi ; ils n'osent se regarder, de peur de trahir l'horreur dont ils sont glacés.

— Messieurs, dit en riant Tong-tcho, ne craignez rien. Tchang-wen s'était ligué avec Youan-chaou pour m'ôter la vie. Il envoya un homme porter une lettre qui tomba par hasard entre les mains de mon fils Fong-sian (1). C'est pourquoi je l'ai tué, et j'exterminerai toute sa famille. Mais vous, qui me montrez une obéissance et une af-

(1) Nom honorifique de Liu-pou.

fection sans bornes, je ne vous tuerai point. J'ai pour moi la protection du ciel. Quiconque en veut à mes jours est un homme mort.

Les magistrats gardèrent le silence; un signe de tête fut toute leur réponse. Quand le soir fut venu, ils se retirèrent sans mot dire.

Le ministre Wang-yun, étant rentré chez lui, réfléchit aux scènes sanglantes qui s'étaient passées au milieu du festin. Il s'assit sur une natte, mais il ne put trouver le repos. Il prit son bâton et alla à pied dans le jardin situé derrière sa maison.

Comme il regardait le ciel en versant des larmes, et l'âme en proie aux pensées les plus déchirantes, tout à coup il entendit des soupirs et des sanglots qui partaient d'un pavillon voisin, appelé Meou-tan-ting. Wang-yun se glisse furtivement; il aperçoit une femme de sa maison : c'était une musicienne d'une beauté accomplie, nommée Tiao-tchan. Dès son enfance, elle avait été admise parmi ses comédiennes. Wang-yun, voyant qu'elle était douée d'une rare pénétration, lui avait fait apprendre le chant, la danse, la flûte et la guitare. Il lui suffisait de savoir une chose pour en comprendre cent. Les trois religions, les neuf sciences, n'avaient rien de caché pour elle. Elle avait reçu de la nature cette beauté qui fait tomber les villes et subjugue les états.

Elle avait alors vingt-huit ans. Wang-yun l'aimait et la choyait comme sa propre fille.

Cette nuit-là, Wang-yun, après l'avoir longtemps écoutée, rompit le silence, et lui dit d'une voix courroucée :

— Misérable ! c'est sans doute quelque intrigue qui t'a conduite ici ?

Tiao-tchan tomba toute tremblante à ses pieds.

— Seigneur, lui dit-elle, comment votre servante oserait-elle nourrir un amour coupable ?

— Si tu n'avais pas quelque intrigue secrète, comment viendrais-tu la nuit pleurer et soupirer dans ce pavillon ?

— Permettez-moi de vous découvrir le fond de mon cœur.

— Ne me cache rien, je veux savoir toute la vérité.

— Seigneur, votre humble servante a été comblée de vos bontés ; vous l'avez élevée avec toute la tendresse d'un père ; vous lui avez fait apprendre le chant, la danse, la flûte et la guitare, et jamais vous ne l'avez traitée comme une esclave ; vous la regardez au contraire comme votre propre fille. Quand même, pour vous servir, mes os seraient réduits en poudre, quand toute ma chaire serait déchirée en lambeaux, je ne pourrais pas encore payer la dix-millième partie de vos bien-

faits. J'ai vu vos sourcils froncés par la tristesse, et j'ai pensé que vous étiez tourmenté par les grands intérêts de l'état. J'aurais voulu, seigneur, dissiper vos ennuis, mais j'ai craint de vous interroger. Ce soir encore j'ai été témoin de vos inquiétudes; j'ai vu que vous ne pouviez ni marcher, ni rester un instant en repos. Voilà, seigneur, la cause de mes larmes. Je ne pensais pas que Votre Excellence viendrait épier ma douleur et m'arracher mon secret. Si votre servante peut vous être utile à quelque chose, dussé-je souffrir dix mille morts, je suis prête à vous obéir.

Wang-yun, frappant la terre avec son bâton :— Qui aurait pensé que le salut de l'empire fût entre vos mains? Suivez-moi dans la salle peinte.

Tiao-tchan suivit Wang-yun, qui fit retirer toutes ses concubines. Quand il fut seul avec Tiao-tchan, il la fit asseoir au milieu de la salle, et se prosterna devant elle en frappant la terre de son front.

Tiao-tchan fut remplie d'effroi. —Seigneur, lui dit-elle en se précipitant à ses genoux, pourquoi vous prosterner ainsi devant votre humble servante?

— Prenez pitié de l'empire des Han et de ses malheureux sujets! Il dit, et deux sources de larmes ruissellent le long de ses joues.

— Je vous le répète, si vous avez quelque ordre à me donner, quand il faudrait subir dix mille morts, je suis prête à vous obéir.

Wang-yun se prosterna de nouveau à ses genoux et lui dit : — Le peuple est dans un danger qui ne se peut comparer qu'à celui d'un homme suspendu la tête en bas. L'empereur et les ministres de la dynastie des Han sont sur le bord d'un précipice, et il n'y a que vous au monde qui puissiez les sauver.

Tiao-tchan se prosterna trois fois devant lui, et le pria de lui révéler ce secret.

Wang-yun lui dit : — Tong-tcho veut s'emparer du trône; et, parmi les officiers civils ou militaires qui entourent l'empereur, il n'en est pas un seul qui puisse trouver un stratagème pour se défaire de lui. Tong-tcho a près de lui un fils adoptif nommé Liu-pou; il est doué d'un courage qui résisterait à dix mille soldats. Je pense que ces deux hommes sont amis du vin et de la volupté. Je désire vous offrir d'abord en mariage à Liu-pou, et ensuite à Tong-tcho. Profitez de cette occasion pour exciter de la jalousie entre le père et le fils, et les armer l'un contre l'autre; tâchez que Liu-pou tue Tong-tcho. Vous nous aurez délivrés du fléau qui pèse sur l'empire, vous aurez relevé le trône chancelant des Han, et vous l'aurez protégé comme si

on l'entourait d'une ceinture de mers et de montagnes. J'ignore quelles sont vos dispositions.

— Seigneur, votre servante est prête à vous obéir. Conduisez-moi promptement auprès de lui; mon plan est tout arrêté.

— Si cette affaire venait à transpirer, Tong-tcho exterminerait toute ma famille.

— N'ayez aucune inquiétude. Si votre servante oublie les devoirs que lui imposent la justice et la reconnaissance, puisse-t-elle mourir sous le tranchant de dix mille glaives! puisse-t-elle, de siècles en siècles, ne jamais transmigrer dans un corps humain!

Wang-yun la remercia en se prosternant devant elle, et garda un profond silence sur le projet qu'il méditait.

Le lendemain Wang-yun prit une escarboucle d'un prix inestimable, et la fit enchâsser au haut d'un bonnet tout rayonnant d'or, qu'il envoya secrètement au fils de Tong-tcho.

Liu-pou fut transporté de joie. Il alla droit à l'hôtel de Wang-yun pour le remercier de ce riche présent.

Wang-yun, qui s'attendait à la visite de Liu-pou, avait préparé un repas magnifique, où étaient étalés avec profusion les fruits les plus rares, les mets les plus exquis, les et vins les plus délicieux.

Quand on eut annoncé l'arrivée de Liu-pou, il sortit en dehors de la porte, pour aller le recevoir lui-même, et le conduisit dans la salle du festin. Il lui céda courtoisement sa place, et lui offrit un siége élevé.

— Seigneur, lui dit Liu-pou, je ne suis qu'un des derniers chefs qui obéissent à Votre Excellence; mais vous, qui avez la dignité de Ssé-tou (ministre d'état), vous êtes un des plus anciens et des plus puissants ministres de l'empire. Pourquoi vous abaisser ainsi et me rendre des honneurs qui ne me sont pas dus?

— Aujourd'hui, vous êtes le premier et le seul héros de l'empire. Ce n'est point votre charge que j'honore; mais, par vos vertus et votre courage sublime, vous avez conquis mes hommages et mon respect.

Liu-pou était dans le ravissement.

Wang-yun s'empressait autour de Liu-pou, auquel il semblait rendre une espèce de culte. A chaque instant il portait sa santé, et ne tarissait point sur ses louanges et sur celles de Tong-tcho.

—J'ose espérer, lui dit Liu-pou, déjà échauffé par les fumées du vin, qu'au premier jour Votre Excellence me recommandera à l'empereur.

— Vous vous trompez, général, vous n'en avez pas besoin. C'est moi, au contraire, qui ose es-

pérer que vous voudrez bien m'appuyer auprès du Thaï-ssé (du premier ministre); de toute ma vie je n'oublierai cet immense bienfait.

Liu-pou continua de boire, en riant et en faisant éclater les transports de sa joie.

Wang-yun congédia toutes les personnes de sa suite, et ne garda que quelques jeunes servantes pour faire l'office d'échansons.

— Qu'on appelle ma fille, dit alors Wang-yun, afin qu'elle boive à la santé du général.

Quelques instants après, deux servantes vêtues de bleu amenèrent Tiao-tchan devant les convives.

Liu-pou demanda qui elle était.

— C'est ma fille Tiao-tchan. Comme je n'ai rien à vous offrir pour vous témoigner tout mon respect, j'ai voulu vous la présenter.

Tiao-tchan but avec Liu-pou et ne cessa de porter sur lui ses yeux passionnés.

— Ma fille, dit Wang-yun en feignant un air d'ivresse, je te prie de boire quelques tasses avec le général. Il est le protecteur et l'appui de toute ma maison.

Liu-pou invita Tiao-tchan à s'asseoir; mais elle voulut se retirer.

— Ma fille, lui dit Wang-yun, le général m'a comblé de bienfaits; rien n'empêche que tu ne t'asseyes un instant auprès de lui.

Tiao-tchan obéit, et offrit encore quelques tasses au général. Wang-yun était tout étourdi par le vin et pouvait à peine se soutenir. Tout à coup il lève la tête d'un air exalté : — Général, dit-il en riant aux éclats, je veux vous offrir ma fille en mariage : daignerez-vous l'accepter ?

— Si cette offre est sincère, répondit Liu-pou en le remerciant, je veux dans la vie suivante passer dans le corps d'un chien ou d'un cheval, pour vous servir et vous témoigner ma reconnaissance.

— A la première occasion, je choisirai un jour heureux et je vous conduirai ma fille dans votre hôtel.

Liu-pou n'était plus maître de sa joie, et dévorait des yeux Tiao-tchan.

De son côté, Tiao-tchan lui répondait par de gracieux sourires, et se plaisait à allumer sa passion, en fixant sur lui deux prunelles ardentes.

— J'aurais voulu, lui dit Wang-yun, prier le général de passer la nuit dans mon hôtel ; mais je crains que le Thaï-ssé (le premier ministre) ne conçoive quelques soupçons. En vérité, je n'ose vous faire cette invitation.

Wang-yun fit retirer Tiao-tchan, et accompagna Liu-pou jusqu'à l'endroit où il monta à cheval.

Liu-pou le remercia et partit.

Wang-yun dit à Tiao-tchan : — Cette entrevue est le salut de l'empire. Au premier jour, j'inviterai le premier ministre. Tu éveilleras ses désirs par des chants passionnés et par une danse voluptueuse. Tiao-tchan le lui promit.

Le lendemain, comme Wang-yun se trouvait dans la salle d'audience de l'empereur, il aperçut Tong-tcho qui, contre sa coutume, n'avait point Liu-pou à ses côtés.

— Seigneur, lui dit Wang-yun en se prosternant à ses genoux, je désirerais que le Thaï-ssé (le premier ministre) voulût bien s'abaisser jusqu'à venir dîner dans mon humble maison, mais j'ignore quelles sont ses nobles dispositions.

— Votre Excellence est un des plus anciens ministres de l'empire; puisque vous m'invitez pour demain, comment pourrais-je vous refuser?

Wang-yun le remercia humblement. Dès qu'il fut rentré dans son hôtel, il fit décorer le premier salon avec un luxe éblouissant; il fit placer au milieu un siége étincelant d'or et de pierreries, et fit étendre par terre, au dedans et au dehors de la salle, des tapis de soie, ornés des plus riches broderies.

Le lendemain, vers la sixième heure, on vint annoncer l'arrivée du premier ministre. Wang-

yun alla le recevoir revêtu de ses habits de cérémonie, et se prosterna deux fois devant lui. Quand Tong-tcho fut descendu de son char, une centaine de lanciers et de cuirassiers l'escortèrent jusque dans la salle et se rangèrent sur deux lignes. Leur armure était blanche comme la neige et brillante comme la gelée de printemps. Wang-yun se prosterna deux fois devant lui. Tong-tcho lui présenta la main pour le relever et le fit asseoir à sa droite.

—Seigneur, lui dit Wang-yun, la vertu de Votre Excellence est si grande et si sublime, qu'elle efface celle de I-in et de Tcheou-kong, ces héros de l'antiquité.

Tong-tcho fut ravi de joie; il prit une tasse remplie de vin et donna lui-même le signal de la musique. Wang-yun lui prodigua toutes sortes de marques de déférence et de dévoûment, et lui témoigna plus de respect que s'il eût été l'empereur.

Peu à peu le ciel devint sombre. Wang-yun, voyant que Tong-tcho commençait déjà à être étourdi par les fumées du vin, l'invita à passer dans un salon retiré. Tong-tcho ordonna à ses soldats de rester en l'attendant dans l'intérieur du palais.

Wang-yun présenta une coupe à Tong-tcho et lui dit en le félicitant : —Depuis mon enfance, j'ai

étudié les lois de l'astronomie; d'après l'aspect que présentent ce soir les astres qui brillent au ciel, je vois que la dynastie de Han a achevé sa destinée. Tout l'empire retentit du bruit de vos exploits : vous remplacerez l'empereur des Han comme Chun succéda à Yao, comme lui succéda à Chun. Telle est la volonté du ciel, tel est le vœu de tous les hommes de l'empire.

— Comment pourrais-je concevoir de si hautes espérances?

— L'empire, lui dit Wang-yun, n'appartient pas à un seul individu, il appartient à tous les hommes de l'empire. De tout temps les hommes vertueux ont renversé les princes corrompus; de tout temps les souverains ineptes ont cédé leur place aux hommes de mérite. Qui empêche que Votre Excellence ne prenne la succession de l'empire?

—Vous avez raison, dit Tong-tcho en souriant, c'est à moi que revient la couronne impériale; je vous nomme Youan-hiun (c'est-à-dire le premier de ceux qui ont rendu de grands services à l'état).

Wang-yun le remercia en se prosternant à ses pieds.

Quand les lampes furent allumées, ils ne gardèrent que les servantes pour présenter le vin et les mets dont la table était couverte.

— La musique vulgaire, lui dit Wang-yun, n'est pas digne de captiver votre noble attention. Daigneriez-vous écouter la musique des comédiennes de ma maison?

— Avec plaisir, répondit Tong-tcho.

— Wang-yun renvoya les premiers musiciens, et ordonna d'aller chercher Tiao-tchan, afin qu'elle dansât aux sons du seng-hoang (1), devant les fenêtres de la salle.

Quand elle eut fini de danser, Tong-tcho lui ordonna de s'approcher de lui.

Tiao-tchan vint dans la salle, et le salua deux fois en se prosternant jusqu'à terre.

— Quelle est cette jeune fille? demanda Tong-tcho.

— C'est une jeune musicienne nommée Tiao-tchan.

— Sait-elle chanter?

Wang-yun ordonna à Tiao-tchan de prendre ses castagnettes de santal, et de chanter à demi-voix.

Voici les paroles de sa chanson :

« Mes lèvres vermeilles ont l'incarnat de la ce-
» rise;

(1) Instrument à vent composé de plusieurs tuyaux de bambou.

» Mes dents ressemblent à deux rangées de » perles ;

» Ma voix résonne comme la douce mélodie du » printemps ;

» Ma langue parfumée darde une épée d'acier ;

» Je voudrais tuer les ministres pervers qui bou- » leversent l'empire. »

Quand elle eut fini de chanter, Tong-tcho ne put se lasser de faire son éloge et d'exalter sa grâce et ses talents. Wang-yun lui ordonna de présenter une coupe au premier ministre.

— Combien avez-vous de printemps? lui demanda Tong-tcho, en prenant la coupe.

— J'ai vingt ans.

— En vérité, vous avez l'air d'une jeune immortelle.

— Seigneur, lui dit Wang-yun, après l'avoir salué deux fois, votre vieux serviteur désire offrir cette jeune fille à Votre Excellence ; mais il ignore si vous daignerez l'accepter.

— Si vous daignez me donner cette beauté divine, comment vous témoignerai-je ma reconnaissance ?

— Si elle obtient la faveur de vous servir, elle sera au comble du bonheur.

— Permettez-moi de vous remercier une seconde fois.

— Le ciel commence à s'obscurcir; je vais faire apprêter un char mollement suspendu, pour conduire Tiao-tchan à votre hôtel.

Tong-tcho se leva et lui adressa ses remercîments.

Dès que le char fut prêt, Wang-yun, précédant le char de Tiao-tchan, accompagna Tong-tcho jusqu'à la porte de son hôtel. Tong-tcho lui ordonna alors de se retirer.

Wang-yun montait un cheval blanc, et devant lui marchaient cinq ou six hommes qui lui servaient d'escorte.

Il était à peine éloigné de cent pas de l'hôtel du premier ministre, qu'il découvrit de loin deux files de lanternes qui éclairaient la route.

A la faveur de cette lumière, il aperçut un homme à cheval et armé d'une longue lance. C'était Liu-pou, qui était à moitié ivre. Ayant tout à coup rencontré Wang-yun, il alla droit à lui, le saisit d'un bras vigouroux, tira sa riche épée, et, arrondissant des yeux flamboyants :

— Vieux scélérat, lui dit-il, tu t'étais donc moqué de moi en m'offrant Tiao-tchan, et en la conduisant dans la couche du premier ministre ?

Wang-yun, l'interrompant brusquement : —

Nous ne sommes point ici dans un lieu propre à converser. Venez chez moi, je vous ferai connaître les motifs qui justifient ma conduite.

Liu-pou suivit Wang-yun. Arrivé à sa maison, il descend de cheval, et entre avec lui dans un appartement retiré.

— Général, lui dit Wang-yun, pourquoi avez-vous adressé à un vieillard comme moi d'aussi cruels reproches ?

— On est venu m'annoncer que vous aviez conduit une jeune femme dans l'hôtel du premier ministre. Si ce n'est pas Tiao-tchan, qui est-ce ?

— Général, vous ignorez ce qui s'est passé.

— Comment puis-je savoir le secret de vos affaires ?

— Hier, le premier ministre, se trouvant à l'audience impériale, s'approcha de moi et me dit : « J'ai quelque chose à vous demander ; demain j'irai vous trouver chez vous. » J'ai préparé un petit repas et j'ai attendu son arrivée. Aujourd'hui le premier ministre est venu chez moi. « J'ai appris, me dit-il au milieu du repas, que vous aviez une fille nommée Tiao-tchan, et que vous l'aviez promise à mon fils Fong-sian (1). J'ai craint que

(1) On a vu plus haut que Fong-sian est le nom honorifique de Liu-pou.

vous ne pussiez vous décider à ce sacrifice, et je suis venu exprès pour vous demander si vous daignerez encore la lui accorder. » Voyant que le premier ministre était venu en personne, je ne pouvais différer un instant de lui obéir. Sur-le-champ je fis appeler Tiao-tchan, afin qu'elle vînt présenter ses hommages à Son Excellence. « Nous voici dans un jour heureux, me dit le premier ministre; je désire emmener aujourd'hui ma bru, faire préparer un grand festin, et la marier avec Fong-sian. » Réfléchissez vous-même, général. Son Excellence le premier ministre étant venue en personne, comment aurais-je osé repousser sa demande ?

— Seigneur, excusez mon crime : j'avais mal vu. Je veux venir demain recevoir mon châtiment.

— Ma fille ne manque pas de robes et d'ornements de tête; dès qu'elle sera passée dans l'hôtel du général, je me ferai un devoir de vous les envoyer.

Liu-pou le remercia et prit congé de lui.

Quand la nuit fut venue, Tong-tcho reçut Tiao-tchan dans son lit, et le lendemain à midi il était encore dans ses bras.

Liu-pou vint à l'hôtel du premier ministre pour obtenir quelques éclaircissements; ce fut chose

impossible. Il alla droit à l'appartement du milieu, et demanda à une servante où était le premier ministre.

— Le premier ministre est couché avec sa nouvelle femme ; il n'est pas encore levé.

Liu-pou se glissa à la dérobée auprès de la chambre à coucher de Tong-tcho, afin de l'épier furtivement.

Tiao-tchan venait de se lever, et elle était occupée à se coiffer devant la fenêtre. Tout à coup, ayant regardé au dehors, elle aperçoit l'ombre d'un homme d'une taille élevée, qui se réfléchissait dans une pièce d'eau. Elle lance un œil furtif, et voit Liu-pou qui se tenait debout au bord du bassin. Elle prit un air triste et inquiet, et plaça un mouchoir devant ses yeux, comme pour cacher ses larmes.

Liu-pou l'observa long-temps à la dérobée, puis il s'éloigna pour réfléchir en silence, sans être encore sûr de la vérité. Il rentra quelque temps après. Tong-tcho déjeunait dans la salle du milieu. Voyant venir Liu-pou: — Qu'y a-t-il de nouveau ? lui demanda-t-il.

— Rien de nouveau, répondit Liu-pou.

Il resta debout à côté de la table, et, en regardant à la dérobée, il aperçut derrière un rideau brodé une personne qui allait et venait, et sem-

blait l'épier avec curiosité. Un instant après, elle laisse voir la moitié de son visage, et fixe sur lui des yeux passionnés.

Liu-pou reconnaît Tiao-tchan; il se trouble et n'est plus maître de son émotion. Tong-tcho est frappé de l'incohérence de ses paroles, il l'observe et voit qu'il ne songe qu'à plonger ses regards dans l'intérieur de l'appartement.

— Fong-sian, lui dit-il, puisque aucune affaire ne t'amène ici, retire-toi.

Liu-pou revint chez lui, l'âme en proie aux plus cruels soupçons. Sa femme, voyant la tristesse et la douleur peintes sur son visage: — Qu'avez-vous? lui dit-elle; est-ce que le premier ministre vous aurait grondé?

— Comment le premier ministre pourrait-il me faire la loi?

Sa femme n'osa pousser plus loin ses questions.

Depuis ce moment Tiao-tchan absorbait toutes les pensées de Liu-pou. Chaque jour il allait à l'hôtel du premier ministre, mais il ne put la voir une seule fois.

Dès que Tong-tcho fut en possession de Tiao-tchan, il s'abandonna tout entier à l'aveugle passion qu'elle avait su lui inspirer; et il y avait déjà plus d'un mois qu'il n'était sorti de son palais

pour s'occuper des affaires publiques. On était alors à la fin du printemps. Tong-tcho ayant eu une légère indisposition, Tiao-tchan ne déliait point sa ceinture, et se refusait le repos pour lui prodiguer les soins les plus tendres et les plus assidus. Ses attentions délicates, son dévoûment de tous les instants, ne firent qu'enflammer davantage la passion de Tong-tcho.

Un jour que Tong-tcho dormait sur son lit, Liu-pou vint se placer à côté de son chevet. Tiao-tchan se trouvait derrière le lit. Elle avance la moitié de son corps pour regarder Liu-pou, et, mettant la main sur son cœur, elle attache sur lui des yeux pleins d'amour. Liu-pou lui répond par des signes de tête. Tiao-tchan montre de la main Tong-tcho, et ses yeux se baignent de larmes.

Quoique les yeux de Tong-tcho fussent à moitié obscurcis par le sommeil, il distingua les gestes de Liu-pou. Il se retourne avec émotion, et voit Tiao-tchan placée derrière un paravent. Il ne peut contenir sa colère. — Quoi ! dit-il à Liu-pou, d'une voix foudroyante, tu oses faire la cour à la femme que j'aime !

A ces mots il appelle ses officiers et le fait chasser de son palais, en lui défendant d'y jamais rentrer.

Liu-pou s'en revint chez lui bouillant de colère et d'indignation.

Li-jou, ayant appris ce qui venait de se passer, courut en toute hâte à l'hôtel de Tong-tcho.

— Seigneur, lui dit-il, pourquoi avez-vous grondé Liu-pou?

— Il regardait furtivement une femme que j'aime; voilà pourquoi je l'ai chassé.

— Si vous désirez, seigneur, devenir maître de l'empire, pourquoi le gronder pour de légères fautes? Si vous perdez l'affection de Wen-heou (1), c'en est fait de vos grands desseins.

— Comment faire?

— Invitez-le à venir vous voir demain, donnez-lui de l'or et des étoffes précieuses, et consolez-le, en lui parlant avec votre bonté accoutumée.

Le lendemain Tong-tcho appela auprès de lui Liu-pou.

— Avant-hier, lui dit-il, la maladie avait troublé mes esprits; je ne sentais point la portée de mes paroles. Je t'ai adressé des reproches; promets-moi de les oublier. Dès ce jour, je veux que tu ne me quittes pas d'un instant.

(1) Titre de Liu-pou.

Aussitôt il lui donna dix livres d'or, et vingt pièces de soie brodée.

— Seigneur, lui répondit Liu-pou, comment oserais-je me formaliser des reproches que Votre Excellence a daigné m'adresser?

Dès ce moment Liu-pou fréquenta de nouveau l'hôtel du premier ministre, sans témoigner de crainte ni de haine. Tong-tcho se trouva bientôt en convalescence; mais, comme il avait près de lui Tiao-tchan, il ne revint pas à la ville de Méi-ou.

Toutes les fois que Tong-tcho se rendait à la cour, Liu-pou, la lance en main, marchait à cheval devant son char. Quand Tong-tcho était descendu devant le palais impérial, et qu'il montait les degrés, avec le glaive à son côté, Liu-pou, toujours armé de sa lance, restait debout au bas du grand escalier. Tous les magistrats se prosternaient dans le vestibule rouge, le front appuyé contre terre, et ils recevaient les ordres suprêmes de l'empereur. Quand l'audience était levée, Liu-pou remontait à cheval, et précédait de nouveau le char de Tong-tcho.

Un jour Liu-pou avait conduit Tong-tcho dans l'intérieur du palais, où il s'arrêta quelque temps pour converser avec l'empereur Hien-ti. Liu-pou saisit promptement sa lance, sortit de la porte

intérieure, sauta sur son cheval et courut tout droit à l'hôtel du premier ministre. Il attacha son cheval dans le voisinage, et entra, la lance à la main, dans l'arrière-salle, pour chercher Tiao-tchan.

Tiao-tchan, voyant que Liu-pou la cherchait, sortit avec précipitation, et lui dit : — Allez m'attendre dans le pavillon du Phénix, qui est dans le jardin du fond; je vais venir vous trouver.

Liu-pou se rendit au lieu désigné, et se tint debout à côté de la balustrade qui était au bas du pavillon du Phénix. Quelques instants après, il vit venir Tiao-tchan, belle comme une déesse du palais de la Lune.

— Général, lui dit-elle en pleurant, quoique je ne sois point la propre fille du ministre Wang-yun, il me choie comme une perle, comme un diamant qui serait tombé du ciel. Dès que je vous ai vu, dès que vous avez daigné promettre de m'épouser, j'ai cru voir accomplir le bonheur que je rêvais. Aurais-je pu penser que le premier ministre concevrait une passion criminelle, et qu'il déshonorerait votre épouse! Toute ma douleur était de n'avoir pu trouver la mort. Mais puisque j'ai le bonheur de vous rencontrer aujourd'hui, je veux vous prouver la vérité de mes sentiments. Mon corps a été souillé, il ne mérite plus d'ap-

partenir à un héros. Il faut que je meure devant vous, pour éteindre les feux inutiles dont vous paraissez consumé.

Elle dit et saisit la balustrade, comme pour s'élancer dans l'étang des Nymphæas.

Liu-pou l'arrrête avec émotion, et l'embrassant en pleurant : — Il y a long-temps que je connais vos sentiments; tout ce qui m'afflige, c'est de ne pouvoir m'entretenir davantage avec vous.

— Seigneur, lui dit Tiao-tchan, en saisissant sa main d'un air passionné, si votre servante ne peut, dans cette vie, devenir votre épouse, son unique vœu est de jouir de ce bonheur dans la vie suivante.

— Si je ne puis maintenant vous avoir pour épouse, je ne mérite pas d'être appelé le héros du siècle.

— Les jours que je passe loin de vous sont comme de longues années ; je vous en supplie, seigneur, ayez pitié de mon sort, et délivrez celle qui vous a voué son existence.

— J'étais dans le palais impérial, et j'ai profité d'un moment favorable pour venir vous voir ; mais je crains que ce vieux brigand ne conçoive des soupçons. Il faut que je parte en toute hâte.

A ces mots il prend sa lance, et, comme il se

préparait à sortir : — Seigneur, lui dit Tiao-tchan, en le retenant par ses vêtements, si vous craignez ainsi ce vieux scélérat, votre servante ne verra jamais luire le jour du bonheur !

Liu-pou s'arrêtant : — Permettez-moi de réfléchir un instant, pour trouver un moyen de vous posséder toute ma vie.

— Dès mon enfance, j'aimais à entendre raconter vos exploits, dont la renommée croissante étonnait mon oreille, comme le bruit du tonnerre que propagent et agrandissent les échos. J'étais remplie de vous, je ne voyais que vous au monde! Aurais-je pu penser qu'un jour vous vous laisseriez mener par un autre homme !

Elle dit, et verse une pluie de larmes. Les deux amants s'embrassent étroitement, ils confondent leurs pleurs et leurs soupirs et ne peuvent se détacher l'un de l'autre. Cependant Tong-tcho, qui se trouvait dans le palais, se retourna tout à coup, et, ne voyant plus Liu-pou, il conçut, au fond de son cœur, les plus cruels soupçons. Il monte sur son char, et retourne à son hôtel. Il voit le cheval de Liu-pou attaché à la porte. Il interroge le gardien, qui lui dit que Wen-heou est entré dans l'intérieur du palais. Tong-tcho fait retirer les officiers de sa suite, et pénètre seul dans l'appartement le plus reculé. Il cherche,

et ne trouve ni Liu-pou, ni Tiao-tchan. Il interroge une servante, qui lui dit : — Tout à l'heure Wen-heou est passé par ici, armé d'une lance peinte; mais j'ignore où il est allé.

Tong-tcho poursuit ses recherches ; il entre dans le jardin situé derrière le palais, et voit Liu-pou qui était appuyé sur sa lance, et conversait avec Tiao-tchan, au bas du pavillon du Phénix.

Tong-tcho court jusqu'à lui et pousse un cri effrayant. Liu-pou retourne la tête, et, apercevant Tong-tcho, il est saisi de terreur. Tong-tcho lui arrache la lance qu'il tenait à la main, mais Liu-pou s'échappe en fuyant. Tong-tcho veut le poursuivre et le percer; mais comme il était chargé d'embonpoint, et que Liu-pou avait le pied agile, il lui fut impossible de l'atteindre. Liu-pou frappe du poing la hampe de la lance et la fait tomber sur l'herbe. Tong-tcho ramasse la lance et se met de nouveau à poursuivre Liu-pou, qui prit bientôt sur lui une avance de cinquante pas. Tong-tcho sortit du jardin en courant après lui; mais un homme qui marchait précipitamment dans une direction opposée vint heurter contre la poitrine de Tong-tcho, et le renversa par terre.

Li-jou, étant allé à l'hôtel du premier ministre, vit une des personnes de sa suite qui lui dit : — Son

Excellence est allée chercher Liu-pou, dont la conduite a allumé sa colère.

Li-jou entra précipitamment; il vit Liu-pou qui courait d'un air effaré, en criant : — Le premier ministre veut m'assassiner.

Li-jou s'élança dans l'intérieur du palais, et ayant heurté contre Tong-tcho, qui courait dans une direction opposée, il l'avait renversé par terre.

Li-jou s'empresse de relever Tong-tcho, et l'ayant conduit dans sa bibliothèque :—Seigneur, lui dit-il après l'avoir salué deux fois, j'étais emporté par l'ardeur bouillante que m'inspire l'intérêt de l'état, lorsque j'ai renversé Votre Excellence. Je mérite la mort; je mérite la mort.

— Ce brigand faisait la cour à la femme que j'aime, j'ai juré de le tuer.

— Excellent seigneur, vous avez tort. Jadis Tchoang-wang, roi de Tsou, avait invité les vasseaux à un festin qui avait lieu pendant la nuit; il ordonna à sa concubine favorite de présenter le vin aux convives. Tout à coup s'éleva un vent impétueux qui éteignit toutes les lampes. Un des convives profita de l'obscurité pour embrasser la favorite. Celle-ci saisit la houpe de son bonnet et dénonça cette liberté au roi de Tsou.

— «Bah! s'écria Tchoang-wang, c'est un badi-

nage sans conséquence, qu'il faut imputer à la folie du vin ! » Sur-le-champ il ordonna à un officier d'apporter un plat d'or et d'ôter les houpes de tous les bonnets, de sorte que personne ne put reconnaître celui qui avait insulté la favorite. Ce festin fut appelé *Tsioué-ing-hoeï*, c'est-à-dire *le festin des houpes ôtées*. Dans la suite, Tchoang-wang, roi de Thsou, se trouva étroitement cerné par les troupes du roi de Tsin. Un général se précipita au milieu des rangs ennemis, et délivra Tchoang-wang. Le roi, voyant qu'il avait reçu une profonde blessure, lui demanda son nom. « Seigneur, lui répondit le guerrier, je m'appelle Tsiang-hiong. Jadis, au *festin des houpes ôtées*, le grand roi qui me parle a daigné me faire grâce de la mort que j'avais méritée. Voilà pourquoi je suis venu aujourd'hui pour lui témoigner ma reconnaissance. » Seigneur, ajouta Li-jou, imitez la grandeur d'âme de Tchoang-wang dans le *festin des houpes ôtées*, et profitez de cette occasion pour donner Tiao-tchan à Liu-pou ; Liu-pou sera pénétré de reconnaissance, et en tout temps il sera prêt à mourir pour vous.

Un sourire de joie brilla dans les yeux de Tong-tcho, et remplaça la colère qui avait contracté les traits de sa figure. — Allez trouver Liu-pou, lui dit-il, et annoncez-lui que je lui donne Tiao-tchan.

— Kao-tsou, de la dynastie des Han, donna vingt mille livres d'or à Tchin-ping, et son règne s'éleva au plus haut degré de splendeur. Votre Excellence imite aujourd'hui le noble désintéressement de Kao-tsou.

A ces mots, Li-jou le remercia et partit.

Tong-tcho entra dans l'appartement retiré où était Tiao-tchan et l'appela.

— Pourquoi avez-vous eu des relations secrètes avec Liu-pou ?

— Comme je savais, lui dit Tiao-tchan, en fondant en larmes, que Wen-heou était le fils de Votre Excellence, j'ai voulu me dérober à ses sollicitations; mais ce scélérat m'a poursuivie, la lance au poing, jusqu'au pavillon du Phénix. Votre servante voulut se précipiter dans l'étang des Nymphæas ; mais il m'a retenue et s'est emparé de moi. J'étais entre la vie et la mort, quand Votre Excellence est venue me délivrer.

— Je veux vous offrir à Liu-pou.

— Votre servante s'est déjà donnée à vous. Si vous la livrez à un esclave, j'aime mieux mourir que de me déshonorer.

Aussitôt elle saisit une épée suspendue à la muraille, comme pour se percer le sein.

Tong-tcho se précipite au-devant d'elle, lui arrache l'épée, et, la serrant tendrement sur son

cœur : — Je voulais seulement badiner avec vous !

Tiao-tchan tombe en sanglotant dans les bras de Tong-tcho.

— Je suis sûre que c'est un stratagème de Li-jou, qui est l'intime ami de Liu-pou.

— Comment pourrais-je vous donner à un autre ?

— Je ne crains qu'une chose, c'est d'être abandonnée de Votre Excellence.

— Je vous défendrai, même au péril de ma vie.

— Il n'est pas prudent de rester ici. Tout est à craindre de la part de Liu-pou.

— Demain je retourne avec vous dans la ville de Meï-ou. Vous y trouverez le bonheur.

— Ce séjour offre-t-il une entière sécurité ?

— La ville de Meï-ou renferme des vivres pour vingt ans, et en dehors sont rangés plusieurs millions de soldats. Si je réussis à m'emparer du trône, vous serez impératrice ; si je n'y réussis pas, vous serez la femme de l'homme le plus riche et le plus puissant de l'empire. Je vous en supplie, bannissez toutes vos inquiétudes.

Le lendemain Li-jou se présenta à Tong-tcho : — Nous voici dans un jour heureux ; profitez-en pour conduire Tiao-tchan à Liu-pou.

Tong-tcho changea de couleur : — Donneriez-vous votre femme à Liu-pou ?

— Seigneur, vous ne devez pas vous laisser égarer par une femme.

— Quelle femme pourrait égarer mon cœur ? Ne me reparlez point de Tiao-tchan. Si vous en ouvrez la bouche, je vous fais trancher la tête.

Li-jou leva les yeux au ciel en soupirant : — Nous périrons tous deux de la main d'une femme !

Tong-tcho appela ses officiers et fit chasser Lijou. Il réunit ses troupes et retourna dans la ville de Meï-ou, accompagné de tous les magistrats.

Tiao-tchan était montée sur un char. En plongeant ses regards dans la foule des guerriers, elle aperçut Liu-pou qui la cherchait des yeux. Tiao-tchan cache son visage comme pour dissimuler sa douleur et ses larmes. Liu-pou lâche les rênes et se dirige rapidement vers un petit tertre qui était devant lui.

Comme il était occupé à regarder Tiao-tchan : — Wen-heou, lui dit un cavalier qui le suivait, pourquoi pleurez-vous en regardant dans le lointain ?

Liu-pou se retourne et reconnaît Wang-yun. — C'est à cause de votre fille !

Wang-yun, faisant l'étonné : — Ce n'est pas

d'hier que je vous l'ai donnée en mariage : quoi ! général, elle n'est pas encore votre épouse !

— Ce vieux scélérat de Tong-tcho la possède depuis long-temps.

Wang-yun, cachant sa figure : — C'est se conduire comme une bête brute !

Liu-pou raconta en détail à Wang-yun tout ce qui s'était passé.

—Venez chez moi, lui dit Wang-yun, afin que nous causions à loisir.

Liu-pou le suivit. Wang-yun pria Liu-pou de passer dans un appartement retiré. Il fit apporter du vin, et le traita avec la plus grande distinction.

— Général, lui dit ensuite Wang-yun, le premier ministre a déshonoré ma fille ; il a ravi votre femme : voilà de quoi exciter la risée et les sarcasmes de tout l'empire. Et ce n'est point sur le premier ministre, mais sur Wang-yun et sur vous, général, que tomberont ces sarcasmes et ces railleries ! Mais moi, vieillard faible et débile, je suis de ces hommes qu'on ne compte plus pour rien. Que n'ai-je, hélas ! votre jeunesse, votre ardeur bouillante, et ce courage sublime qui vous a fait nommer le héros du siècle !

Liu-pou frémit de rage, ses esprits se troublent et il tombe à la renverse. Wang-yun s'empresse de le relever et de rappeler l'usage de ses sens :

— Général, j'ai laissé échapper des paroles imprudentes; je vous en supplie, apaisez votre colère.

— Je jure que je tuerai ce monstre pour laver mon déshonneur.

Wang-yun, lui fermant la bouche avec sa main : — Taisez-vous, général ! vous allez compromettre ce vieillard, et vous exposez toute sa famille à être exterminée !

— Un homme de cœur vit à la face du ciel et de la terre : pourrait-il ramper honteusement sous le joug des autres ?

— Avec vos talents, avec votre héroïque courage, vous l'emportez cent fois sur Han-sin, et cependant Han-sin s'éleva au pouvoir suprême. Pourriez-vous, général, rester plus long-temps avec le titre obscur de wen-heou ?

— Je suis décidé à tuer ce vieux brigand. Mais pourtant c'est mon père ! et je crains d'appeler sur moi la haine de la postérité.

Wang-yun, riant aux éclats : — Général, votre nom de famille est Liu, et celui de Tcho est Tong. Le jour où il a voulu vous percer de sa lance, il a rompu lui-même tous les liens qui attachent un fils à son père.

— Seigneur, reprit vivemement Liu-pou, dont la colère s'accroissait par degrés, sans vos excel-

lents avis, j'aurais péri moi-même sous les coups de ce vieux scélérat.

— Général, si vous relevez le trône chancelant des Han, vous agirez comme un fidèle et loyal sujet; votre nom sera gravé dans les annales de l'empire, et il traversera dix mille générations, entouré d'une auréole de gloire qui ne s'effacera jamais. Mais, si vous soutenez Tong-tcho, vous agirez comme un sujet révolté. D'un coup de pinceau, l'inflexible histoire imprimera à votre nom une tache flétrissante, et le conservera jusqu'aux derniers âges du monde, souillé d'un éternel déshonneur!

Liu-pou, se prosternant à ses pieds : — Mon parti est pris; seigneur, gardez-vous d'en douter.

— Je crains seulement que, si vous ne réussissez point, vous ne vous attiriez les plus grands malheurs.

Liu-pou tire son épée, l'enfonce dans son bras, et, faisant jaillir le sang, il jure de se venger.

Wang-yun se précipite à ses genoux, et, après l'avoir remercié : — Puisque tel est votre courage, la dynastie des Han peut se promettre un avenir de quatre cents ans, et c'est à vous seul qu'elle devra ce bonheur inespéré. Tenez, général, voici un ordre secret de l'empereur; gardez-le soigneusement, et n'en laissez rien transpirer. Quand le

temps sera venu d'accomplir ce dessein, je viendrai vous avertir.

Liu-pou prend vivement le décret, en donnant sa parole à Wang-yun, et se retire en silence. Wang-yun invite le ministre d'état Ssé-sun-jouï, l'inspecteur-général Hoang-wan, et Ssé-li, l'intendant de cavalerie, à venir délibérer avec lui.

— Maintenant, dit Sun-jouï, l'empereur commence à entrer en convalescence; il faut envoyer à la ville de Meï-ou un homme habile dans l'art de parler, et inviter Tong-tcho à venir au conseil. Nous placerons des troupes en embuscade dans l'intérieur du palais, et en arrivant il tombera sous leurs coups. Voilà, je crois, un plan excellent.

— Quel homme osera y aller, reprit Hoang-wan.

— Je connais un homme du même pays que Liu-pou, un intendant de cavalerie nommé Li-sou. Ces jours derniers, il était furieux contre Tong-tcho de ce qu'il ne lui avait point donné de l'avancement. Ordonnez à Liu-pou d'envoyer Li-sou. Tong-tcho, qui ignore sa colère, ne concevra aucun doute.

— A merveille! s'écria Wang-yun, et sur-le-champ il invita Liu-pou à venir délibérer avec eux.

— Lorsque, autrefois, je tuai Ting-kien-yang, leur dit Liu-pou, ce fut ce même homme qui lui

porta la parole. S'il n'y va pas aujourd'hui, je lui fais trancher la tête.

Il dit, et fait appeler Li-sou. — Autrefois, lui dit-il, grâce à votre éloquence, j'ai tué Ting-kien-yang, et je me suis rangé sous les ordres de Tong-tcho. Mais, aujourd'hui, il a étouffé tout sentiment d'humanité et de justice, il a violé toutes les lois de l'état. Il insulte l'empereur, il tyrannise le peuple, il a comblé la mesure de ses crimes, il a allumé la haine des hommes et le courroux des dieux. Portez ce décret impérial dans la ville de Meï-ou, et annoncez à Tong-tcho que l'empereur l'attend au palais. Quand il arrivera, vous fondrez sur lui avec tous vos soldats, et vous le tuerez. Vous aurez relevé l'empire chancelant des Han, et vous vous serez conduit comme un fidèle et loyal sujet. Quelles sont vos dispositions?

— Il y a déjà long-temps que je voulais exterminer ce monstre; mais jusqu'ici je n'ai pu en trouver l'occasion. Cette circonstance est un présent du ciel.

A ces mots, il fit serment en brisant une flèche.

—Si vous pouvez accomplir ce grand dessein, lui dit Wang-yun, les charges et les honneurs n'exciteront plus vos regrets.

Le lendemain Li-sou prit quelques dizaines de cavaliers et arriva avec eux dans la ville de Meï-ou. Tout à coup on annonca à Tong-tcho que l'empereur lui envoyait un décret.

— Qu'on fasse entrer le messager impérial, s'écria Tong-tcho.

Quand Li-sou eut finit sa double salutation : — Quel ordre apportez-vous ? demanda Tong-tcho.

— L'empereur commence à entrer en convalescence ; il désire réunir tous les chefs civils et militaires dans le palais Weï-ing-tien, et remettre sa couronne à Son Excellence le premier ministre. C'est là l'objet du décret que voici. Dès que j'ai vu ce décret, j'ai volé vers vous pour féliciter Votre Excellence.

— Que fait maintenant Wang-yun ?

— Le ministre Wang-yun a déjà envoyé des hommes pour décorer la salle où vous devez recevoir solennellement la puissance suprême. Le ministre Sun-jouï a transcrit ce décret dans les archives impériales, et l'on n'attend plus que l'arrivée de Votre Excellence.

Tong-tcho, riant aux éclats : — J'ai rêvé cette nuit qu'un dragon (1) m'entourait de ses replis.

(1) Le dragon est le symbole de la puissance impériale.

Puisque aujourd'hui je reçois cette heureuse nouvelle, il n'y a pas de temps à perdre.

Sur-le-champ il ordonna de préparer les chevaux et les chars avec lesquels il devait retourner dans la capitale.

— Seigneur, lui dit Li-sou, je souhaite que votre dynastie fleurisse pendant dix mille ans; les descendants de Li-sou trouveront en elle leur appui et leur bonheur.

— Si je monte sur le trône, je vous donne la charge de Tchi-kin-'ou.

Li-jou le remercia en se prosternant devant lui.

Tong-tcho étant sur le point de partir : — Je vous avais promis, dit-il à Tiao-tchan, de vous faire un jour impératrice; cette promesse va s'accomplir aujourd'hui.

Tiao-tchan le remercia.

Tong-tcho alla faire ses adieux à sa mère, qui était âgée de quatre-vingt-dix ans.

— Où allez-vous, mon fils? lui dit-elle.

— Votre fils part pour Tchang-'an, où il doit recevoir solennellement l'héritage de la puissance suprême. Au premier jour vous porterez le titre de Thaï-heou (mère de l'empereur).

— Depuis quelques jours mon cœur est agité, tout mon corps palpite de crainte : mon fils, ce n'est pas d'un bon augure...

— Votre émotion n'a rien de surprenant, reprit Li-sou ; elle annonce que vous serez la mère d'une dynastie qui doit fleurir pendant dix mille générations.

Tong-tcho : — Ce que dit mon ami est parfaitement juste.

Après avoir fait ses adieux à sa mère, Tong-tcho monta sur son char, qui était précédé et suivi de plusieurs milliers de soldats ; il sortit de la ville de Meï-ou, et se dirigea vers la capitale. Il n'avait pas fait trente lis, qu'une roue de son char se brisa ; mais les personnes qui l'entouraient le soutinrent et l'empêchèrent de tomber.

Tong-tcho répara le désordre de ses vêtements et s'élança sur un cheval ; mais, à peine avait-il parcouru dix lis, que son cheval poussa des hennissements furieux et rompit sa bride.

Tong-tcho interrogea Li-sou : — Une roue du char s'est brisée, le cheval a rompu sa bride : qu'est-ce que cela veut dire ?

— Votre Excellence doit hériter de l'empire des Han : un nouveau maître va remplacer l'ancien.

— Ce que dit mon ami de cœur est parfaitement juste.

Le lendemain s'éleva tout à coup un vent impétueux, et le ciel se couvrit de nuages.

— Que veulent dire ces présages ? demanda Tong-tcho.

— Votre Excellence monte aujourd'hui sur le trône du dragon (le trône impérial). Ces nuages rouges, ces vapeurs pourprées, annoncent que le ciel va vous entourer d'une majesté imposante.

Tong-tcho étant arrivé aux portes de Tchang-'an, tous les magistrats vinrent à sa rencontre. Wang-yun, Hoang-wan , Yang-tsan , Chun-iu-kiong et Hoang-fou-song, se prosternèrent devant lui sur le bord du chemin, et se proclamèrent ses sujets. Ils lui dirent que l'empereur devait réunir tous les magistrats dans le palais appelé Weï-ing-tien, et qu'il avait l'intention de lui céder sa couronne. Tong-tcho ordonna aux magistrats de se retirer.

Le lendemain, dès la pointe du jour, tous les grands dignitaires vinrent le recevoir. Liu-pou fut un des premiers à le féliciter.

— Seigneur, lui dit-il, demain vous devez n'entrer dans la ville qu'après vous être baigné et avoir pratiqué une abstinence sévère, si vous voulez recevoir la succession d'une dynastie qui est destinée à fleurir pendant dix mille générations.

— Mon fils, il paraît certain que je vais monter

sur le trône ; je vous nommerai commandant de toutes les troupes de l'empire.

Liu-pou le remercia, et dormit devant sa tente.

Pendant la nuit, il y eut une troupe d'enfants qui chantaient au dehors de la ville, et le vent apporta leur chanson jusque dans la tente de Tong-tcho.

Voici leur chanson :

« A la distance de mille lis, l'herbe est fraîche
» et verdoyante;
» Mais dans dix jours elle ne poussera plus. »

Le ton de cette chanson était triste et plaintif.

Tong-tcho interrogea Li-sou : — Que veut dire cette chanson ? Est-ce un présage heureux ou malheureux ?

— Elle annonce simplement que le nom de Lieou s'éteint et que celui de Tong va fleurir à sa place.

— Ce que dit Li-sou est parfaitement juste.

Le lendemain matin, Tong-tcho fit ranger ses troupes sur deux lignes, et entra dans la ville monté sur son char. Il aperçut un Tao-ssé qui portait un manteau bleu et un bonnet d'étoffe blanche. Il tenait dans sa main une longue perche

d'où pendait une pièce de toile de dix pieds de long, sur laquelle était écrit en gros caractère le mot *Liu*.

Tong-tcho demanda à Li-sou ce que voulait dire cet homme.

— C'est un fou, répondit Li-sou; et à ces mots il ordonna aux soldats de le faire éloigner. Le Tao-ssé étant tombé par terre, Lisou le fit traîner au bord du chemin.

Comme Tong-tcho entrait dans l'intérieur du palais, tous les magistrats vinrent à sa rencontre, vêtus de leurs habits de cérémonie. Li-sou, tenant dans sa main une épée d'un grand prix, marchait en soutenant le char.

Quand on fut arrivé à la porte Pé-yé-men, toutes les troupes de Tong-tcho restèrent en dehors, et il entra sur son char, accompagné seulement d'une vingtaine d'hommes. Tong-tcho, voyant que Wang-yun et ses amis gardaient, l'épée à la main, les portes du palais, fut glacé de crainte, et interrogea Li-sou.

— Que veulent tous ces hommes armés?

Li-sou ne répondit point.

Tout à coup les roues du char furent enlevées.

— Le brigand est ici! s'écria Wang-yun; où sont mes soldats?

Des deux côtés sortent une centaine d'hommes qui s'élancent sur Tong-tcho et le frappent à coups de lance ; mais sa cuirasse le préserva. Tong-tcho, qui craignait toujours d'être assassiné, avait coutume de porter sous ses habits une cuirasse de mailles serrées.

Tong-tcho est blessé au bras ; il tombe de son char et appelle Liu-pou.

Liu-pou sort de derrière le char, et s'écrie d'une voix formidable : — Un décret de l'empereur m'ordonne de tuer ce monstre.

Et aussitôt il lui enfonce sa lance dans la gorge. Li-sou lui tranche la tête et l'élève en la tenant par les cheveux. Liu-pou prend sa lance de la main droite, et, tirant de la gauche le décret qui était caché dans son sein, il s'écrie d'une voix retentissante :

—*Par ordre de l'empereur, j'ai tué Tong-tcho, son ministre révolté. Ne m'en demandez pas davantage.*

A ces mots, tous les magistrats qui étaient en dedans et en dehors de la salle se prosternèrent à terre, en criant Vive l'empereur ! vive l'empereur !

Tong-tcho avait atteint sa cinquante-quatrième année. C'était la troisième année de la période Thsou-ping, du règne de Hien-ti, de la dynastie des Han. On était au vingt-deuxième jour du

quatrième mois de l'année Jin-chin (l'an 192 après J.-C.).

Liu-pou ajouta : — C'est Li-jou qui a aidé Tong-tcho à opprimer son souverain. Qui veut se charger d'aller le prendre ?

— J'y cours, répondit Li-sou.

Comme il partait, on entendit à la porte des cris tumultueux, et un officier vint annoncer que les serviteurs de Li-jou l'amenaient eux-mêmes lié et garrotté.

— Ce monstre de Tong-tcho, dit Wang-yun, a laissé dans la ville de Meï-ou toutes les personnes de sa famille. Qui veut aller les exterminer ?

— J'y cours, répondit Liu-pou.

Wang-yun ordonna à Hoang-fou-song et à Li-sou d'accompagner Liu-pou. Liu-pou prit avec lui cinq mille hommes et marcha en toute hâte vers la ville de Meï-ou.

Tong-tcho avait quatre généraux qui lui étaient dévoués de cœur : c'étaient Li-kio, Kou-ssé, Tchong-si et Fan-tcheou ; ils gardaient la ville de Meï-ou avec trois mille soldats d'élite, et recevaient de lui de riches traitements. Dès qu'ils apprennent que Tong-tcho est tué et que Liu-pou s'avance avec une armée formidable, ils rentrent précipitamment dans la ville, emmènent leurs troupes et se retirent à Liang-tcheou.

Liu-pou, étant entré dans la ville de Meï-ou, prit d'abord Tiao-tchan et la conduisit à Tchang-'an.

—Il y a dans le palais, lui dit Hoang-fou-song, huit cents femmes issues de bonne famille; il faut les réunir dans un même endroit avec toutes les autres personnes qui appartiennent à la maison de Tong-tcho, et les exterminer, sans avoir pitié pour l'enfance ni pour la vieillesse.

A ces mots, la mère de Tong-tcho, qui était âgée de quatre-vingt-dix ans, sortit toute tremblante, et les supplia de lui épargner la vie. Elle avait à peine achevé de parler que sa tête avait déjà roulé par terre.

Ce jour-là, tous les hommes et toutes les femmes de la maison de Tong-tcho furent massacrés au nombre de plus de mille cinq cents. On trouva dans la ville de Meï-ou vingt à trente mille livres d'or, quatre-vingt-dix mille livres d'argent, des monceaux d'étoffes brodées, de perles, de pierreries et de choses précieuses, et les greniers d'abondance renfermaient huit millions de boisseaux de grains. Wang-yun ordonna de confisquer la moitié de ces richesses au profit de l'état, et d'employer l'autre à récompenser les soldats.

A l'époque où Tong-tcho fut tué, l'air était tranquille et le soleil et la lune brillaient d'un

pur éclat. Le cadavre de Tong-tcho fut jeté, par ordre, sur la grande route. Comme Tong-tcho était chargé d'embonpoint, les soldats qui le gardaient mirent du feu sur son ventre et en firent une lampe hideuse qui les éclaira toute la nuit, et la terre fut baignée de la graisse liquide qui découla de tout son corps.

Le peuple, en passant devant le cadavre, se plaisait à frapper la tête de Tong-tcho, jusqu'à ce qu'elle fut fracassée et moulue comme de la farine pétrie. Li-jou fut pendu sur la place publique; et la foule amassée autour du gibet se disputait les lambeaux de son corps et les dévorait pour assouvir sa fureur.

Au dedans et au dehors de la ville, les enfants et les vieillards couraient en dansant et faisaient éclater les transports de leur joie. Les jeunes gens et les jeunes filles qui étaient pauvres vendirent leurs habits pour acheter de la viande et du vin. Cette nuit, disaient-ils en se félicitant, nous pourrons dormir tranquillement dans nos lits.

Tong-min, frère cadet de Tong-tcho, et Teng-hoang, son frère aîné, furent pendus par les quatre membres au milieu de la place publique. Tous les hommes qui étaient au service de Tong-tcho, tous ceux qui s'étaient dévoués à sa cause, furent massacrés en prison.

Wang-yun réunit tous les ministres et les grands dignitaires de l'état, et leur offrit un festin splendide dans une salle du palais, pour célébrer la joie et le bonheur qui, par la mort de Tong-tcho, allaient se répandre dans tout l'empire.

HING-LO-TOU,

OU

LA PEINTURE MYSTÉRIEUSE.

HING-LO-TOU,

OU

LA PEINTURE MYSTERIEUSE (1).

Sous la dynastie actuelle, dans les années Yong-lo (2), dans le district de Hiang-ho, de la

(1) Cette nouvelle et la suivante sont tirées de deux Recueils fort estimés, qui en contiennent chacun quarante. Si celles que nous offrons ici étaient favorablement accueillies du public, il nous serait facile de donner un choix des plus intéressantes.

(2) C'est-à dire, les années de *la joie perpétuelle*. C'est le nom des années du règne de *Yong-tching*, de la dynastie des *Ming*, qui occupa le trône de la Chine depuis 1403 jusqu'en 1426.

province de Pé-tché-li, département de Chun-tien-fou, vivait un gouverneur appelé Ni, dont le double nom était Cheou-kien, et le nom honorifique, Y-tchi. Il possédait des milliers de pièces d'or, des terres fertiles et une maison magnifique. Sa femme Tchin-chi ne lui avait donné qu'un fils, qui fut surnommé Chen-ki, c'est-à-dire digne continuateur de la réputation de son père. A peine fut-il devenu grand qu'il prit une épouse, et bientôt après il eut le malheur de perdre sa mère. Le gouverneur résigna sa charge et resta veuf. Quoiqu'il fût fort avancé en âge, il était encore sain d'esprit et plein de force et de santé. Le soin d'aller recueillir ses loyers et toucher les intérêts qui lui étaient dus offrait un aliment continuel à son infatigable activité. Il aurait rougi de laisser couler oisivement ses jours au milieu des jouissances que procurent le luxe et l'opulence.

Un jour que le vieillard venait d'atteindre sa soixante-dix-neuvième année : — Il est rare, lui dit Ni-chen-ki, qu'un homme vive soixante-dix ans; l'antiquité n'en offre que peu d'exemples. Maintenant, mon père, vous venez d'entrer dans votre soixante-dix-neuvième année; encore un an, et la quatre-vingtième s'appesantira sur votre tête. Pourquoi ne point vous soulager des soins pénibles qui vous accablent, en me confiant

l'administration de toutes vos affaires. Ne seriez-vous pas plus heureux en partageant vos instants entre les plaisirs de la table et les douceurs du repos ?

— Si je n'ai plus qu'un jour à vivre, répondit le vieillard en remuant sa tête chauve, j'administrerai encore un jour; par là je t'épargnerai maintes fatigues d'esprit et de corps, et je ferai quelques économies afin de pourvoir à tes besoins. Tant que ces deux frêles piliers pourront encore me soutenir, pourquoi ne me serait-il pas permis de gérer moi-même mes affaires ?

Tous les ans, dans le dixième mois, le gouverneur allait chez ses fermiers pour recueillir ses loyers, et il y demeurait jusqu'au nouvel an. Le bon vieillard devenait, pour toutes les personnes de la maison, l'objet de mille prévenances et des attentions les plus délicates; c'était à qui lui ferait fête. Poules et faisans, vins délicieux, conserves de fruits, rien n'était épargné pour multiplier ses jouissances.

Cette année, les deux derniers mois s'écoulèrent si rapidement pour lui, que, sans s'en apercevoir, il demeura quelque temps de plus qu'à l'ordinaire. Un jour qu'il avait du loisir, il sortit l'après-midi pour faire le tour de sa propriété et jouir en se promenant de l'aspect varié des sites

champêtres. Soudain il voit venir une jeune personne accompagnée d'une vieille dame aux cheveux blancs. Elle se dirigea vers une pièce d'eau, et, se penchant sur le bord, se mit à laver des vêtements, et à les battre sur une pierre blanche et polie. Quoique cette jeune fille fût vêtue en simple villageoise, son visage brillait d'une fraîcheur et d'une grâce modeste qui faisaient oublier son humble condition.

« Sa chevelure était d'un noir luisant (1) com-
» me la lacque de l'arbre tsi : ses yeux en amande
» brillaient comme les flots qui se jouaient à ses
» pieds; ses doigts étaient blancs et délicats com-
» me les jeunes tiges de *tsong;* sur son front se
» détachaient deux arcs gracieux, on eût dit qu'un
» habile pinceau en avait dessiné les contours;
» une robe d'étoffe commune embrassait sa taille
» svelte et légère, et faisait ressortir ses attraits
» avec plus d'avantage que si elle eût été tissue
» de soie et ornée de riches broderies; sa tête
» était surmontée d'un bouquet champêtre qui,
» grâce aux charmes répandus sur toute sa per-
» sonne, la parait mieux qu'une aiguille à tête de

(1) Les passages marqués de guillemets sont écrits en vers.

» perle ou que des fleurs d'étoffe brochée d'or.
» Cette jeune beauté comptait dix-huit prin-
» temps. »

A peine le gouverneur l'a-t-il aperçue, qu'un trouble secret s'empare de ses sens et se répand sur son visage ; ses yeux étincellent, tout son corps tressaille : il reste muet d'admiration.

Après avoir fini de laver ses vêtements, la jeune fille quitte le bassin et s'éloigne sur les pas de la dame aux cheveux blancs. Notre vieillard l'observe avec une inquiète émotion, la suit des yeux, et remarque qu'après avoir dépassé plusieurs maisons du village, elle va frapper à la porte d'une petite cabane blanche dont l'accès était défendu par une haie de bambous entrelacés. Elle entre et disparaît.

Le gouverneur retourne en toute hâte sur ses pas, appelle le fermier, et lui expose en détail la rencontre qu'il vient de faire. — Allez, lui dit-il, trouver les parents de cette jeune personne, et prenez sur elle d'exactes informations. Demandez surtout si elle est fiancée à quelqu'un ; dans le cas contraire, mon intention est de l'épouser en qualité de femme secondaire. Mais j'ignore si elle daignera écouter mes vœux.

Le fermier partit comme un trait, impatient

d'exécuter les ordres de son maître. Il ne fut pas long-temps à savoir que le nom de famille de la jeune personne était Meï, et que son père avait été un lettré de la première distinction. L'ayant perdu presque en même temps que sa mère, dès sa plus tendre enfance, elle avait été recueillie par sa grand'-mère, qu'elle ne quittait pas un seul instant. Elle comptait alors dix-huit printemps, mais elle n'avait encore été promise à personne.

Après avoir obtenu tous les renseignements nécessaires, le fermier va trouver la dame aux cheveux blancs. — Mon maître, dit-il, a remarqué votre petite fille; et, charmé de sa beauté et de ses manières distinguées, il désire vous la demander en mariage pour en faire sa femme secondaire. Quoique ce soit un rang modeste, je puis vous assurer que, comme il a perdu depuis bien des années sa femme légitime, et qu'il n'a personne pour gouverner sa maison, aussitôt qu'elle sera devenue son épouse, elle sera richement vêtue, et délicatement nourrie, et qu'enfin rien ne manquera à ses désirs. Vous-même, madame, vous pouvez compter qu'il vous donnera, jusqu'à la fin de vos jours, du thé, du riz en abondance, et de beaux habits; et quand votre dernière heure aura sonné, il se fera un devoir de vous con-

duire au champ du repos au milieu des cérémonies convenables, et avec une pompe digne de son rang et de sa fortune. Tout ce que je crains madame, c'est que vous ne sachiez point profiter du bonheur qui vient au-devant de vos vœux.

En entendant ces paroles qui lui paraissaient belles comme une étoffe de soie ornée de fleurs et de broderies, la vieille dame fit un signe affirmatif; et comme ce mariage lui paraissait fixé d'avance par le ciel, cette seule entrevue suffit pour le ratifier.

Le fermier revint trouver le gouverneur, que cette nouvelle transporta de joie. Il choisit les présents de noce et prit un calendrier pour trouver un jour heureux. Cependant il craignait que son fils ne mît des obstacles à l'union qu'il projetait. Or, comme c'était dans la ferme que s'étaient faites les fiançailles, ce fut là aussi que s'accomplit le mariage. Le soir des noces, c'était vraiment un spectacle touchant que de voir le vieillard et sa jeune épouse. Le passage suivant, tiré d'une pièce galante faite à cette occasion, expliquera mieux ma pensée.

« D'un côté, c'est un vieillard aux cheveux » blancs, couvert d'un vêtement de crêpe foncé;

» de l'autre, une jeune fille avec sa chevelure noire
» et ondoyante, et riche de toilette et d'attraits.
» La plante grimpante et l'arbrisseau jeune et par-
» fumé qu'elle embrasse de ses branches arides
» offrent une idée fidèle de ce couple inégalement
» assorti. Celle-ci palpite d'inquiétude, celui-là est
» agité d'une crainte secrète. Il craint que, dans
» la lutte qui va s'engager, son courage ne réponde
» mal à l'ardeur qui l'anime. »

Dès que la nuit fut venue, le vieillard soutint noblement le combat qui devait couronner ses vœux, et renouvela plus d'une fois ses anciennes prouesses.

Le quatrième jour, le gouverneur fit venir une chaise à porteurs, et conduisit chez lui sa nouvelle épouse pour la présenter à son fils et à sa bru.

Tous les gens de sa maison, hommes, femmes, jeunes filles, accoururent à l'envi pour lui rendre leurs devoirs, et, après s'être prosternés jusqu'à terre, l'appelèrent Siao-naï-naï, qualification respectueuse qui répond au titre de *jeune épouse*. Le gouverneur leur distribua à tous des pièces d'étoffes assorties à leur goût et à leur condition; et chacun d'eux s'en retourna enchanté du maître et de ses cadeaux.

Cependant Ni-chen-ki ne partageait point l'allégresse générale. Il est vrai qu'en face il n'osait ouvrir la bouche et manifester son mécontentement. Mais, lorsqu'il était à l'écart avec sa femme, il ne pouvait contenir son indignation. — Convenez, lui disait-il, que ce vieux barbon blesse tout sentiment de convenance, lui qui chancelle sous le poids des années et dont la vie est comme la flamme d'une lampe exposée au souffle du vent. Peut-on prendre un tel parti sans en prévoir les conséquences? Pour cinq ans, dix ans peut-être qu'il lui reste encore à être au monde, croit-il faire une chose bien louable, bien morale surtout, en épousant cette jeune personne, fraîche et brillante comme une branche chargée de fleurs, et qui, pour prix d'un tendre attachement, ne recevra que des caresses froides et impuissantes! En second lieu, voit-on beaucoup d'octogénaires prendre des compagnes de dix-huit ans? Bientôt la décrépitude du mari le rendra insupportable à sa jeune épouse. Déçue dans son ardeur légitime, elle s'abandonnera à tous les travers du vice, et sa honte, son déshonneur, rejailliront sur notre famille. Enfin ce mariage ne ressemble-t-il pas à un fléau dont le ciel nous frapperait à la veille d'une abondante récolte? Après avoir capté la confiance de son

vieil époux, elle soustraira, tantôt un objet, tantôt un autre, pour se faire à nos dépens un riche pécule. Un jour elle lui demandera des robes, un autre jour des parures. Aveuglé par sa folle passion, il n'osera rien lui refuser, jusqu'à ce qu'enfin, pillé et dépouillé de tout, il voie se réaliser le proverbe : *Quand l'arbre est abattu, les oiseaux s'envolent.* Semblable au ver qui ronge le cœur de l'arbre et à l'insecte qui dévore les céréales, elle soutirera peu à peu la fortune de notre père et le réduira à la mendicité; puis un beau matin elle pliera bagage et ira jouir ailleurs du fruit de ses rapines. Cette jeune femme avec ses grâces et ses attraits tant vantés n'a-t-elle pas tous les dehors d'une courtisane? Entièrement dépourvue de dignité et de noblesse, elle n'a rien qui décèle une origine distinguée. Compagne assidue du vieillard qu'elle a rendu l'esclave de tous ses caprices, elle se donne des airs d'importance et affecte le ton et les manières d'une personne de qualité! Cependant quel est son rôle auprès de notre père? N'est-ce pas tour à tour celui d'une concubine et d'une domestique? Espérons qu'un jour il lui faudra bien rabattre de ses prétentions. Peut-on concevoir l'aveuglement d'un père qui enjoint à tout le monde de ne désigner cette créature que

par la plus noble qualification (1). Croit-elle que nous nous soumettrons à cette humiliante étiquette, et que nous lui obéirons comme des valets? Excellent moyen pour lui donner une haute idée d'elle-même et nous attirer le lendemain de sa part les plus cruels affronts!

C'est ainsi que les deux époux murmuraient entre eux, et s'emportaient en injures grossières contre leurs parents. Ces propos, saisis par des personnes indiscrètes, se propagèrent de bouche en bouche et arrivèrent bientôt aux oreilles du vieillard.

Quoique le gouverneur en fût vivement affligé, il sut se contenir et renfermer dans son sein la douleur qui l'accablait. Heureusement que sa jeune femme était douée du caractère le plus doux et le plus affable. Pleine de déférence et de soumission pour ses supérieurs, elle accueillait avec une grâce parfaite les personnes placées sous ses ordres; de sorte que, dans la maison, elle rendait tout le monde heureux.

Deux mois étaient à peine passés qu'elle se trouva enceinte. Elle cacha si bien cet événement, qu'il n'y avait que son mari qui fût dans le secret.

(1) Celle de *Siao-naï-naï*. Voyez plus haut, page 202.

Trois mois, six mois s'écoulèrent sans que son état excitât le moindre soupçon; enfin, le neuvième mois, elle donna le jour à un fils.

A cette nouvelle, toute la maison fut frappée d'étonnement et d'admiration.

Comme ce jour était justement le neuvième de la neuvième lune, l'enfant fut appelé Tchong-yang-eul, nom qui devait être son nom de lait, et rappelait l'époque précise où il était venu au monde.

Le onzième jour du même mois était l'anniversaire de la naissance du gouverneur, qui entrait dans sa quatre-vingtième année. Sa maison fut bientôt remplie d'une foule de visiteurs qui vinrent lui présenter leur compliments et leurs félicitations.

Le vieillard leur donna un repas splendide, pour célébrer à la fois l'anniversaire de la naissance et la cérémonie où l'on baigne le nouveau-né, lorsqu'il a atteint son troisième jour.

— Seigneur, disaient les convives, en vous voyant obtenir un second fils dans un âge aussi avancé, il est aisé de juger que votre corps n'a point perdu sa vigueur, et que vous arriverez à la dernière période de la vieillesse.

Mais cet événement, qui faisait le bonheur du père, excitait en secret le dépit de Ni-chen-ki.

Chacun sait, disait-il, qu'à soixante ans l'homme perd communément cette qualité qui est le caractère de l'âge viril ; à plus forte raison à quatre-vingts ! A-t-on jamais vu un arbre desséché se couronner de fleurs ? Pour moi, je ne sais à qui attribuer cet être équivoque ; mais je suis convaincu que mon père est complètement étranger à sa naissance. Décidément je ne puis reconnaître pour mon frère un enfant dont l'illégitimité n'est que trop évidente.

Ces propos revinrent encore aux oreilles du vieillard, qui les renferma au fond de son cœur.

Mais le temps s'écoule avec la rapidité de la flèche qui fend les airs. Une année révolue s'était écoulée depuis la naissance de Tchong-yang-eul. C'était l'époque où l'on célèbre la cérémonie antique appelée *Souï-pan-hoeï* (1). Tous ses parents et ses amis vinrent le féliciter. Mais Ni-chen-ki quitta la maison pour ne point tenir compagnie aux nouveaux hôtes.

(1) Dès qu'un enfant est âgé de douze mois accomplis, toute la famille se réunit dans la maison du père. On place devant lui, si c'est un garçon, des jouets ayant la forme d'arc, de flèches et de pinceaux ; et, si c'est une fille, un couteau, une petite aune, des aiguilles et du fil. Le choix que fait l'enfant permet de juger de ses dispositions futures.

Le vieillard, qui connaissait le motif secret de cette conduite, ne fit nulle tentative pour le ramener et l'inviter à la fête de famille qui se préparait. Pour lui il resta auprès de ses parents et but avec eux tout le long du jour. Cependant il avait le cœur si oppressé par le chagrin que lui causait son fils aîné, qu'il ne put ouvrir la bouche pour proférer une seule parole.

Comme Ni-chen-ki était naturellement avare et jaloux, une seule chose absorbait sa pensée : c'était que Tchong-yang-eul n'héritât un jour d'une partie de la succession de son père. Voilà le vrai motif qui l'empêchait de le reconnaître pour son frère. Dans l'origine, il se vengea par l'injure et la calomnie; plus tard, il alla jusqu'à maltraiter le fils et la mère.

Le gouverneur, que son savoir et sa pénétration avaient conduit aux emplois les plus éminents, n'eut pas de peine à démêler les ressorts secrets de sa conduite. Par malheur, il sentait chaque jour le progrès des ans, et il craignait de ne point voir l'époque où Tchong-yang-eul aurait atteint sa majorité. — Quand je ne serai plus, se disait-il, cet enfant tombera sous la puissance de son frère aîné. Si je traite ce dernier avec toute la sévérité qu'il mérite, ce sera lui fournir plus tard, contre mon second fils, mille prétextes d'animosité

et de vengeance; il vaut mieux user de patience et de ménagements.

Si la vue du jeune enfant causait toujours au père un redoublement de tendresse, il ne pouvait se défendre d'un sentiment de pitié en voyant sa mère si faible et si timide, qui allait bientôt se trouver sans appui. Cette pensée était sans cesse présente à son esprit, et y faisait naître tantôt les regrets les plus amers, tantôt la douleur et le désespoir.

Quatre printemps se passèrent encore, et l'enfant atteignit sa cinquième année. Le vieillard, voyant qu'il était doué d'une rare intelligence, et que, d'un autre côté, il aimait à jouer et à folâtrer, songea à l'envoyer à l'école, afin qu'il acquît un jour, par des études solides, du talent et de la réputation. Comme le frère aîné portait le nom de Chen-ki, il voulut l'appeler Chen-chu, expression qui signifie également *digne successeur* de son père.

Il choisit un jour heureux, prépara une collation, et ordonna à Chen-chu d'aller de sa part inviter le maître qui devait lui donner des leçons.

Or, ce maître était le même à qui le gouverneur avait confié l'éducation de son petit-fils. Désormais le jeune oncle et le neveu devant avoir ensemble

le même professeur, c'était comme l'on dit, *faire d'une pierre deux coups.*

Qui aurait pensé que Ni-chen-ki était bien loin de ne faire qu'un cœur et qu'une âme avec son père? Voyant que le jeune enfant avait été surnommé Chen-chu, expression qui le mettait sur la même ligne que lui, il éprouva le plus vif mécontentement.—D'ailleurs, disait-il en lui-même, mon fils étudiant avec lui, ne faudra-t-il pas qu'il l'appelle son oncle? Cette qualification, fortifiée par une longue habitude, inspirera à celui-ci un sentiment de supériorité qui dégénérera en tyrannie. Il vaut mieux retirer mon fils de l'école et lui donner un autre maître.

Sans cesse il allait chercher son fils sous prétexte qu'il était malade, et lui faisait souvent manquer la classe pendant plusieurs jours de suite.

Dans le commencement, le gouverneur s'imagina que son neveu avait en effet une indisposition réelle; mais, au bout de quelque temps, le maître vint l'informer que Ni-chen-ki avait trouvé un autre professeur pour son fils, et qu'ainsi les deux enfants fréquentaient chacun une école séparée. Il ajouta qu'il ne pouvait deviner le motif d'un tel changement.

Cette affaire n'aurait eu aucune suite fâcheuse si le vieillard n'en eût rien su. Mais, à cette nou-

velle, il entra dans une colère violente. Il voulait d'abord aller trouver son fils et lui faire expliquer sa conduite. Cependant, après quelques instants de réflexion : —Puisque le Ciel, dit-il, m'a donné un fils aussi pervers et aussi dénaturé, à quoi aboutiraient mes reproches? Il est plus prudent de ne point m'occuper de lui.

Le gouverneur revint chez lui l'âme navrée de douleur. Dans le trouble où il était, il heurta du pied contre le seuil de la porte et tomba à la renverse. Meï-chi accourut le relever, et le conduisit sur un canapé : il était privé de connaissance et de sentiment. Sans perdre de temps, elle appela un habile médecin, qui, après avoir tâté le pouls du vieillard, déclara qu'il avait gagné une fraîcheur, et qu'actuellement il était agité par la fièvre. Il prit de l'eau tiède, lui en arrosa le visage pour rappeler l'usage de ses sens et le fit porter sur son lit.

Quoique le vieillard eût repris connaissance, il se sentait comme paralysé de tous ses membres, et ne pouvait faire le plus léger mouvement. Meï-chi ne quittait point le chevet de son lit; tantôt elle faisait chauffer des bouillons, tantôt elle préparait les potions prescrites, et rendait à son époux tous les soins que lui suggérait sa tendresse.

Le vieillard ayant pris plusieurs médicaments sans éprouver aucune amélioration, le docteur lui ouvrit la veine, et annonça que les ressources de l'art étaient impuissantes, et que le malade n'avait pas deux jours à vivre.

A cette nouvelle, Ni-chen-ki vint plusieurs fois jeter un coup-d'œil et s'assurer de la véracité du médecin.

Voyant que l'état du vieillard empirait d'heure en heure, il resta convaincu qu'il ne relèverait pas de cette maladie. Alors il se mit à faire du bruit dans la maison, à gronder les servantes, à frapper les valets, et à déménager les effets de son père. Le vieillard s'en aperçut, et la douleur qu'il en ressentit avança encore le terme de ses jours. La jeune femme ne cessait de pleurer et de gémir. L'enfant lui-même n'alla point en classe, et resta dans la chambre pour veiller son père.

Le gouverneur, sentant que sa fin approchait, fit appeler auprès de lui son fils aîné; et prenant un registre qui contenait les titres de ses terres et de ses maisons, et l'état de toutes les personnes attachées à son service, il le lui remit et lui dit:

—Chen-chu n'a que cinq ans; il a encore besoin qu'on s'occupe de son entretien. Sa mère est trop jeune pour administrer ma maison; si je lui

donne une partie de ma fortune, elle ne saura pas en régler l'emploi. J'aime mieux vous instituer mon légataire universel. Si Chen-chu atteint l'âge viril, je vous prie de lui tenir lieu de père. Vous lui chercherez une compagne, et vous lui donnerez une petite maison et cinq ou six arpents de bonne terre, afin qu'il puisse se garantir de la faim et du froid, et pourvoir à tous ses besoins. Ces différentes recommandations sont consignées de point en point dans le livre que voici. Quant à vivre tous ensemble ou séparés, c'est une question que je laisse à votre choix. Si Meï-chi désire former de nouveaux liens, laissez-la suivre son inclination. Si au contraire elle persiste à demeurer veuve, et à passer ses jours avec son fils, n'exercez aucune contrainte pour l'en détourner. Quand je ne serai plus, exécutez ponctuellement mes dernières volontés. Par là vous ferez éclater votre piété filiale. Alors je pourrai reposer en paix dans le sombre empire.

Ni-chen-ki prit le livre, et, au premier coup-d'œil, il y vit nettement exposés tous les détails de la succession. Son visage s'épanouit, et d'un air rayonnant : — Mon père, s'écria-t-il, n'ayez ni crainte ni inquiétude, j'exécuterai avec un soin religieux tous les ordres que vous venez de me donner.

Sans perdre de temps, il recueillit le livre, et partit en bondissant de joie.

Mei-chi, le voyant déjà loin, se mit à sangloter et à fondre en larmes. Puis montrant son fils au vieillard : — Cet enfant, que vous traitez comme un ennemi, n'est-il point votre rejeton légitime? n'est-ce point votre sang, n'est-ce point une portion de vous-même? Et cependant vous abandonnez à votre aîné la possession de tous vos biens! Comment voulez-vous que moi et mon fils nous vivions le reste de nos jours?

— Vous ignorez le vrai motif de ma conduite, reprit le gouverneur. Voyant que Chen-ki était un homme sans principes et sans loyauté, j'ai pensé que, si je partageais également ma fortune entre mes deux fils, la vie de ce tendre enfant pourrait être exposée aux plus grands dangers. J'ai mieux aimé, pour le satisfaire, lui abandonner l'héritage de tous mes biens, afin que, dans la suite, vous n'eussiez rien à craindre de sa jalousie et de sa haine invétérée.

— Quoi qu'il en soit, répondit Mei-chi, vous connaissez l'ancien axiome : Qu'un fils soit né d'une femme du premier ou du second rang, c'est toujours un fils. Si donc un père se laisse guider par une aveugle partialité, et donne tout à

l'un au préjudice de l'autre, il ne peut échapper aux traits de la raillerie.

— Ces observations, reprit le gouverneur, ne changeront rien à mes volontés ; j'ai mes raisons pour agir ainsi. Profitez du temps que je vis encore pour mettre votre fils sous la tutelle de Chen-ki ; et, tôt ou tard, quand je ne serai plus, choisissez-vous un mari selon votre cœur, avec qui vous puissiez finir heureusement le reste de vos jours. Mais gardez-vous de demeurer auprès d'eux : ils vous abreuveraient de peines continuelles.

— Quelles paroles se sont échappées de votre bouche ? s'écria Mei-chi. Votre servante appartient à une famille de lettrés : elle repoussera jusqu'à la fin de sa vie la pensée de former de nouveaux liens. D'ailleurs n'ai-je pas un fils à qui je me dois tout entière ? Comment aurais-je le cœur assez dur pour me détacher de lui ?

— Se peut-il, reprit le gouverneur, que vous soyez fermement décidée à demeurer toujours veuve ? Ne craignez-vous pas de vous en repentir bientôt ?

Mei-chi scella par un serment la résolution qu'elle venait d'exprimer.

— Eh bien ! dit le gouverneur, puisque votre esprit est inébranlable, n'ayez point d'inquiétude

sur votre sort et sur celui de votre fils : votre existence est assurée.

A ces mots, il chercha sous son oreiller, et en retira un objet qu'il remit à Meï-chi. D'abord elle s'imagina que c'était un manuscrit qui contenait a donation de quelque portion de son bien. Mais, au premier coup-d'œil, elle reconnut que c'était une peinture d'un pied de large sur trois de long.

— Que voulez-vous que je fasse de cette peinture? s'écria Meï-chi.

— C'est un portrait de famille, repartit le gouverneur; il renferme un mystère de la plus haute importance. Conservez religieusement cette peinture, et gardez-vous surtout de la montrer à qui que ce soit. Mais, quand votre fils sera devenu grand, si Chen-ki ne lui donne aucune marque d'intérêt, renfermez votre secret au fond de votre cœur, et attendez jusqu'à ce qu'on vous signale un magistrat sage, intègre et d'une rare pénétration. Vous lui présenterez cette peinture, et, après lui avoir fait connaître mes dernières volontés à cet égard, vous le prierez de vous donner la solution de l'énigme qu'elle renferme. L'explication désirée viendra s'offrir naturellement à son esprit, et de suite vous trouverez de quoi vivre, vous et votre fils, et vous procurer même toutes les jouissances de la fortune.

Meï-chi prit et serra la peinture ; sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure.

Le gouverneur vécut encore quelques jours. Sa tendre épouse recueillit son dernier soupir, qui s'exhala au milieu d'une lente agonie. Il avait 84 ans.

« Le Ciel nous donne une portion d'existence ; » nous la dépensons de cent manières. Mais un » jour la mort survient, et fait évanouir tous nos » projets. »

Revenons maintenant à Ni-chen-ki. Se voyant en possession du livre qui contenait les titres des propriétés de son père, il vint demander l'une après l'autre les clés de tous les appartements. Chaque jour il passait en revue le mobilier et en faisait d'avance l'inventaire. Comment aurait-il eu le temps d'aller chez son père pour s'informer de son état ? Mais lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, Meï-chi envoya une servante lui porter cette triste nouvelle. Les deux époux accoururent en toute hâte, et, après avoir à peine donné quelques regrets à leur père, ils s'en retournèrent au bout d'une demi-heure, abandonnant à Meï-chi le soin de veiller sur ses restes inanimés.

Heureusement qu'avant leur arrivée, elle avait préparé elle-même tous les objets nécessaires aux

funérailles. Après avoir enveloppé le corps de son époux de ses derniers vêtements, et l'avoir déposé dans le cercueil, elle prit le costume de veuve, et resta avec son fils pour garder la salle funèbre. Du matin au soir, elle pleurait et poussait des sanglots, et ne s'éloignait pas un instant du cercueil, qu'elle tenait étroitement embrassé.

Chen-ki ne s'occupait qu'à faire ou à recevoir des visites; quant au deuil et à la douleur, il y restait complétement étranger. Il choisit un jour de la même semaine pour célébrer les obsèques. A peine cette triste cérémonie est-elle terminée, qu'il va dans la chambre de Meï-chi, bouleverse les coffres, et fouille toutes les cassettes, craignant sans doute que son père n'y eût laissé quelque argent provenant de ses économies.

Meï-chi, qui était douée d'une grande pénétration, eut peur qu'il ne s'emparât de la *Carte peinte*. Elle prit deux petites caisses qu'elle avait apportées en ménage, les ouvrit elle-même la première, et, après en avoir retiré quelques anciens habits, elle engagea Chen-ki et sa femme à venir les visiter. Chen-ki, voyant son désintéressement, renonça à pousser plus loin ses recherches. Enfin les deux époux s'en retournèrent, laissant la maison paternelle dans un désordre complet.

Meï-chi, accablée de mille pensées douloureuses, ne cessait de pousser des cris et des sanglots. Le jeune enfant, témoin du désespoir de sa mère, mêlait ses larmes aux siennes, et faisait entendre des plaintes déchirantes.

« Quand on serait insensible comme une statue » d'argile, comment pouvoir retenir ses pleurs? » Quand on aurait des entrailles de fer, comment » se défendre d'un sentiment de compassion? »

— Le lendemain Ni-chen-ki fit venir un charpentier, visita avec lui la chambre du gouverneur, et lui donna ordre de la reconstruire sur un nouveau plan, et d'en changer les dispositions, afin qu'elle pût convenir à son fils. Quant à Meï-chi et à son jeune enfant, il les relégua bien loin, dans une maison délabrée, située derrière son jardin, et leur donna pour tout mobilier un méchant grabat monté sur quatre pieds chancelants, une table composée de planches grossièrement assemblées, et quelques escabeaux vermoulus. Pour des ustensiles de ménage, il n'en fut nullement question.

Au commencement, Meï-chi se tenait dans sa chambre, et n'avait d'autre peine que de donner ses ordres à deux personnes qui la servaient.

Après avoir perdu son mari, elle congédia l'aînée, et ne garda que la plus jeune, qui était âgée de onze à douze ans. Celle-ci, pleine d'attachement pour sa maîtresse, allait chaque jour de maison en maison lui quêter du riz et des herbes potagères, et se sacrifiait elle-même au point d'oublier ses propres besoins.

Meï-chi ne put souffrir une telle abnégation, et, surmontant sa timidité naturelle, alla elle-même demander le riz qui lui était nécessaire, construisit un petit fourneau en terre, et se mit à préparer ses modestes repas. Du matin au soir, et même pendant une partie de la nuit, elle travaillait de l'aiguille, et, avec le produit de ses veilles, elle achetait quelques légumes grossiers qui étaient sa seule nourriture. Le jeune écolier allait en classe chez un maître voisin, et il fallait encore qu'elle s'imposât un surcroît d'ouvrage pour subvenir aux frais de son éducation.

Plusieurs fois Chen-ki chargea sa femme de l'engager à contracter une seconde union, et envoya même des entremetteuses de mariage pour lui faire des propositions. Mais, voyant que la résistance de Meï-chi était invincible, il cessa de l'obséder.

— Comme Meï-chi était douée d'un caractère patient et résigné, et supportait tout sans mot di-

re, Chen-ki, quoique naturellement violent et emporté, finit par ne plus faire aucune attention à elle ni à son fils.

Mais le temps s'écoule avec la rapidité de la flèche qui fend les airs. Chen-chu grandit insensiblement et atteignit sa quatorzième année. Or Meï-chi avait toujours gardé la plus grande réserve sur tout ce qui lui était arrivé précédemment, et s'abstenait d'y faire la moindre allusion en présence de son fils. Elle craignait qu'il ne commît quelque indiscrétion qui pût réveiller contre elle l'animosité de Ni-chen-ki. Mais il avait quatorze ans, et son esprit avait acquis déjà tant de perspicacité et de pénétration, qu'il devenait impossible de lui cacher plus long-temps la vérité.

Un jour il pria sa mère de lui acheter un vêtement de soie. Elle lui répondit qu'elle n'avait point d'argent.

— Mon père, repartit Chen-chu, a exercé jadis les fonctions de gouverneur, et il n'a laissé que deux enfants. Voyez maintenant la position brillante de mon frère aîné : il est comblé d'honneurs et de richesses; et moi, je ne puis seulement me procurer un vêtement dont j'ai besoin ! Que signifie cette choquante inégalité ? Eh bien, ma mère, puisque vous manquez d'argent, je m'en vais en demander à mon frère.

Il dit, et part. Meï-chi court après lui; et, l'arrêtant par son habit : — Mon fils, lui dit-elle, est-ce une si grande affaire qu'un vêtement, pour aller l'acheter par une démarche humiliante ? Tu connais le proverbe : *Le bonheur est comme un trésor, on l'augmente en le ménageant.* Tant que tu es encore jeune, je t'habille d'étoffe commune; mais, quand tu seras devenu grand, tu auras des vêtements de soie. Si je faisais le contraire aujourd'hui, et que je te vêtisse de soie, une fois que tu serais devenu grand, je n'aurais pas même de toile ordinaire pour te couvrir. Attends encore deux ans; et, si tu as fait des progrès dans l'étude, moi qui te parle, je n'hésiterai pas à me vendre pour te procurer de beaux habits. Il ne fait pas bon d'irriter ton frère aîné; je t'en supplie, garde-toi de provoquer sa colère.

— Vous avez raison, répondit Chen-chu.

Mais ces paroles n'étaient point sincères et il s'en fallait de beaucoup que son cœur fût d'accord avec sa bouche.

—Je sais, disait-il en lui-même, que mon père avait beaucoup d'or et d'argent, et de vastes propriétés; il ne pouvait manquer de les partager également entre nous deux. Croit-on que je vais rester éternellement avec ma mère, et ne me marier que sur la fin de ma carrière ? Faudra-t-il que

j'abandonne l'étude, et que pour vivre je sois réduit à exercer les plus viles professions? D'un côté, mon frère aîné, qui nage dans l'opulence, ne me donne aucune marque d'intérêt; de l'autre, ma mère ne peut se procurer une pièce d'étoffe, et n'attend que le moment de se vendre pour me donner des vêtements. Le langage qu'elle m'a tenu a quelque chose de bien surprenant. Au reste, mon frère aîné n'est pas un tigre qui dévore les hommes : qu'ai-je à redouter de sa part?

En disant ces mots, il sort furtivement, et va droit à la maison magnifique qu'habitait son frère aîné. Il le fait demander, et, dès qu'il l'aperçoit, lui fait une profonde salutation.

—Que viens-tu faire ici? s'écria Chen-ki, frappé d'étonnement.

—Tout le monde sait, repartit Chen-chu, que je suis le fils d'un illustre magistrat; cependant je suis couvert de haillons et j'excite la risée du public. Je viens exprès pour vous demander une pièce d'étoffe de soie, afin d'avoir des vêtements.

— Si tu veux des habits, tu n'as qu'à en demander à ta mère.

— Ce n'est point ma mère, c'est vous qui avez la jouissance de tous les biens du seigneur Ni, notre père.

En entendant prononcer ces mots, qui paraissaient au-dessus de son âge, Chen-ki devint rouge de colère. — Qu'est-ce qui t'a si bien fait la langue? Qui t'a poussé à venir me demander des habits, pour avoir le prétexte de me chicaner sur mes biens?

— Tôt ou tard ces biens seront divisés. Mais ce n'est point là ce qui m'occupe aujourd'hui. Pour le moment, il me faut des habits qui répondent à mon rang et à ma naissance.

— Il te convient bien, petit bâtard, de parler de rang et de naissance! Quand le seigneur Ni, mon père, aurait laissé d'immenses trésors, n'a-t-il pas pour les partager un fils et un petit-fils nés de femmes légitimes? Pour toi, dont la naissance est plus qu'équivoque, tu n'as rien à faire ici : va-t'en. Je sais bien que tu n'es point venu de ton propre mouvement. Quelqu'un t'a envoyé pour me faire cette scène scandaleuse. Mais prends garde de ne me point faire sortir de mon caractère. Je saurais bien vous expulser, toi et ta mère, de l'asyle que je vous ai généreusement accordé, et vous réduire à ne pas savoir où poser la tête.

— Je suis comme vous le fils du gouverneur. Pourquoi élever des doutes sur la légitimité de ma naissance? Qu'entendez-vous par vous faire sor-

tir de votre caractère? Auriez-vous formé le projet d'attenter à nos jours, afin de pouvoir dans la suite disposer seul de la succession?

— Petit animal, s'écria Chen-ki, les yeux étincelants de colère, tu veux donc pousser ma patience à bout !

A ces mots, il l'arrête par son habit, le secoue avec violence et fait pleuvoir sur lui une grêle de coups.

Le pauvre enfant, meurtri et couvert de contusions, s'échappa à grand'peine, et vint en pleurant conter sa mésaventure à sa mère.

— Je t'avais bien défendu, lui dit Meï-chi d'un air fâché, d'aller provoquer sa colère. Tu as été sourd à mes conseils. Il t'a maltraité : c'est bien fait pour toi.

Tout en disant ces mots, cette bonne mère prend le pan de sa robe, et frotte doucement les contusions dont sa tête est couverte. Mais, à la vue des blessures qu'il avait reçues, deux ruisseaux de larmes s'échappent de ses yeux.

« Une jeune veuve tient embrassé son fils or-
» phelin. Dénuée de toutes ressources, à peine
» peut-elle se garantir de la faim et du froid. Parce
» qu'elle a perdu le seul ami qu'elle avait au

» monde, elle voit se dessécher loin du tronc pa-
» ternel deux rameaux qui auraient dû fleurir en-
» semble. »

Cependant Mei-chi était accablée de mille pensées douloureuses. Craignant donc que Chen-ki ne conservât du ressentiment, elle lui envoya la jeune fille qui la servait pour le prier d'excuser l'étourderie d'un écolier qui, ignorant les usages du monde, avait imprudemment offensé son frère aîné et provoqué sa sévérité.

Mais le courroux de Chen-ki était loin d'être apaisé. Le lendemain, il convoqua tous les membres de sa famille, sans oublier Mei-chi et son fils, afin de leur donner connaissance des dernières volontés de son père.

—Respectables parents, que je vois ici assemblés, s'écria-t-il, je vous déclare qu'un autre que moi n'aurait jamais daigné garder à sa charge cette créature et son fils. Hier Chen-chu est venu me contester la possession de mes biens, et s'est permis même des injures auxquelles je dois mettre un terme, de peur que plus tard l'âge n'augmente encore son exigence et son humeur querelleuse. Aujourd'hui je vais donner au fils et à la mère une habitation et sept ou huit arpents de

terre ; et en cela je ne fais que me conformer aux volontés de mon père, que je veux exécuter avec un soin religieux. Approchez, respectables parents, et confirmez par votre témoignage la vérité de ce que j'avance.

Ceux-ci, qui connaissaient depuis long-temps le caractère violent de Chen-ki, et voyant d'ailleurs que le testament était en effet écrit de la main du gouverneur, se gardèrent bien de le contredire, de peur de s'attirer quelque mauvaise affaire.

— Avec mille pièces d'or, disaient ceux qui voulaient capter ses bonnes grâces, on ne saurait se procurer de l'écriture d'un homme de l'autre monde. Oui, nous reconnaissons bien la main du gouverneur : il ne peut y avoir le plus léger doute sur ce point.

Ceux même qui s'attendrissaient le plus sur le sort de Chen-chu et de sa mère n'osaient élever la voix en leur faveur. — Y a-t-il beaucoup d'hommes, disaient-ils, qui aient tous les jours de quoi subvenir à leurs besoins? Y a-t-il beaucoup de filles qui se marient avec une dot et un trousseau ? Mais maintenant ils ont une habitation et des terres qui ne leur coûtent rien. Il ne faut que du courage et de la bonne volonté pour faire valoir cette propriété. Non seulement ils au-

ront du riz à leur suffisance, mais ils pourront encore en avoir de reste et le vendre avantageusement.

Mei-chi, qui avait déjà été reléguée dans un coin du jardin, savait parfaitement ce que valaient les dons de Chen-ki; mais il fallait obéir et accepter le partage. Elle emmena son fils, salua ses parents et prit congé d'eux, après s'être prosternée devant la tablette de son époux.

Chen-ki et sa femme lui abandonnèrent quelques vieux ustensiles de cuisine, ainsi que les deux cassettes qu'elle avait apportées en ménage. Mei-chi loue une bête de somme, et, après quelques jours de marche, arrive à l'habitation dont nous venons de parler plus haut. Elle n'aperçoit que des terres hérissées d'herbes sauvages, et une maison recouverte de quelques tuiles rares et mal jointes, et qui depuis long-temps n'avait reçu aucune réparation. Comment habiter une cabane dont le toit faisait eau de toutes parts, et dont le plancher était toujours trempé par l'humidité du sol?

Mei-chi balaya une chambre et y dressa son lit. Ensuite elle appela le fermier, de qui elle apprit que ces sept ou huit arpents se composaient de terres de la plus mauvaise qualité. Dans les années d'abondance, elles ne donnaient qu'une demi-ré-

colte, qui était insuffisante pour nourrir le cultivateur; mais, dans les années malheureuses, on ne pouvait subsister qu'à force d'emprunts et de sacrifices.

Comme Meï-chi ne cessait de répandre des larmes, le jeune écolier, qui était doué d'une raison prématurée, lui parla en ces termes : — Mon frère et moi, nous sommes les fils du même père. Pourquoi le testament me traite-t-il avec une parcimonie aussi choquante. Il faut qu'il y ait là-dessous quelque secret que j'ignore. Ne serait-ce point par hasard que cette pièce est fausse, et que mon père, à qui on l'attribue, est tout-à-fait étranger à sa rédaction. Vous savez qu'en fait d'héritage, la justice ne fait acception de personne, et n'a égard ni à l'illustration ni à l'obscurité des prétendants. Pourquoi, ma mère, ne point aller trouver un magistrat à qui vous ferez connaître cette inégalité révoltante? Sa décision fixera nos droits et mettra un terme à nos justes regrets.

Meï-chi, se voyant sans cesse importunée par son fils, ne put garder plus long-temps le secret qu'elle renfermait depuis long-temps dans son sein.

—Mon fils, lui dit-elle, gardez-vous de douter de l'authenticité du testament. Il est bien vrai que

le gouverneur l'a écrit en entier de sa main. Vous voyant en bas-âge, et craignant que votre frère aîné n'attentât à vos jours, il aima mieux, pour satisfaire son avidité sans bornes, l'instituer son légataire universel; mais, la veille de sa mort, il me remit une peinture et me recommanda de la garder secrètement. « Elle renferme, ajouta-t-il, un mystère de la plus haute importance. Attendez qu'on vous signale un magistrat doué d'une rare intelligence. Vous irez le trouver et vous lui en demanderez l'explication. Je vous réponds que vous et votre fils vous aurez de quoi vivre dans une heureuse aisance, et que, jusqu'à la fin de vos jours, vous n'aurez point à redouter les rigueurs de la misère. »

— Puisque cela était ainsi, repartit Chen-chu, pourquoi ne m'avoir pas prévenu plus tôt? Où est cette peinture? Je vous en prie, permettez à votre fils d'y jeter un moment les yeux.

Mei-chi ouvrit une cassette et en retira un paquet revêtu de toile. Sous la première enveloppe il y en avait encore une autre en papier vernissé. Après l'avoir enlevée avec précaution, elle déroula la peinture et l'étendit sur une chaise. Puis, se prosternant avec son fils le visage contre terre: —Dans une chaumière de village, s'écria-t-elle en parlant à la peinture, il n'est pas aisé de dispo-

ser une chapelle. Je vous en supplie, excusez-moi de ne pas vous rendre tous les honneurs qui vous sont dus.

Chen-chu, ayant fini ses pieuses salutations, se leva pour examiner la peinture avec la plus grande attention. Il voit un personnage assis. Il était vêtu de crêpe foncé; sa chevelure était blanche comme la neige, et les traits de son visage offraient une vérité d'expression qui faisait douter si c'était une peinture ou un homme vivant. D'une main il tenait un jeune enfant, qu'il pressait contre son sein; de l'autre, qui était dirigée en bas, il semblait montrer la terre.

Le fils et la mère raisonnèrent long-temps sur cette peinture, sans pouvoir résoudre l'énigme. Enfin, las de recherches et de conjectures, ils se virent obligés de la replier et de la remettre dans son enveloppe. Cette tentative infructueuse leur remplit l'âme de chagrin et de découragement.

Quelques jours après, Chen-chu alla à la ville voisine, pour trouver un maître habile qui lui donnât l'explication désirée. Tout à coup, en passant devant le temple de Kouan-in, il aperçoit une troupe de villageois portant un porc et un mouton qu'ils allaient offrir en sacrifice, afin de rendre des actions de grâces à la divinité qu'on adore en ce lieu.

Chen-chu s'arrête, et, levant les yeux, il aperçoit un vieillard qui, s'appuyant sur un bâton de bambou, s'approche de la troupe et demande le motif du sacrifice qu'ils allaient offrir. L'un d'eux lui dit : — Nous gémissions sous le poids d'une fausse accusation qui entraînait la peine capitale. Heureusement qu'un magistrat de cette ville, qui est un homme d'une sagacité extraordinaire, a pénétré le secret de cette affaire et nous a rendus à la vie. Dans l'origine, nous avions fait un vœu à la divinité qu'on appelle Kouan-in. Aujourd'hui qu'elle a exaucé notre prière, nous venons l'accomplir avec toute la solennité convenable.

— Quelle était cette accusation calomnieuse, repartit le vieillard, et de quelle manière le magistrat a-t-il reconnu l'injustice dont vous étiez victimes, et fait éclater votre innocence?

— Le préfet de la ville, répondit un homme de la troupe, avait, par ordre du prince, commandé à dix maisons un certain nombre de cuirasses. Moi, qui m'appelle Tching-ta, j'étais le directeur de cette entreprise. Parmi mes confrères il y avait un tailleur nommé Tchao; c'était le plus habile ouvrier de l'endroit. Souvent il quittait son domicile pour aller travailler en ville, et était quelquefois plusieurs jours sans rentrer. Un jour il sortit, et resta plus d'un mois dehors. Lieou-chi, sa

femme, envoya de tous côtés, pour prendre des informations sur lui, et tâcher de le découvrir; mais, quelque temps après sa disparition, le fleuve Jaune jeta sur le rivage un cadavre dont la tête était fracassée. Les gens du pays ayant fait leur déclaration au magistrat de l'endroit, un homme d'entre eux reconnut que le corps était celui du tailleur Tchao.

La veille du jour où il avait quitté son domicile, nous eûmes, en buvant ensemble, une petite altercation. Dans le feu de la dispute, j'entrai chez lui et je brisai quelques meubles de peu de valeur. Voilà l'affaire dans toute son exactitude. Qui aurait pensé que sa femme m'imputerait cet homicide!

Le préfet de la ville, qui se nommait Tsi (celui auquel a succédé le préfet actuel), ajouta foi à l'accusation, et me condamna à la peine capitale. Sous prétexte que mes camarades ne m'avaient point dénoncé, il les traita comme mes complices, et les enveloppa dans la même condamnation. Ayant été privés de la faculté de nous justifier et de prouver notre innocence, nous restâmes dans les cachots pendant trois années entières. Heureusement le Ciel voulut que ce magistrat cruel fut remplacé par le seigneur Teng.

Quoiqu'il eût obtenu ses degrés dans un con-

cours de province, c'était un homme de l'esprit le mieux cultivé et de la plus rare pénétration. Un jour il vint nous visiter dans la prison, afin d'examiner mûrement le crime qui nous était imputé. Il nous écouta avec une extrême bienveillance, et, touché de nos larmes et de la vérité dont notre récit était empreint, il commença à douter de notre culpabilité.

« Je suis convaincu, s'écria-t-il, qu'une altercation survenue à table entre camarades ne peut exciter une haine assez profonde pour pousser un homme à immoler son ami. »

Faisant droit à notre plainte, le magistrat lança un mandat d'amener contre les personnes que nous lui signalâmes comme les vrais auteurs du crime, afin de soumettre cette affaire à un nouveau jugement.

Le seigneur Teng, voyant que la femme du tailleur Tchao ne voulait point se décider à faire elle-même sa déposition, prit le parti de l'interroger, et lui demanda si elle avait convolé en secondes noces. Lieou-chi répondit qu'étant sans fortune, il lui avait été impossible de demeurer veuve, et que déjà elle avait un autre mari.

« Quel homme avez-vous épousé? reprit le magistrat.

— Un ouvrier de la même profession que Tchao, un tailleur appelé Chin-pa-han. »

Le seigneur Teng le fit amener sur-le-champ, et lui demanda depuis quelle époque il était marié avec cette femme.

« Il y avait, répondit-il, un mois et plus qu'elle était veuve lorsque je l'ai épousée.

— Quelle personne a rempli auprès d'elle le rôle d'entremetteuse de mariage? Quels présents de noces lui avez-vous offerts?

— Lorsque Tchao était du monde, il avait emprunté à votre serviteur sept à huit onces d'argent (1). Dès que j'appris la nouvelle de sa mort, j'allai trouver sa veuve et je la pressai de me rembourser cette somme. Mais Lieou-chi, étant insolvable, me supplia de la prendre pour femme, afin qu'elle pût acquitter par ce sacrifice la dette de son mari. A vrai dire, je n'ai point envoyé d'entremetteuse.

— Comment, lui dit le seigneur Teng, un ouvrier ordinaire peut-il amasser une somme de sept à huit onces d'argent?

(1) L'once d'argent équivaut à 7 fr. 50 c. de notre monnaie.

— C'était, répondit Pa-han, le fruit de mes économies pendant de longues années. »

Le seigneur Teng lui ordonna de prendre du papier et un pinceau (1), et de dresser le compte des différentes sommes qu'il avait successivement prêtées, et qui formaient la dette en litige.

Pa-han eut bientôt terminé cette addition, qui se composait de trente articles, et dont le total s'élevait à sept onces huit dixièmes.

Mais à peine le magistrat y eut-il jeté les yeux, qu'il s'écria d'une voix terrible : « Tu es le meurtrier de Tchao ! Comment as-tu osé calomnier indignement des hommes innocents ? »

En disant ces mots, il fit un signe aux officiers de justice. Ceux-ci, prompts comme l'éclair, se saisissent de lui, l'étendent le ventre contre terre et lui appliquent une rude bastonnade.

Comme Pa-han s'obstinait encore à cacher l'aveu de son crime : « J'ai découvert ton imposture, lui dit le seigneur Teng ; je t'ordonne d'obéir. Puisque tu as placé un capital, il est juste que tu en reçoives les intérêts. Ne pouvais-tu pas diviser tes fonds, et les confier, par parties égales,

(1) Les Chinois écrivent avec un pinceau, qu'ils tiennent perpendiculairement.

à plusieurs personnes? Si donc tu as prêté la somme entière au tailleur, c'est sans doute parce que tu entretenais avec sa femme des relations criminelles. Afin de palper ton argent, Tchao était de connivence avec elle, et fermait les yeux sur vos coupables intrigues. Plus tard, impatients de vivre ensemble comme mari et femme, vous avez juré sa perte, et c'est toi qui as été l'instrument du crime. De plus, tu as poussé Lieou-chi à dresser une accusation où Tching-ta est présenté comme le meurtrier de son mari. L'écriture du compte que tu viens de rédiger sous mes yeux est exactement la même que celle de la plainte : cette ressemblance achève ma conviction. Qui peut être l'assassin de Tchao, si ce n'est toi? »

Le magistrat fit ensuite amener la femme et ordonna de lui comprimer les doigts (1), afin de lui arracher la révélation du crime.

Soudain Lieou-chi changea de couleur et devint blême comme le gardien du sombre empire. Emue, hors d'elle-même, elle ne put résister aux douleurs de la torture, et laissa échapper l'aveu

(1) Espèce de question qu'on fait subir aux femmes. On place leurs doigts entre de petits bâtons que l'on serre d'un bout à l'autre avec une corde.

qu'on exigeait d'elle. Pa-han se vit obligé de suivre son exemple.

Or, il faut savoir que Pa-han avait depuis longtemps des relations secrètes avec Lieou-chi, sans que cette conduite éveillât le moindre soupçon. Plus tard leurs rapports devinrent plus fréquents et plus intimes. Tchao, s'en étant aperçu, craignit d'être en butte aux railleries du public, et forma le projet de se séparer d'elle.

Pa-han, étant une fois en tête-à-tête avec Lieou-chi, lui conseilla de se défaire de Tchao, afin de pouvoir vivre ensemble comme mari et femme. Mais elle s'y était constamment refusée.

Un jour que Tchao revenait de travailler en ville, il l'emmena adroitement dans un cabaret, et l'enivra de la manière la plus complète. Ensuite il l'entraîna au bord du fleuve Jaune, et, après lui avoir fracassé la tête avec une pierre, il le précipita au milieu du courant. Le cadavre s'enfonça dans l'eau et disparut.

Lorsque Pa-han crut que l'affaire était suffisamment assoupie, il demanda la veuve en mariage, et vint habiter avec elle le domicile du défunt. Quelque temps après, le cadavre revint à la surface de l'eau et fut reconnu par plusieurs personnes.

Pa-han, ayant appris que j'avais eu une altercation avec Tchao la veille du jour où il avait

disparu, pressa sa femme de dresser une plainte, et de rejeter ce meurtre sur moi.

Ce n'est que quelque temps après la célébration des noces qu'elle sut que Pa-han avait ôté la vie à son époux. Mais, une fois mariée, elle n'osa le dénoncer à la justice.

Le seigneur Teng, ayant découvert les vrais coupables, leur fit subir la peine qu'ils méritaient et prononça notre acquittement.

Ces messieurs que vous voyez sont nos parents et nos voisins, qui ont ouvert entre eux une souscription pour offrir un sacrifice et remercier le ciel de notre délivrance. Dites-moi, vénérable vieillard, si l'on peut trouver un pareil exemple de perversité.

— Il est plus difficile encore, reprit le vieillard, de trouver un magistrat doué d'autant de sagesse et d'une aussi merveilleuse pénétration. Les habitants de notre ville doivent s'estimer heureux de le posséder.

Après avoir écouté attentivement ce récit, Chen-chu revint trouver sa mère, et lui raconta l'histoire de ce procès dans tous ses détails. —Puisque nous avons, lui dit-il, un magistrat aussi éclairé, que tardons-nous d'aller lui présenter la peinture, et de lui exposer toutes les circonstances qui s'y rattachent ?

Après avoir arrêté leur projet, ils s'informèrent du jour d'audience. Meï-chi se leva de grand matin, ordonna à son fils, âgé de quatorze ans, de porter la peinture, et se présenta au pied du tribunal, en poussant de grands cris, comme pour demander justice.

Le magistrat, voyant qu'au lieu de pétition, elle tenait une petite peinture, ne put s'empêcher d'en témoigner son étonnement.

Meï-chi, pressée de s'expliquer, exposa dans le plus grand détail la conduite de Ni-chen-ki à son égard, et termina sa déposition en rappelant les recommandations que le gouverneur lui avait faites, avant de mourir, au sujet de la peinture qu'elle tenait dans sa main.

Le magistrat prit la peinture, et lui ordonna de se retirer, en attendant qu'il l'eût examinée avec toute l'attention nécessaire.

« Une carte peinte renferme un mystère im-
» portant; de son explication dépend la possession
» d'une fortune immense. Pour arracher à l'indi-
» gence une jeune veuve et son fils orphelin, un
» magistrat, doué d'une pénétration divine, déploie
» toutes les ressources de son cœur et de son es-
» prit. »

Meï-chi et son fils s'en retournèrent.

Mais parlons maintenant du seigneur Teng. A peine l'audience fut-elle terminée, qu'il se retira chez lui en toute hâte, et s'enferma dans sa chambre pour examiner la peinture. Il reconnut que c'était un portrait de famille, représentant le gouverneur. D'une main il tenait un jeune enfant, qu'il pressait sur son sein ; l'autre était dirigée vers la terre.

Après avoir réfléchi une partie de la journée : — Il est évident, s'écria-t-il, que ce personnage est le gouverneur, et que ce jeune enfant est Chen-chu. En montrant la terre du doigt, ne semble-t-il pas indiquer qu'il désire qu'un magistrat se pénètre des sentiments qui, dans l'autre monde, occupent son cœur paternel, et devienne le soutien et le protecteur de ce tendre orphelin ?

Cependant, se dit-il en lui-même, puisqu'il existe un testament olographe, cette affaire n'est pas de ma compétence ; les dernières volontés du défunt doivent servir de loi. Quoi qu'il en soit, le gouverneur a dit que cette peinture renfermait un mystère important ; il fallait bien qu'il eût de solides raisons pour parler ainsi. Pour moi, si je n'éclaircis point cette affaire, je compromets pour toujours ma réputation.

Chaque jour, au sortir de tribunal, il prenait la peinture et s'amusait à l'examiner pendant des heures entières, et s'épuisait en vaines conjectures. Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi sans qu'il put venir à bout de cette énigme, dont la solution le tourmentait jour et nuit.

Mais le ciel avait décidé que l'explication si impatiemment désirée viendrait se présenter d'elle-même; et bientôt un accident fort ordinaire vint révéler ce secret, qui semblait fait pour déjouer toute la prudence humaine.

Un jour, dans l'après-midi, le seigneur Teng était allé sur sa terrasse pour examiner encore cette peinture, et, tout en la regardant, il se fit servir le thé. Tandis qu'il fait un pas pour recevoir la tasse qu'on lui présente, il heurte du pied contre la table et renverse une partie du thé sur la peinture. Il dépose la tasse, et, prenant à deux mains la peinture, va la suspendre à la rampe de l'escalier, afin qu'elle se sèche à la chaleur du soleil. Tout-à-coup un rayon vient éclairer la peinture humide; le papier devient transparent et laisse apercevoir, entre deux feuilles superposées, plusieurs lignes perpendiculaires qui ressemblaient à de l'écriture. Le magistrat est frappé comme d'un trait de lumière. Sur-le-champ il dédouble le papier, et trouve sous la peinture une

pièce tracée de la main du gouverneur, qui contenait les disposition suivantes.

« Moi, qui écris ces lignes, j'ai rempli cinq fois de hautes fonctions administratives. Je suis âgé de plus de quatre-vingts ans, et je m'attends d'un jour à l'autre à quitter la vie : je la quitterai sans regret. Chen-chu, le fils de ma seconde femme, vient d'atteindre un an révolu, et je n'ai pas encore eu le temps de légitimer sa naissance et d'assurer ses droits. D'un autre côté, Chen-ki, le fils de ma première femme, est tout-à-fait dépourvu de piété filiale pour moi et d'attachement pour son jeune frère. Je crains même que, dans la suite, il n'attente à ses jours. Les deux grandes maisons que j'ai achetées dernièrement et toutes mes propriétés rurales, je les lui abandonne en héritage, à l'exception d'une petite chaumière qui se trouve à gauche de mon habitation. Je veux qu'elle revienne à Chen-chu.

« Quoique cette maison soit bien exiguë, elle [illegible]endant pas sans valeur. J'y ai caché, sous te[illegible] près du mur qui se trouve à gauche, cinq mil[illegible]nces d'argent, contenues dans cinq vases de t[illegible]e; et, près du mur qui se trouve à droite, un[illegible]gale somme et mille pièces d'or, réparties da[illegible] cinq autres vases. Cette somme to-

tale équivaut au prix des terres et des propriétés que j'ai léguées à Ni-chen-ki.

« Si, dans la suite, il se rencontre un magistrat sage et éclairé, qui rende une décision conforme aux volontés que j'exprime ici, Chen-chu lui offrira les mille pièces d'or, pour lui témoigner sa reconnaissance.

« Moi, le vieux gouverneur Ni, j'ai tracé ces dispositions de ma propre main : *telle année, tel mois, tel jour; scellé de mon cachet.* »

Or, le portrait de famille avait été exécuté par ordre du gouverneur à l'époque où il venait d'entrer dans sa quatre-vingt-unième année, et où son jeune fils venait d'avoir douze mois accomplis.

Dès que le seigneur Teng eut vu qu'il s'agissait de mille pièces d'or, il ne put se défendre d'une joie secrète, en songeant que cette somme devait être la récompense de son adresse et de sa sagacité. C'était, comme nous l'avons vu, un homme fin, subtil, et capable d'imaginer les plus heureux stratagèmes. Il s'arrête, et, fronçant le sourcil, recueille et pèse mûrement les idées diverses qui se présentent en foule à son esprit.

Son plan étant bien arrêté, il envoie sous main

une personne auprès de Chen-ki pour l'inviter à venir le trouver. — Je veux, ajouta-t-il, lui donner communication d'une affaire qui l'intéresse.

Il faut savoir que Ni-chen-ki, qui était en possession de tous les biens de son père, ne songeait qu'à inventer chaque jour de nouveaux plaisirs, et à passer sa vie au milieu des jouissances que peuvent procurer le luxe et la fortune.

Dès qu'il aperçut le messager qui portait un ordre écrit, revêtu de la signature du premier magistrat de la ville, il partit sur-le-champ et se présenta à la préfecture.

Justement le seigneur Teng venait de se rendre à son tribunal, où l'appelaient plusieurs affaires importantes. Le messager lui ayant annoncé l'arrivée de Ni-chen-ki, il donna ordre de l'amener devant lui.

— N'êtes pas vous, lui demanda-t-il, qui êtes le fils aîné du gouverneur Ni ?

— Oui, seigneur, je le suis.

— Meï-chi, votre belle-mère, m'a présenté une plainte où elle vous accuse de l'avoir expulsée avec son fils, et de vous être emparé de toutes les propriétés du gouverneur. Qu'avez-vous à répondre ?

— Mon jeune frère Chen-chu, né d'une femme

secondaire, est resté auprès de moi pendant de longues années. Dès sa plus tendre enfance, jusqu'à ce jour, je l'ai élevé avec le plus grand soin et je lui ai tenu lieu de père. Ces jours derniers la mère et le fils ont voulu me quitter et avoir un domicile séparé du mien; mais il est injuste de dire que je les ai chassés. Quand au partage des propriétés paternelles, il est fondé sur un testament olographe que le gouverneur m'a remis la veille de sa mort. Votre serviteur n'aurait jamais osé contrevenir à ses dernières volontés.

— Où est ce testament olographe?

— Il est chez moi. Si vous me permettez d'aller le chercher, je m'empresserai de le mettre sous vos yeux.

— L'accusation porte que la succession du gouverneur se monte à dix mille onces d'argent : ce n'est pas une petite fortune. Qui sait du reste si cette pièce est bien authentique? Mais, comme vous êtes le fils d'un magistrat, on aura des ménagements pour vous. Demain je ferai appeler Meichi et son fils, et j'irai moi-même vous trouver chez vous. Si le partage est fait d'une manière inégale, la justice est là. Aucun motif particulier ne pourra influer sur ma décision.

Ensuite, d'un ton sévère, il ordonna à un officier du tribunal de faire retirer Chen-ki, de le

conduire jusque chez lui, et d'aller ensuite prévenir Meï-chi et son fils, afin qu'ils vinssent le lendemain entendre le jugement qu'ils sollicitaient.

Sur la route, l'officier, s'étant laissé gagner par les présents de Ni-chen-ki, oublia le mandat qu'il avait reçu, et le laissa aller tranquillement. Pour lui il se dirigea vers la chaumière qu'habitait Meï-chi avec son fils, et leur transmit les ordres du seigneur Teng. Chen-ki fut frappé du ton ferme et sévère du magistrat, et se retira tout tremblant, dans la crainte qu'il ne vînt soumettre tous les détails de la succession à un examen rigoureux. Le fait est que les biens n'avaient point été partagés d'une manière équitable. Seulement il s'était tenu strictement à la lettre du testament, et avait traité sa mère et son jeune frère avec une parcimonie sans exemple.

Pour justifier sa conduite et l'appuyer d'une autorité imposante, il sentit qu'il avait besoin du témoignage de ses parents et de ses amis, qu'il avait déjà convoqués jadis pour le même objet. Le soir même, il leur envoya de fortes sommes d'argent, et les invita d'une manière pressante à se rendre sans faute chez lui le lendemain matin, ajoutant que, si le magistrat les questionnait au sujet du testament, il les suppliait de le soutenir de tout leur pouvoir.

Or, depuis la mort du gouverneur, aucun d'eux n'avait été admis à sa table; mais, en recevant ces paquets d'onces d'argent, il ne purent s'empêcher de se rappeler le proverbe : « Quand tout est tranquille, l'homme néglige les dieux et ne brûle point d'encens en leur honneur; mais, au premier danger, il devient dévot et embrasse les pieds de leurs statues. »

Chacun d'eux, riant en lui-même, profita de cette bonne fortune pour faire diverses emplettes de fantaisie, se réservant bien d'examiner le lendemain la tournure que prendrait l'affaire et de se conduire en conséquence.

« Un fils aîné se laisse ordinairement guider par » des vues d'intérêt; mais, quand il aurait pour » belle-mère une femme du second rang, qu'il se » garde de la traiter avec une dureté tyrannique. » Aujourd'hui Chen-ki achète au poids de l'or l'ap- » pui de ses parents et de ses amis. N'eût-il pas » mieux valu jadis donner un vêtement de soie au » jeune orphelin? »

Dès que Meï-chi eut vu le messager et eut pris connaissance de l'ordre dont il était chargé, elle reconnut que le seigneur Teng faisait droit à sa plainte et allait devenir son soutien. Le lende-

main, elle se lève de grand matin et va à la préfecture pour lui rendre visite.

— Je suis touché de votre sort et de celui de votre fils, lui dit-il avec bonté ; soyez assurée que j'emploierai tout mon pouvoir pour vous faire rendre justice. Mais j'ai appris que Chen-ki possédait un testament olographe qui émane du gouverneur. Dites-moi, je vous prie, si cette pièce est bien authentique.

— Il est bien vrai, répondit Meï-chi, que ce testament est écrit en entier de la main du gouverneur ; mais cet acte est loin d'être l'expression libre de ses sentiments et de ses volontés. Son but unique était de préserver son jeune fils d'une mort certaine. Vous vous en convaincrez aisément, généreux magistrat, en examinant le livre qui contient l'état et les titres de tous les biens du gouverneur.

— Vous savez le proverbe, repartit le seigneur Teng : *Pour un magistrat intègre, c'est une tâche difficile et délicate que de partager un héritage.* Quant à présent, je vous réponds que, pendant le reste de vos jours, vous et votre fils, vous aurez abondamment de quoi subvenir à votre entretien. Mais gardez-vous de concevoir de grandes espérances.

—Seigneur, répondit Meï-chi, pourvu que mon fils et moi nous soyons à l'abri de la faim et du

froid, nous serons au comble de nos vœux. Nous n'avons point la prétention de marcher de pair avec Ni-chen-ki, ni de rivaliser avec lui de luxe et d'opulence.

Le seigneur Teng pria ensuite Mei-chi et son fils d'aller l'attendre dans la maison de Chen-ki.

Celui-ci avait fait disposer richement la salle de réception, et y avait fait placer un fauteuil couvert d'une peau de tigre, ainsi qu'une cassolette d'où s'exhalaient les parfums les plus exquis. Sans perdre de temps, il avait envoyé chercher ses parents et ses amis, auxquels vinrent se joindre Mei-chi et son fils. Dès qu'il les vit assemblés, il alla les saluer l'un après l'autre, glissant à chacun quelques paroles flatteuses, pour se ménager leur appui.

Quoique Chen-ki eût le cœur gonflé de dépit et de colère, il sut se contenir et déguiser sous un visage riant les sentiments qui l'agitaient. Chacun préparait d'avance le compliment qu'il devait adresser au magistrat. Ils n'attendirent pas longtemps.

Tout-à-coup, on entendit dans le lointain un bruit de voix confuses: il fut facile de juger que c'était le seigneur Teng qui arrivait.

Chen-ki arrangea son costume et sa toque, et se disposa à aller le recevoir. Ceux d'entre les

parents qui étaient les plus âgés, et qui avaient l'usage du monde, attendaient le magistrat dans une attitude grave et respectueuse. Les plus jeunes, faciles à intimider, se tenaient debout et l'œil fixe, ou bien allaient furtivement à l'entrée de la porte, et promenaient au loin leurs regards, où se peignaient l'impatience et la crainte.

Bientôt ils aperçoivent deux huissiers du tribunal, qui marchaient derrière la chaise à porteurs, et, avec de grands parasols de soie bleue, ombrageaient le gouverneur, dont la prudence et les lumières allaient se déployer d'une manière si éclatante. Arrivés auprès de la maison de Ni-chen-ki, les deux huissiers mettent le genou en terre, en poussant un grand cri. En un clin-d'œil Mei-chi et toutes les personnes de la maison de Ni-chen-ki tombent à genoux, et restent immobiles dans cette attitude pour recevoir le magistrat.

Le concierge s'avance; à sa voix les porteurs s'arrêtent, et déposent une chaise dont les jalousies étaient ornées de riches peintures.

Le seigneur Teng met le pied à terre, et marche vers la maison d'un pas grave et mesuré. Soudain il s'arrête, et, regardant en haut, fait de profondes salutations, et articule nettement plusieurs réponses, comme s'il parlait à un hôte qui vint au-devant de lui. L'assemblée est frappée de stu-

peur, et observe tous ses gestes extraordinaires et tous ses mouvements dans une muette immobilité. Ensuite il s'avance, en faisant toujours des salutations, et marche droit à la salle de réception.

Là il répète les mêmes cérémonies, et prononce une longue série de phrases dont personne ne peut encore saisir l'à-propos. D'abord il se dirige vers le fauteuil, couvert d'une peau de tigre, qui était placé au midi, et fait un salut comme s'il voyait une personne assise. Ensuite il se retourne, prend un autre fauteuil, et le pose du côté du nord, à la place que doit occuper le maître de la maison. Il s'arrête, regarde en haut, et à plusieurs reprises, s'incline d'une manière respectueuse. Enfin il va s'asseoir sur le siége qui lui était réservé.

Toutes les personnes de l'assemblée ayant observé ses gestes et ses mouvements, qui semblaient annoncer qu'il parlait à un dieu ou à une âme de l'autre monde, n'osèrent faire un pas en avant. Ils restèrent rangés sur deux lignes et le regardèrent d'un air stupéfait.

Soudain le seigneur Teng s'incline sur son siége, et, croisant les mains sur sa poitrine, fait une profonde salutation.—Votre épouse, s'écria-t-il, a déposé entre mes mains une plainte rela-

tive à votre succession. Les faits qu'elle y énonce sont-ils vrais ?

Il dit, et fait mine de prêter une oreille attentive. Puis, remuant la tête, et prenant un air consterné :—Quoi ! se peut-il que votre fils aîné soit un homme aussi pervers !

Il se recueille et écoute encore un moment : —Où voulez-vous que votre second fils trouve des moyens d'existence ?

Il s'arrête, et après une pause de quelques minutes :—Quelles ressources peut offrir, pour vivre, cette petite maison dont vous parlez ? (*Pause.*)

J'obéis, j'obéis. (*Pause.*)

Je ferai remettre cet héritage à votre second fils. Comptez sur moi ; je veillerai soigneusement à l'exécution de vos volontés.

A ces mots il fait plusieurs salutations, s'arrête un instant, et, prenant l'air d'un homme qui refuse : —Il m'est impossible d'accepter un si riche cadeau. (*Il écoute encore.*) Eh bien vous l'ordonnez : j'obéis.

Il dit, se lève, et, s'inclinant plusieurs fois d'une manière respectueuse.—Je vous suis, je vous suis.

Tous les assistants le regardent d'un air stupéfait. Il se promène à grands pas dans la salle, tantôt à droite, tantôt à gauche ; puis s'arrêtant d'un air ému : — Où allez-vous, seigneur Ni ?

— Je ne vois point de seigneur Ni, s'écria le concierge avec vivacité.

— Ce prodige est cependant réel, repartit le magistrat. Ensuite, faisant approcher Ni-chen-ki :

— Votre illustre père est venu me recevoir lui-même, il s'est assis tout près de moi, et m'a parlé pendant une heure. Je pense que, vous tous, vous avez entendu notre entretien.

— Pas un mot, répondit Chen-ki.

— Je crois le voir encore, reprit le magistrat, avec sa taille élevée, ses joues pâles et décharnées, ses pommettes saillantes, ses yeux perçants, ses longs sourcils, ses larges oreilles, sa barbe argentée, son bonnet de crêpe foncé, ses bottes noires, son manteau rouge et sa ceinture d'or. Est-ce bien là son portrait?

Tous les assistants éprouvèrent un frémissement et tombèrent à genoux en s'écriant :—C'est bien lui! c'est bien lui!

— Comment pourrais-je être si bien informé, continua-t-il, si je ne l'avais vu lui-même en personne? Le gouverneur m'a encore dit qu'il avait laissé deux vastes maisons, et qu'à gauche de celle où nous sommes se trouvait une petite masure qui en dépend. Cette circonstance est-elle exacte?

Chen-ki ne put cacher la vérité.

—Eh bien, lui dit le magistrat, allons la visiter

ensemble. Quand nous y serons, j'aurai deux mots à dire.

Toutes les personnes présentes, ayant entendu le seigneur Teng dépeindre avec tant de vérité la figure et le costume du gouverneur, se persuadèrent qu'il lui était réellement apparu, et restèrent quelque temps émus de crainte et de stupeur.

Cependant cette scène n'était qu'une adroite invention imaginée par le seigneur Teng. Quant à la vérité du portrait et à l'exactitude du costume, elles lui avaient été suggérées par la connaissance particulière qu'il avait de la carte peinte.

« La sentence d'un sage n'est d'aucun poids » dans l'esprit d'un homme pervers; il n'y a que » les dieux et les esprits qui en imposent aux mé- » chants. Si le magistrat n'eût point employé cet » ingénieux stratagème, jamais ce fils dénaturé ne » se serait soumis à sa décision. »

Ni-chen-ki ayant montré le chemin, le magistrat le suivit avec toute l'assemblée, et bientôt ils arrivèrent à la petite masure qui était située à l'est de la maison qu'ils venaient de quitter. C'était là que demeurait jadis le gouverneur à l'époque où il n'avait encore obtenu aucun grade littéraire. Mais lorsqu'il fut élevé aux plus hautes charges de l'état,

et qu'il lui fallut un hôtel vaste et richement décoré, il quitta cette modeste demeure, la convertit en un magasin et y installa un fermier pour prendre soin des récoltes qui y étaient déposées.

Le seigneur Teng, ayant visité cette maison d'un bout à l'autre, s'arrêta dans la pièce du milieu et s'assit. Puis, s'adressant à Chen-ki : — Votre père, lui dit-il, m'est réellement apparu, il m'a décrit dans le plus grand détail tous les objets que renferme cette maison, et m'a chargé de la faire donner à Chen-chu. Quelles sont vos intentions à cet égard ?

— Je m'en rapporte à votre sage décision, répondit Chen-ki, en s'inclinant d'une manière respectueuse.

Le seigneur Teng demanda le livre qui contenait l'état de la succession, l'examina avec la plus grande attention, et s'écria à plusieurs reprises : — Quel riche héritage ! quel riche héritage !

Ensuite ayant jeté les yeux sur le testament que contenait le dernier feuillet : — Le seigneur votre père, dit-il en souriant à Ni-chen-ki, m'a précisément expliqué, il n'y a qu'un instant, tout ce que je vois écrit ici.

— Ce n'est pas possible, se dit celui-ci en faisant un signe négatif; ce vieillard m'a bien l'air de rêver en plein jour.

Le magistrat, l'ayant fait approcher, lui montra que, d'après le texte même du testament, cette petite maison et les terres dont elle était entourée revenaient de droit à Chen-chu.

Meï-chi, soupirant en elle-même, était sur le point de se jeter aux pieds du magistrat pour implorer sa pitié, lorsqu'il ajouta :

— Cette maison tombe en partage à Chen-chu, ainsi que tous les objets qui s'y trouvent.

Chen-ki ne fit nulle réclamation. Cette maison, se dit-il en lui-même, ne renferme que des meubles brisés qui n'ont aucune valeur. Il est vrai qu'il s'y trouve encore une petite quantité de riz et de blé. Mais comme, il y a un mois, j'ai vendu les huit dixièmes de la récolte qui y était renfermée, ce qui peut en rester ne mérite aucune attention. — Sage magistrat, s'écria-t-il, je donne mon plein assentiment à ces dispositions, et je me ferai un devoir d'exécuter de point en point la sentence que vous aurez rendue.

— Songez bien, reprit le magistrat, à la promesse que vous venez d'exprimer; n'allez pas en témoigner du regret : il ne serait plus temps de revenir sur votre résolution. Puisque ces messieurs sont vos parents, je compte sur leur témoignage.

Puis élevant la voix : — Tout à l'heure, dit-il,

le seigneur Ni, que j'ai vu face à face, m'a donné les instructions suivantes : « Au pied du mur qui se trouve à gauche en entrant, j'ai caché cinq mille onces d'argent, contenues dans cinq vases; je les donne à mon second fils. »

Chen-ki ne put ajouter foi à ces paroles. — Si le fait est exact, ajouta-t-il, je vous déclare que, quand il y aurait dix mille onces, je les abandonnerais sans regret à mon jeune frère.

— Quand vous feriez des difficultés, repartit le magistrat, je saurais maintenir l'exécution de votre promesse.

A ces mots, il ordonna aux huissiers de demander une pioche et une bêche.

Meï-chi fit un signe au fermier, qui obéit sur-le-champ, et ouvrit la terre au pied du mur qui se trouvait du côté de l'orient. On trouva en effet cinq grands vases de terre qui étaient remplis jusqu'au haut d'onces d'argent. On prit un de ces vases, et on compta les lingots qu'il contenait : il s'en trouva mille, qui formaient ensemble un poids de soixante-deux livres.

Tous les assistants furent frappés d'étonnement et d'admiration. Chen-ki lui-même ne put s'empêcher de croire comme eux à la vérité de l'apparition. Si mon père ne s'était point montré au eigneur Teng, dit-il en lui-même, s'il ne lui avait

pas révélé ces trésors, comment aurait-il pu en être instruit, puisque moi-même je n'avais aucune connaissance de ce dépôt ?

Le magistrat, reprenant la parole et s'adressant à Mei-chi : — Au pied du mur qui se trouve à droite, il y a encore cinq mille onces d'argent, réparties dans cinq autres vases de terre ; un sixième vase contient mille pièces d'or. Tout à l'heure le seigneur Ni m'a offert cette dernière somme pour me témoigner sa reconnaissance. J'ai refusé d'accepter ce riche cadeau ; mais il m'en a prié avec tant d'instances, que j'ai promis d'obéir à ses ordres.

Mei-chi s'inclina jusqu'à terre, et, répondant au magistrat : — Les 5,000 onces que voici, s'écria-t-elle, ont surpassé toutes mes espérances. Si au pied de la muraille opposée il y a une égale somme d'argent, nous prendrons la liberté de ne point l'accepter.

— Comment pourrais-je le savoir, reprit le seigneur Teng, si le gouverneur ne m'en avait donné connaissance ? Le fait que je viens d'énoncer n'est point une fiction.

A ces mots, il ordonna au fermier d'ouvrir la terre au pied du mur opposé, et l'on trouva en effet cinq grands vases remplis d'argent, et un sixième qui ne contenait que de l'or.

Quand Chen-ki eut aperçu cette énorme quantité d'or et d'argent, son visage s'enflamma et ses yeux étincelèrent de dépit. Il aurait voulu faire main basse sur ce trésor ; mais comme il venait de donner sa parole, il se garda bien de faire la plus légère réclamation.

Meï-chi et son fils, transportés de joie, remercièrent le seigneur Teng, en se prosternant jusqu'à terre.

Quoique Chen-ki eût la rage dans le cœur, il fit un effort sur lui-même et balbutia quelques mots de remercîment. Le magistrat prit plusieurs sacs de cuir, y mit les pièces d'or que renfermait le sixième vase et les fit déposer dans sa chaise à porteurs. Tous les assistants reconnurent que cette somme lui avait été promise par le gouverneur, et ils trouvèrent que c'était la juste récompense des services qu'il venait de rendre à sa femme et à son second fils. Quel homme aurait refusé un si riche cadeau ! On a raison de dire : « Quand le crabe et le *ni* (1) sont aux prises, le pêcheur vit à leurs dépens. »

Si Ni-chen-ki eût été un homme probe et loyal, et qu'il eût vécu en bonne intelligence avec son

(1) Nom d'un oiseau aquatique.

jeune frère, il aurait partagé avec équité toute la succession paternelle. Chacun d'eux aurait eu cinq mille onces de plus à ajouter à sa portion d'héritage, et ces mille pièces d'or ne seraient point passées dans les mains du magistrat. Par cette conduite, Ni-chen-ki se serait épargné bien des chagrins, et ne serait point devenu la fable du public. Cet exemple prouve que ceux qui emploient la ruse et l'artifice trouvent encore des gens plus adroits et plus habiles qu'eux, et qu'en cherchant à nuire aux autres, on se nuit souvent à soi-même.

Parlons maintenant de Meï-chi et de son fils. Le lendemain matin, ils se rendirent à la préfecture pour aller remercier le seigneur Teng. Celui-ci, prenant la *Carte peinte*, y colla de nouveau le testament et la remit à Meï-chi.

Dès ce moment la mère et le fils comprirent le mystère que recélait cette peinture, et ils reconnurent qu'en montrant la terre, le gouverneur indiquait les trésors qui y étaient cachés.

Devenus possesseurs des dix vases remplis d'argent, ils achetèrent des terres et des jardins, et élevèrent une maison opulente. Chen-chu se maria, et eut trois fils qui firent de rapides progrès dans l'étude et acquirent de la réputation. Cette branche de la famille du gouverneur fut la seule

qui devint florissante, et conserva l'éclat et l'illustration qu'il lui avait léguées.

Chen-ki eut deux fils, qui ne se distinguèrent que par leur dissipation et par leurs vices; sa maison dépérit de jour en jour, et, après sa mort, les deux grandes maisons dont il avait hérité furent vendues par ses enfants à ceux de Chen-chu.

Cette histoire se répandit bientôt dans la province, et tous ceux qui en entendirent les détails reconnurent la main de la Providence, qui châtie les méchants, et récompense les hommes vertueux jusque dans leur postérité.

TSÉ-HIONG-HIONG-TI,

OU

LES DEUX FRÈRES

DE SEXE DIFFÉRENT.

TSÉ-HIONG-HIONG-TI,

OU

LES DEUX FRÈRES

DE SEXE DIFFÉRENT.

Dans les années *Siouan-té* (1) vivait un vieillard dont le nom était *Lieou*, et le surnom *Té*.

Il demeurait à l'ouest du fleuve Jaune dans un village appelé *Wou*, situé sur les bords du grand canal, et éloigné de la capitale d'environ deux

(1) Sous le règne de Siouan-tsong, de la dynastie des Ming. Il régna en Chine depuis 1426 jusqu'en 1436.

cents *lis* (1). Comme les habitants des provinces qui venaient de la capitale ou qui s'y rendaient étaient obligés de passer par cet endroit, on y voyait sans cesse à l'ancre une multitude innombrable de barques, et, nuit et jour, on y entendait le bruit des chevaux et des chars.

Le village était composé d'une centaine de familles, qui avaient établi un marché sur les bords du fleuve. La plupart d'entre elles jouissaient d'une heureuse aisance.

Lieou-té et sa femme touchaient à leur soixantième année et n'avaient point d'enfants. Leur petite fortune se composait de dix arpents de terre et de plusieurs maisons, dans l'une desquelles ils avaient ouvert une hôtellerie.

Lieou avait consacré toute sa vie à faire le bien, et son plus doux plaisir était de soulager les malheureux. Si, par hasard, les personnes qui venaient boire chez lui se trouvaient sans argent, jamais on ne l'entendait se plaindre; si on lui donnait trop, il prenait ce qui lui était dû et rendait le reste : il aurait été désolé d'avoir un denier à qui que ce fût. Ses amis lui disaient souvent :

(1) C'est-à-dire vingt lieues. Un *li* équivaut à la dixième partie d'une lieue.

— Que vous êtes simple de restituer ce qui vous a été donné par erreur! C'est un présent que le Ciel vous envoie : vous devez en profiter.

— Je n'ai pas d'enfants, répondait Lieou; ce malheur vient sans doute de ce que, dans ma vie précédente, je n'ai point pratiqué la vertu : le Ciel m'en punit dans la vie présente, en me privant d'un héritier qui puisse, quand je ne serai plus, offrir à ma cendre des sacrifices funèbres; et si ce malheur n'est point décrété par le destin, en gardant un seul denier à autrui, je m'attirerais quelque calamité, ou une maladie mortelle. D'ailleurs, quand j'aurais quelques pièces de monnaie de plus, quel profit m'en reviendrait-il? Ne vaut-il pas mieux rendre à chacun ce qui lui appartient : une telle conduite sera pour moi le gage de mille prospérités.

Lieou-té était un modèle de droiture et de probité : aussi, dans le village, tout le monde l'appelait le bon Lieou, et il n'était personne qui ne fût pénétré pour lui du plus profond respect.

Un jour d'hiver, le froid se faisait sentir avec une rigueur inaccoutumée, un vent perçant soufflait du côté du nord, le ciel était couvert de nuages rougeâtres et la neige tombait par torrents. Pour me servir des expressions d'un poète connu :

« On eût cru voir tomber une pluie de fleurs » de prunier ; les bambous, froissés les uns contre » les autres, faisaient entendre un murmure con- » tinuel, et l'on sentait au loin l'odeur des aliziers.

» Dans ces jours rigoureux, le guerrier, retenu » au-delà des frontières, endosse la cuirasse d'hiver; » le prince, étendu sur un tapis moelleux, vide la » coupe d'or, et la jeune beauté ajoute du charbon » pour alimenter son foyer. »

Lieou, sentant l'intensité du froid, fit chauffer du meilleur vin, et, s'approchant du feu avec sa femme, ils vidèrent ensemble quelques tasses. Bientôt après il se lève et va voir à l'entrée de la porte si la neige tombe encore. Il aperçoit dans le lointain un homme qui portait un paquet sur ses épaules. Il était accompagné d'un jeune enfant, et se dirigeait du côté d'où venaient le vent et la neige.

Lieou, frottant ses yeux obscurcis par l'âge, voit un homme d'une soixantaine d'années. Des bandes d'étoffes étaient roulées autour de ses jambes, il portait des chaussons de toile et un vêtement de soie bleue. L'enfant, qui était doué d'une figure charmante, avait de petites bottines de couleur rose et un surtout élégamment brodé.

— Le vent et la neige augmentent de plus en

plus, dit le vieillard; mes membres sont transis de froid et les forces m'abandonnent : il m'est impossible d'aller plus loin. On vend du vin ici; allons en prendre quelques tasses pour nous réchauffer, puis nous continuerons notre route.

A ces mots, il entre dans le cabaret, prend une chaise et s'assied, après avoir déposé sur la table le sac dont il est chargé, et l'enfant vient se placer auprès de lui.

Lieou se hâta de faire chauffer du vin, et servit sur la table qui était devant eux deux plats de viande et deux plats de légumes. L'enfant prend le vin, en verse une tasse qu'il présente au vieillard, et remplit ensuite la sienne.

Lieou, charmé de voir dans un enfant de cet âge autant de grâce et de prévenance, demanda au vieillard si c'était son fils, et quel âge il avait.

—C'est mon fils, répondit le vieillard; son nom d'enfance est Chin-eul. Il a maintenant douze ans accomplis.

— Oserai-je encore vous demander quel est votre nom de famille, reprit Lieou, et vers quel endroit vous vous dirigez? Comment pouvez-vous voyager dans une saison aussi rigoureuse?

— Votre serviteur s'appelle Fang-yong, repartit le vieillard. Je reviens de la capitale, où je servais dans les gardes de l'empereur. Je suis né

à Thsi-ning, ville de Chan-tong, et j'y retourne à l'aide de la solde de route qu'on accorde aux soldats. A mon tour, je prendrai la liberté de vous demander votre nom de famille.

— Mon nom de famille est Lieou, répondit celui-ci, et mon surnom Kin-ho. La ville de Thsi-ning, ajouta-t-il, est encore bien éloignée d'ici. Que ne prenez-vous une chaise pour vous y conduire? Vous ne pourriez résister aux fatigues du voyage.

— Je suis un pauvre militaire, répondit le vieillard; mes moyens ne me permèttent pas de louer une chaise. Tout ce que je puis faire, c'est de me traîner à pied, en voyageant à petites journées.

Lieou, attachant ses yeux sur le vieillard et sur son fils, s'aperçut qu'ils ne mangeaient que des légumes et n'osaient toucher aux deux plats de viande qui étaient servis devant eux.

—Monsieur, lui dit-il, j'imagine que vous faites jeûne.

— Nous autres militaires, répondit le vieillard, quelles raisons aurions-nous de faire jeûne?

— S'il en est ainsi, repartit Lieou, pourquoi ne pas manger un peu de viande?

— Je ne veux point vous cacher la vérité, dit le vieillard : je n'ai que peu d'argent pour faire mon voyage, et c'est pour cela que je me con-

tente de riz et de légumes; encore dois-je craindre de n'avoir point assez pour retourner dans ma ville natale. Si nous touchions aux autres mets, nous dépenserions en un instant l'argent de plusieurs jours. Comment pourrions-nous ensuite arriver chez nous ?

Lieou, le voyant dans un si grand dénûment, se sentit ému jusqu'au fond du cœur.

— Par un temps aussi rigoureux, lui dit-il, vous avez besoin d'aliments solides pour réparer vos forces épuisées. Prenez de la viande et du riz, vous pourrez ensuite braver le vent et le froid. Je vous en prie, mangez suivant votre appétit; je ne vous demande pas un denier pour votre dépense.

— Monsieur, reprend le vieux militaire, ne riez point de ma franchise; mais je ne puis croire qu'on donne à boire et à manger à un voyageur, sans rien exiger de lui.

— Je ne vous en impose point, reprend Lieou; votre serviteur ne ressemble point aux autres personnes de la même profession. Si par hasard un voyageur n'a point d'argent, nous le traitons avec les mêmes égards que s'il était riche, et il trouve chez nous, sans payer, tout ce dont il a besoin. Ainsi, monsieur, puisque vos provisions de voyage sont épuisées, figurez-vous que c'est moi qui vous ai invité.

Le vieux militaire, voyant qu'il parlait sincèrement, lui répondit avec émotion : — Je vous remercie mille fois de votre générosité; seulement je regrette de recevoir des bienfaits sans les avoir mérités; mais, à mon retour, j'espère pouvoir vous témoigner ma reconnaissance.

— Les hommes sont tous frères, reprit Lieou; et d'ailleurs ces mets sont presque de nulle valeur. Pourquoi parler de reconnaissance?

Le vieillard se laissa persuader, et, prenant les bâtonnets, il se mit à manger la viande qui lui avait été servie.

Lieou remplit encore deux plats de riz et les apporta sur la table. — Apaisez la faim qui vous presse, leur dit-il; vous pourrez ensuite reprendre votre voyage.

— C'en est trop, répondit le vieux militaire; il nous est impossible de rien accepter de plus. Mon fils et moi, nous mourions de besoin; votre bonté nous a sauvé la vie. Jamais nous ne pourrons nous montrer assez reconnaissants.

Le repas étant fini, Lieou pria sa femme de faire chauffer deux tasses de thé, et les leur servit.

Le vieux militaire, tirant de sa bourse plusieurs pièces de monnaie, voulut payer sa dépense; mais Lieou, l'arrêtant : — Tout à l'heure je viens de vous dire que c'est moi qui vous ai invité. Pour-

quoi chercher de l'argent? Si j'en acceptais, j'aurais l'air de ne vous avoir fait cette offre que pour vendre un plat de viande. Je vous en prie, gardez tout; cela vous servira pour continuer votre voyage.

Le vieillard obéit et lui fit mille remercîments. Ensuite il mit son sac sur ses épaules et prit congé de ses hôtes; mais à peine a-t-il quitté le seuil de la porte, qu'il voit la neige tomber en plus grande abondance qu'auparavant. Après avoir essuyé quelques instants le vent et le froid, il revient sur ses pas.

— Mon père, dit le jeune enfant, comment voyager au milieu de ces tourbillons de neige?

— Il n'y a pas moyen, répond le vieillard; tâchons seulement d'aller un peu plus loin, pour trouver une hôtellerie où nous puissions passer la nuit.

L'enfant ne put retenir ses larmes.

Lieou, touché de ce spectacle, s'écria avec émotion : — Mais quelle affaire importante peut vous faire braver le froid, le vent et la neige? Nous avons ici plusieurs chambres et des lits vacants. Que ne restez-vous avec nous, en attendant que ce mauvais temps soit passé?

— Cet arrangement me conviendrait beaucoup, répondit le vieillard; mais je sens que je ne dois pas vous importuner plus long-temps.

—Que parlez-vous d'importunité ? reprit Lieou. Allons ! rentrez ; ne vous exposez pas davantage au vent et à l'humidité..

Le vieillard prend le bras de son jeune fils et obéit à l'invitation de Lieou. Celui-ci va préparer une chambre et y dépose les effets de ses hôtes. Il examine si le lit est complet, et, dans la crainte que le vieillard n'ait froid, il y ajoute plusieurs couvertures.

Il était encore de bonne heure. Fang-yong prit d'abord un peu de repos; puis il sortit de sa chambre avec Chin-eul.

Lieou avait déjà fermé sa boutique et se chauffait auprès du foyer avec sa femme. — Monsieur, s'écria-t-il en apercevant le vieillard, si vous avez froid, il y a du feu ici; venez vous réchauffer avec nous.

— Avec plaisir, repartit Fang-yong; mais la présence de madame m'empêche de répondre à votre honnêteté; je craindrais que ce ne fût manquer aux bienséances.

— Nous sommes tous trois du même âge, répond Lieou; ce n'est point pour nous que sont faites ces sortes de cérémonies.

Fang-yong s'approcha avec son fils et vint se placer auprès du feu.

Dès ce moment il commença à se lier avec

Lieou; et, l'appelant par son surnom, qui était Kin-ho : — Comment se fait-il, lui dit-il, que vous habitiez seul ici? Sans doute que vos fils ont ailleurs leur domicile.

— Je ne vous cacherai point la vérité, répondit Lieou : ma femme a comme moi soixante ans; elle n'a jamais pu avoir d'enfants; comment aurais-je des fils?

— Pourquoi ne pas en adopter un? repartit Fang-yong. Il serait l'appui et la consolation de votre vieillesse.

— C'était bien mon intention, dans le commencement; mais, voyant tous les jours des enfants adoptifs payer leurs parents d'ingratitude, et, loin de les aider, ne leur causer que de l'embarras et du chagrin, j'ai mieux aimé n'en point prendre du tout que de faire un mauvais choix. Mais si je pouvais trouver un fils qui ressemblât au vôtre, je m'estimerais le plus heureux des hommes.

Ils causèrent ainsi pendant quelque temps, et bientôt la nuit vint les séparer.

Le vieux militaire demanda une lumière, souhaita le bonsoir à ses hôtes et se retira avec son fils dans la chambre qui lui était destinée.

— Cher enfant, lui dit-il, que nous sommes heureux d'avoir trouvé cet homme de bien! sans lui

nous serions morts de faim et de froid. Mais demain matin, sans avoir égard au beau ni au mauvais temps, nous partirons de bonne heure, car il m'est pénible de lui causer tant d'importunité.

— Vous avez raison, mon père, répondit Chineul; mais en ce moment il faut nous coucher pour goûter le repos dont nous avons besoin.

Mais tout à coup, au milieu de la nuit, le vieux militaire, qui avait été exposé assez long-temps au vent et au froid, éprouva plusieurs accès de fièvre, et sa respiration devint pénible et haletante. Il demanda de l'eau pour apaiser la soif qui le consumait.

Au milieu des ténèbres et chez des étrangers, comment son jeune fils eût-il pu en aller chercher? Il attend jusqu'au matin, se lève, et va entr'ouvrir la porte de la chambre de Lieou; mais ni lui ni sa femme n'étaient encore levés.

L'enfant, n'osant faire du bruit, referme doucement la porte, et va auprès du lit de son père attendre leur réveil. Quelques instants après, il entend quelqu'un parler et sort avec précipitation.

— Mon petit monsieur, lui dit Lieou en l'apercevant, quel motif vous fait sortir de si bonne heure?

—Monsieur, répondit-il, je vais vous l'appren-

dre. Cette nuit mon père a ressenti un accès de fièvre; il ne respire qu'avec peine. Il désirerait avoir un verre d'eau. Voilà pourquoi je me suis levé si matin.

— Hélas! s'écria Lieou, le froid d'hier l'aura saisi; quel bien lui fera cette eau glacée? Attendez quelques instants, je vais en faire chauffer.

—Je n'ose vous donner tant de peine, repartit le jeune enfant.

Lieou pria aussitôt sa femme d'emplir une grande bouilloire; et, quand l'eau fut chaude, il la porta lui-même dans la chambre de Fang-yong. L'enfant souleva un peu son père et lui en fit boire deux tasses.

Le vieillard, promenant les yeux autour de lui, voit Lieou à ses côtés.

— Monsieur, lui dit-il avec attendrissement, je vous cause bien de la peine; comment pourrai-je vous témoigner la reconnaissance dont je suis pénétré?

—Que parlez-vous de reconnaissance? répondit Lieou en s'approchant d'un air affectueux; tranquillisez-vous, et ayez soin de vous bien couvrir, afin d'avoir chaud. Si vous pouvez transpirer, vous êtes sauvé.

L'enfant descendit du lit, et Lieou, tirant la couverture, en enveloppa avec soin le vieillard. Mais,

remarquant la faiblesse du tissu : — Vous avez dû avoir froid, dit-il, avec des couvertures si légères : comment la transpiration peut-elle s'établir ?

Madame Lieou était à la porte de la chambre ; elle entendit les paroles de son mari et courut chercher une grande couverture d'un tissu épais et moelleux. — Avec cette couverture, dit-elle, je ne crains pas que notre hôte sente les atteintes du froid.

Le jeune homme vint la recevoir; Lieou la prit, en couvrit la malade, et se retira pour faire sa toilette.

Quand il revint dans la chambre, il demanda à Chin-eul si son père avait transpiré.

— Je l'ai touché tout à l'heure, répondit-il, et je n'ai trouvé aucun indice de transpiration.

— S'il en est ainsi, dit Lieou, il faut que le froid ait pénétré tout son corps. Je vais appeler un médecin et le prier d'employer le secours de son art pour exciter la transpiration. Alors il sera sauvé : car c'est le seul moyen de détruire les funestes effets du froid et du vent.

— Hélas ! dit le jeune homme, nous avons bien peu d'argent ; comment payer un médecin et acheter des médicaments ?

— Soyez sans inquiétude, répond Lieou : je me charge de tout cela.

A ces mots, Chin-eul, frappant la terre de son front : — Je vous remercie mille fois, dit-il, de ce bienfait signalé ; vous sauvez la vie à mon père. Si dans ce monde je ne puis vous témoigner toute ma reconnaissance, mon unique désir est de vous servir dans la vie future, pour acquitter cette dette sacrée.

Lieou, le relevant avec empressement : — Pourquoi tant de remercîments ? lui dit-il ; regardez-moi comme un parent : je veux en remplir les devoirs. Puis-je être insensible au malheur qui vous arrive ? Maintenant allez dans la chambre de votre père, tenez-vous auprès de lui, et rendez-lui les soins que son état réclame. Je ferai bientôt venir un habile médecin.

Ce jour-là la neige avait cessé de tomber, et le ciel était dégagé des nuages qui l'avaient obscurci la veille.

La neige, entassée dans les rues, avait été foulée par les chevaux et les voitures, et une boue liquide rendait les chemins impraticables.

Lieou prit des sabots et alla jusqu'à l'entrée de la rue; mais, voyant le mauvais état du chemin, il rentra dans la maison. Le jeune homme le vit revenir : il s'imagina que Lieou ne voulait pas sortir, et se mit à fondre en larmes.

Mais bientôt le bon Lieou reparut : il amenait

de la partie la plus reculée de la maison un mulet sur lequel il monta, puis il s'éloigna en grande hâte.

Chin-eul reprit sa tranquillité. L'empressement de Lieou et l'arrivée prochaine du médecin l'avaient rempli de confiance et d'espoir.

Le docteur, qui demeurait dans le voisinage, arriva bientôt. Il était monté sur un mulet, et derrière lui marchait un domestique, portant sur ses épaules un coffre qui contenait une petite pharmacie.

Arrivé devant la maison, le médecin mit pied à terre, et Lieou l'invita à entrer dans la salle de réception, où il lui offrit le thé; puis il le mena dans la chambre du malade.

En ce moment le vieux militaire avait perdu connaissance ; il lui était impossible de voir ou de distinguer quoi que ce fût.

Le docteur lui tâta le pouls. —Il y a ici, dit-il, complication de maladie ; je reconnais la double influence du froid et du vent. Dans le traité des fièvres, il y a deux vers qui disent :

« Une fièvre compliquée est une maladie incu-
» rable.
» L'équilibre des deux principes se soutient à
» peine jusqu'au septième jour. »

Un autre médecin vous dirait sans doute que son art peut triompher de cette maladie ; mais moi, qui me fais une loi de parler avec franchise, je vous déclare, pour ne pas vous tromper, que cette sorte de fièvre est absolument sans remède.

A ces mots, le jeune homme est glacé d'effroi ; il verse un torrent de larmes. — Monsieur, dit-il au médecin en se prosternant à terre, prenez pitié de mon père : étranger dans ce pays, que deviendra-t-il si vous lui refusez votre assistance ? Je vous en conjure, employez toutes les ressources de votre art. Si vous lui sauvez la vie, nous ne serons point ingrats.

— Mon jeune monsieur, répond le médecin en le relevant, il ne dépend point de moi de rendre la santé à votre père. Le mal a fait des progrès effrayants ; et dans les cas désespérés, la médecine est impuissante.

— Monsieur, reprend Lieou, le proverbe dit : Ce n'est point la médecine qui tue le malade. Je vous en prie, ne vous attachez pas strictement aux anciennes méthodes. Ayez plus de confiance en vous-même et suivez vos propres idées. Peut-être que le destin n'a point encore marqué le terme de sa vie ; qui peut assurer qu'il n'en reviendra pas ? Mais, s'il doit succomber, ne craignez pas que nous vous accusions de ce malheur.

— Eh bien! dit le médecin, je cède à vos instances ; je vais lui donner un médicament. Si, après l'avoir pris, le malade transpire abondamment, tout espoir ne sera pas perdu. Venez promptement m'en avertir, et je vous donnerai quelque chose qui achèvera la guérison. Mais si nous n'obtenons pas l'effet que je désire, tout est fini, et il est inutile que vous me consultiez de nouveau.

Le médecin ordonna à son domestique d'ouvrir la boîte aux médicaments; et, prenant du bout des doigts un petit paquet, il le présenta à Lieou. —Faites bouillir ceci, lui dit-il, et donnez-le au malade, après lui avoir fait prendre une infusion de gingembre.

Lieou prit la dose, et, tirant cent deniers de l'enveloppe qui les renfermait, il les offrit au docteur.—Monsieur, lui dit-il, daignez recevoir cette somme comme une faible marque de notre gratitude.

Le médecin s'y refusa absolument et se retira sans rien accepter.

Pendant six jours, Lieou et sa femme prodiguèrent au malade les soins les plus assidus; et, préoccupés de ce triste événement, ils négligeaient les affaires de leur commerce.

Le jeune homme restait auprès du vieux mili-

taire, le soignant avec une tendre sollicitude. Il voyait la dangereuse position de son père; et, le cœur navré de douleur, il ne songeait plus à prendre de la nourriture. A peine pouvait-on le décider à accepter quelques cuillerées de riz.

Enfin, le septième jour, Chin-eul n'avait plus de père.

« Le Ciel nous donne une portion d'existence; » nous la dépensons de vingt manières : mais » tout à coup la mort se présente, et nos projets » sont renversés. »

Chin-eul, dans sa douleur, se roulait à terre et poussait des soupirs déchirants. Émus de ses cris douloureux et des pleurs qui couvraient son visage, Lieou et sa femme lui prennent les mains, le relèvent, le consolent. — Pauvre enfant, lui dirent-ils, vous paraissez accablé. Tâchez de prendre un peu de repos : vos pleurs ne peuvent rappeler à la vie celui que nous venons de perdre.

Mais lui, se jetant à genoux devant Lieou : — Monsieur, dit-il en sanglotant, l'an dernier j'ai perdu ma mère! Plût au Ciel que je fusse descendu dans la tombe avec elle! Mon père et moi, nous retournions dans notre pays natal, espérant y trouver un peu d'argent pour faire les obsèques

de ma mère. Tout à coup nous avons été assaillis par ce déluge de neige. Le vent, le froid, les mauvais chemins, nous exposaient à mille dangers. Votre bienfaisance nous a préservés des rigueurs de la faim et des intempéries de la saison. Ainsi le Ciel semblait nous devenir favorable; mais, hélas! le mal est venu fondre sur mon père, et votre humanité s'est agrandie avec nos peines. Nous avons reçu de votre inépuisable bonté des secours que l'on trouve rarement chez de proches parents. Combien je désirais que mon père pût se rétablir, pour acquitter la dette de sa reconnaissance! Maintenant j'ouvre les yeux et je me vois sans parents; toutes mes ressources sont épuisées, et je n'ai pas d'argent pour acheter un cercueil et des linceuls funèbres. Je vous supplie, monsieur, d'ajouter à vos bienfaits le don de quelques pieds de terre où je puisse déposer les restes de mon père, et je n'aurai plus d'autre désir que de vous servir le reste de mes jours, pour vous payer sans cesse de tant de bienfaits. Daignerez-vous, monsieur, m'accorder la faveur que j'implore?

En disant ces mots, Chin-eul salue le vieillard et se prosterne jusqu'à terre.

—Mon enfant, répondit Lieou en le relevant, tranquillisez-vous; je prends sur moi le soin de

faire à votre père des funérailles convenables. Faire le bien est mon vœu continuel; je m'estimerai heureux si je puis adoucir vos peines.

Lieou, ayant acheté un cercueil et les linceuls funèbres, fit venir deux fossoyeurs, prit avec eux le corps inanimé, le couvrit de ses derniers vêtements et le déposa dans la bière. Puis il prépara un repas, offrit un sacrifice et brûla des images de papier doré.

Nous n'essaierons pas de dépeindre ici la douleur et les larmes du jeune enfant.

Lieou fit transporter le corps derrière la maison, dans un endroit qui n'était pas ensemencé, et l'ensevelit avec un soin pieux et suivant les cérémonies prescrites. Il éleva sur sa tombe une petite colonne avec cette inscription : ICI REPOSE LE CORPS DE FANG-YONG, UN DES GARDES DE L'EMPEREUR.

Quand toutes les cérémonies funèbres furent terminées, le jeune Chin-eul alla se prosterner devant monsieur et madame Lieou et leur exprima sa reconnaissance.

Deux jours après, Lieou lui dit : — Peut-être voudriez-vous retourner dans votre pays natal, pour informer vos parents de la perte que vous avez faite, et y transporter les restes de votre père. Mais, avec votre extrême jeunesse, je crains que

vous ne puissiez reconnaître les chemins. Restez encore quelque temps ici; attendons qu'il passe dans ce village quelqu'un de mes amis; je vous confierai à ses soins. Il vous conduira aux lieux de votre naissance, et nous nous occuperons ensuite des moyens d'y transporter le corps de votre père. Mais j'ignore vos intentions : veuillez me les faire connaître.

— Monsieur, s'écria l'enfant en se prosternant devant lui et fondant en larmes, j'ai reçu de vous des bienfaits aussi grands que le ciel et la terre, et j'ai n'ai pas encore trouvé l'occasion de m'acquitter envers vous. Puis-je penser à retourner dans mon pays natal? Vous n'avez point de fils, monsieur : quoique je sois bien dépourvu de talents, si vous daignez agréer ma demande, permettez-moi de devenir votre serviteur; que je sois près de vous du matin au soir, et qu'à chaque instant du jour je vous rende les devoirs de la piété filiale. Peut-être qu'ainsi, dans cent ans, quelqu'un viendra près de votre tombeau offrir à votre cendre des sacrifices funèbres. J'irai à la capitale chercher les ossements de ma mère, pour les réunir à ceux de mon père dans le tombeau que vous m'avez accordé le long de la route. Je veux demeurer près de vous, et garder jusqu'à la fin de mes jours ces restes précieux.

Tels sont, monsieur, les vœux que forme mon cœur.

Lieou répondit : — Si je puis trouver un fils en vous, je remercierai le Ciel de cette faveur inespérée. Mais pourrais-je souffrir que vous remplissiez ici les fonctions d'un serviteur ! Non, dès aujourd'hui nous ne devons employer que les noms de père et de fils

— J'obéis avec joie à vos ordres, répondit le jeune homme. Dès aujourd'hui vous serez mon père, et vous, madame, vous serez ma mère.

Chin-eul se mit à genoux entre deux chaises, et, priant Lieou et sa femme de s'asseoir, il les salua quatre fois en qualité de fils adoptif.

Dès ce moment Chin-eul changea son nom de famille en celui de Lieou. Mais Lieou ne put souffrir qu'il renonçât tout-à-fait à son premier nom : il voulut que Fang devînt son surnom, et l'appela Lieou-fang.

Depuis ce moment, il montra pour ses parents adoptifs toute sorte de soins et d'attentions. Jour et nuit auprès d'eux, il prévenait leurs désirs, et déployait le zèle et la déférence que la piété filiale la plus tendre peut inspirer.

Mais le temps s'écoule avec la rapidité de la flèche qui fend les airs. Il y avait déjà deux ans que Lieou-fang demeurait dans la maison de

Lieou. On était dans les jours les plus brûlants de l'automne. Le vent, la pluie, la tempête, exerçaient de continuels ravages. Les eaux du grand canal, gonflées subitement, s'élevaient quelquefois à la hauteur de cent coudées; leur sourd bruissement répandait au loin l'épouvante. Le nombre des barques que le fleuve engloutissait était incalculable.

Un jour, sur le midi, Lieou-fang était occupé dans la boutique. Il entend un bruit confus, accompagné de pleurs et de gémissements. — C'est sans doute un incendie, s'écrie-t-il; et il court vers le lieu d'où partent les soupirs et les cris qui l'ont frappé.

Il voit un peuple immense qui se portait sur les bords du fleuve. Il fend la presse, et aperçoit au haut du courant un bateau marchand à moitié fracassé par le vent, faisant eau de toutes parts, et sur le point d'être englouti par les flots. Une partie des passagers avaient déjà péri dans le fleuve. Les uns embrassaient le mât, les autres s'attachaient au gouvernail, et imploraient du secours en poussant des cris déchirants.

En un instant le rivage fut couvert d'une multitude de peuple. Quelques uns disaient bien qu'il fallait secourir ces malheureux; mais comme leur cœur n'était ouvert qu'au plus sordide intérêt,

il ne s'en trouva pas un seul qui, par humanité, se décidât à braver la fureur des flots pour leur sauver la vie. D'un œil avide, ils les regardaient tomber l'un après l'autre dans le fleuve, se contentant de laisser échapper quelques expressions d'une stérile pitié.

Mais soudain un coup de vent vient frapper le bateau et le pousse vers le rivage. Toute la multitude jette un cri de joie. En un clin-d'œil, vingt perches armées de crochets sont dirigées sur la barque, la saisissent toutes à la fois et l'amènent au rivage.

Les personnes sauvées du naufrage étaient au nombre de douze. Parmi elles se trouvait un jeune homme d'environ vingt ans. Il avait été blessé en plusieurs endroits par les crochets de fer lancés sur le bateau, et restait étendu par terre sans mouvement; on eût dit qu'il allait rendre le dernier soupir. Cependant il embrassait à deux mains un coffre de bambou, et personne ne pouvait l'en détacher.

Lieou-fang se trouvait auprès de lui ; ce spectacle l'émut profondément et lui rappela ce qui lui était arrivé l'hiver de l'année précédente. Son cœur se serra de douleur, et des larmes abondantes inondèrent son visage. — Le malheur de ce jeune homme ressemble tout-à-fait au mien, se

dit-il en lui-même. Si je n'avais pas trouvé le bon Lieou, qui sait ce que seraient devenus les restes chéris de mon père? Ce jeune homme n'a personne qui s'intéresse à lui. Je veux m'en retourner et avertir mes parents. Quel bonheur si je pouvais contribuer à lui sauver la vie!

Il court précipitamment à la maison et raconte à monsieur et à madame Lieou le malheur dont il vient d'être témoin, ajoutant qu'il avait le désir de ramener le jeune homme blessé, afin de le soigner et de le nourrir jusqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli.

—J'applaudis à votre résolution, répond Lieou; de tels sentiments sont au-dessus de tout éloge. Voilà la conduite qu'un homme doit tenir envers ses semblables.

— Mon fils, dit madame Lieou, pourquoi n'avez-vous pas amené le jeune homme avec vous?

—Je ne vous avais pas encore prévenus, répond Lieou-fang : comment aurais-je pu prendre cette liberté ?

— Eh bien ! mon fils, dit Lieou, je vais aller avec vous le chercher.

Ils partent et arrivent bientôt sur le rivage. Une multitude de peuple entourait le jeune homme, et le regardait tranquillement sans songer à le secourir.

Lieou écarte la foule, et, s'approchant de lui : — Mon jeune monsieur, lui dit-il, tâchez de vous lever ; mon fils et moi nous vous conduirons, en vous soutenant, jusqu'à la maison, afin que vous puissiez prendre du repos.

Le jeune homme, ouvrant les yeux, fait un mouvement de tête en signe d'assentiment. Lieou et Lieou-fang se baissent, et, lui tendant la main, s'efforcent de le soulever. Mais que peuvent un enfant faible et délicat, et un vieillard cassé par les années ?

Près d'eux passa un porteur de chaise. — Mon vieil ami, dit-il à Lieou, ôtez-vous, je vais vous aider.

Il se baisse, prend le jeune homme et le relève sans effort. Ils le mettent entre eux deux, le porteur à droite et Lieou à gauche, et marchent en le soutenant sous les bras.

Quoique le jeune homme ne pût proférer aucune parole, il avait entièrement l'usage de ses sens, et tenait avec ses dents la petite cassette de bambou.

— Monsieur, dit Lieou-fang, permettez-moi de prendre ce coffre, dont le poids doit vous fatiguer.

En disant ces mots, il le met sur son épaule et marche devant eux.

La foule qui était rangée autour d'eux leur

ouvre un passage, et, poussée par la curiosité, les suit et se presse sur leurs pas.

Ceux qui connaissaient Lieou se plaisaient à louer sa droiture et son humanité. — Il y avait déjà quelque temps que ce pauvre jeune homme était ici, disaient-ils entre eux, et il ne se trouvait personne qui prît pitié de lui et daignât le recueillir dans sa maison.

Mais aussitôt que Lieou a été informé de ce triste événement, il est venu en toute hâte et s'est empressé de le conduire chez lui. Vraiment, il y a bien peu d'hommes qui lui ressemblent. Quel malheur qu'il n'ait point de fils ! Mais le Ciel est juste, et ses décrets sont impénétrables.

— Quoiqu'il n'ait point de fils, disaient les autres, il vient d'adopter ce jeune Lieou-fang, qui a pour lui une déférence et un attachement qu'on trouverait à peine dans ses propres enfants. On peut regarder ce bonheur comme une récompense du Ciel.

Ceux qui ne connaissaient pas Lieou, voyant un vieillard et sa femme qui soutenaient le blessé, et un jeune enfant qui marchait devant eux, les prenaient pour ses parents.

Mais les gens de l'endroit, qui répétaient à haute voix le nom de Lieou, les tirèrent bientôt d'erreur. L'émotion était générale; et il n'y avait

personne qui n'exaltât l'humanité du bon vieillard.

Il y avait bien dans la foule quelques personnes intéressées qui pesaient, dans leur pensée, le coffre de bambou, et faisaient l'estimation des objets précieux ou de l'argent qu'il pouvait contenir. Mais ce sont de ces êtres qui ont une figure d'homme, sans en avoir le cœur ni les sentiments. Ils ne méritent pas de nous occuper.

Lieou, aidé du porteur, conduisit le jeune homme dans sa maison et le fit asseoir dans une chambre réservée aux étrangers. Ensuite il remercia le porteur, qui se retira et disparut.

Lieou-fang, tenant le coffre de bambou, le dépose à côté du jeune homme.

Madame Lieou va promptement chercher de nouveaux habits, pour remplacer les siens, qui sont encore tout mouillés. Quelques instants après, elle va le trouver, lui donne le bras et le conduit dans la boutique.

Lieou pria sa femme de faire tiédir une mesure de son meilleur vin et la fit boire au jeune homme. Ensuite il alla prendre une couverture sur le lit de Lieou-fang et l'en enveloppa soigneusement, et quand la nuit fut venue, il le fit coucher dans la chambre de son fils.

Le lendemain matin, Lieou vint de bonne heure

savoir des nouvelles du malade. Le jeune homme avait déjà repris ses forces et se sentait parfaitement rétabli. Il se leva sur son séant, et se disposait à descendre du lit, pour se prosterner devant Lieou et lui témoigner sa reconnaissance ; mais celui-ci, le retenant : — Restez tranquille, lui dit-il : vous avez encore besoin de garder le lit et de soigner votre santé.

Le jeune homme leva sa tête de dessus l'oreiller, et, saluant Lieou d'un air ému : — Monsieur, dit-il, votre serviteur était à deux doigts de sa perte, vous lui avez sauvé la vie, et vous avez été pour lui un second père. Oui, c'est le Ciel qui vous a envoyé pour être son libérateur. Par malheur, il a perdu tous ses effets et son argent : comment pourra-t-il vous prouver sa reconnaissance et payer dignement vos bienfaits ?

— Vous êtes dans l'erreur, répond Lieou. Le sentiment de l'humanité est inné dans tous les hommes. Il vaut mieux sauver la vie à quelqu'un que d'élever en l'honneur de Bouddha une pagode à sept étages. Parler de récompense, ce serait me supposer des vues intéressées. De tels sentiments sont bien loin de mon cœur.

Lieou-ki, l'entendant parler de la sorte, sentit redoubler en son cœur la gratitude dont il était pénétré. Après quelques jours de repos, il se

leva, vint trouver monsieur et madame Lieou, et, après les avoir salués jusqu'à terre, les remercia en versant des larmes d'attendrissement.

Lieou-ki était d'un caractère plein de douceur et d'amabilité; il avait cette politesse exquise et ces manières distinguées qui annoncent un heureux naturel et une excellente éducation. Lieou et sa femme avaient pour lui la plus tendre affection. Du matin au soir, ils lui prodiguaient mille soins, et lui offraient toujours le meilleur vin et les mets les plus recherchés.

Lieou-ki, quelque sensible qu'il fût aux attentions délicates dont il était l'objet, ne pouvait se défendre d'un sentiment de tristesse en voyant toutes les peines que monsieur et madame Lieou prenaient pour le rétablir. Son plus ardent désir était de pouvoir les remercier bientôt et de prendre congé d'eux. Mais ses blessures étaient dans un tel état d'inflammation qu'il lui était impossible d'aller à pied. D'un autre côté, il n'avait plus ni argent ni provisions de voyage : il se vit donc obligé de rester dans la maison de Lieou.

Lieou-fang et Lieou-ki étaient à peu près du même âge; ils se ressemblaient de figure, et leurs sentiments offraient une heureuse sympathie. Ils se racontèrent mutuellement les malheurs qu'ils avaient éprouvés, et cette conformité qui se trou-

vait encore dans leur position établit entre eux une étroite amitié. Bientôt ils se lièrent intimement et se saluèrent l'un l'autre du nom de frère. Dès ce moment ils commencèrent à s'aimer avec la même tendresse que s'ils l'eussent été en effet.

Un jour Lieou-ki dit à Lieou-fang : — Jeune comme vous êtes, et doué de tant d'agréments, que ne vous occupez-vous de l'étude des auteurs classiques et des historiens ?

— Mon frère, répondit Lieou-fang, j'ai bien ce désir depuis long-temps, mais où trouver quelqu'un qui me donne des leçons?

— Je ne vous cacherai point la vérité, lui dit Lieou-ki : depuis mon enfance, j'ai cultivé la littérature, et je me suis rendu familiers les meilleurs ouvrages des anciens et des modernes. J'espérais me faire un nom, et m'élever par le savoir aux plus hauts emplois. Mais, depuis que j'ai eu le malheur de perdre mes parents, les succès académiques et l'éclat des dignités n'ont plus aucun attrait pour moi. Si vous voulez, mon frère, vous livrer à l'étude, il vous suffit de vous procurer quelques volumes; j'aurai un plaisir infini à vous guider dans vos lectures.

— Si vous avez cette bonté, répondit Lieou-fang, ce sera pour moi un véritable bonheur, et je vous en aurai mille obligations.

Lieou, voyant que Lieou-ki était un jeune homme plein d'instruction, et apprenant qu'il voulait bien servir de maître à Lieou-fang, ne put s'empêcher de lui témoigner la joie que lui causait cette résolution; et, sans perdre de temps, il alla acheter un grand nombre de livres.

Lieou-ki ne quittait point son élève et l'instruisait avec un zèle infatigable.

Lieou-fang était doué d'une rare pénétration; à la première lecture, il comprenait tous les livres qui étaient l'objet de ses études. Pendant le jour, il restait dans la boutique à étudier; la nuit même, il lisait souvent jusqu'au matin, sans songer à prendre du repos. Au bout de quelques mois, il connaissait à fond les quatre livres moraux et les cinq livres canoniques, et pouvait composer avec facilité sur toute sorte de sujets littéraires.

Mais revenons à Lieou-ki. Il y avait déjà six mois qu'il demeurait dans la maison de Lieou. Le vieillard et le jeune homme avaient l'un pour l'autre les mêmes égards et la même affection que s'ils eussent été unis par les liens du sang. Ils se convenaient, et se plaisaient tellement ensemble qu'ils ne pouvaient plus vivre séparés.

Cependant Lieou-ki ne pouvait se défendre d'un sentiment de tristesse en songeant depuis com-

bien de temps il vivait à la table de Lieou sans pouvoir reconnaître ses soins.

Aussitôt que ses blessures se furent cicatrisées, il songea à retourner dans son pays natal. — Monsieur, dit-il à Lieou, vous avez conservé le souffle mourant de ma vie, et depuis six mois que je suis chez vous, vous n'avez cessé de me combler de toute sorte de bontés. Maintenant je désire prendre congé de vous pour quelque temps, afin de retourner dans ma patrie, et y ensevelir les restes de mes parents. Les obsèques terminées, je reviendrai vous servir pour vous prouver ma reconnaissance.

— Cette conduite fait l'éloge de votre cœur, répondit Lieou; loin de vous retenir, j'applaudis avec joie à votre piété filiale. Oserais-je vous demander le jour de votre départ?

— Puisque je vous ai prévenu, et que j'ai obtenu votre agrément, répondit Lieou-ki, demain matin je me mettrai en route.

— Eh bien! reprit Lieou, permettez-moi de vous chercher un bateau commode.

— La route par eau est sujette à mille dangers. Peu s'en est fallu, vous le savez, que je ne périsse au milieu des flots. D'ailleurs je n'ai pas l'argent nécessaire pour un tel voyage : je préfère retourner par terre.

— Vous dépenserez deux fois plus en chaise qu'en bateau, repartit Lieou, et peut-être que vos jours ne seront pas moins exposés que sur l'eau.

— Je ne prendrai point de chaise; j'irai simplement à pied.

— Vous êtes d'une santé faible et délicate. Comment aurez-vous la force de faire un long voyage?

— Monsieur, reprit Lieou-ki, vous connaissez le proverbe : *Quand on a de l'argent, on s'en sert; quand on n'en a point, il ne faut compter que sur soi-même.* Dénué de tout, comme je le suis, qu'ai-je à redouter sur la route?

— L'affaire n'est pas difficile à arranger, s'écria Lieou, après avoir réfléchi quelques instants en lui-même.

Aussitôt il pria sa femme de préparer du vin et quelques plats de viande, pour offrir à Lieou-ki le repas du départ. Après que les deux amis eurent bu ensemble jusqu'à la moitié de la nuit: — Monsieur, dit Lieou les yeux humectés de larmes, nous nous sommes rencontrés dans cette vie comme deux mousses légères qui sont poussées l'une vers l'autre par les eaux du fleuve. Depuis près d'un an que nous sommes ensemble, nous avons contracté mutuellement un attachement plus in-

time que celui qu'inspirent la naissance et les liens de famille. Mon cœur se serre de tristesse quand je songe que nous allons nous séparer; cependant les obsèques d'un père et d'une mère sont pour un fils l'affaire la plus noble et la plus importante de la vie. Vous pouvez partir : il ne me convient pas de retarder davantage l'accomplissement de ce devoir sacré; mais, une fois que vous serez parti, qui sait si, dans la suite, il me sera permis de vous revoir?

Il dit, et pousse de profonds soupirs. Madame, Lieou et le jeune Lieou-fang ne purent s'empêcher de verser des larmes d'attendrissement.

— Hélas! s'écria Lieou-ki en pleurant, vous savez combien il m'est pénible de me séparer de vous; mais, après les jours prescrits pour le deuil, je marcherai la nuit même, s'il le faut, pour venir vous rendre mes devoirs. Je vous en prie, ne vous abandonnez pas ainsi aux larmes et à la douleur.

— Moi et ma femme, répondit Lieou, nous toucherons bientôt à soixante-dix ans. Notre frêle existence ressemble maintenant à la flamme tremblante d'une lampe exposée au souffle du vent. Chaque matin, à peine espérons-nous la conserver jusqu'au soir. Quand votre deuil sera passé et que vous viendrez ici, qui sait si nous serons encore du monde? Si vous ne nous quittez

pas pour toujours, je vous en prie, aussitôt que vous aurez achevé les obsèques de vos parents, et déposé dans la tombe leurs restes inanimés, revenez promptement nous voir. Je demanderais cette faveur à un ami d'un jour; mais vous, vous m'avez montré long-temps la tendresse d'un fils, et vous m'avez juré un éternel attachement!

— Puisque tel est votre désir, répondit Lieou-ki, comment pourrais-je ne pas y répondre avec empressement?

Le reste de la nuit se passa ainsi en plaintes touchantes et en tendres protestations.

Le lendemain matin, madame Lieou se leva de bonne heure, et prépara du vin et du riz qu'elle fit prendre à Lieou-ki.

Lieou prit un paquet et le déposa sur la table; ensuite il dit à Lieou-fang d'aller derrière la maison, et d'amener le mulet, qui était dans l'écurie.

— Mon jeune ami, dit-il à Lieou-ki, j'ai cette bête depuis long-temps, je m'en sers rarement et jamais elle ne m'a servi à faire de longs voyages; mais je vous la donne pour une excellente monture. Vous épargnerez ainsi les frais d'une chaise à porteurs. Dans ce paquet vous trouverez une couverture de lit, et quelques vêtements d'étoffe épaisse, pour vous garantir sur la route du vent et du froid.

Lieou tira ensuite de sa manche un rouleau d'argent et le lui offrit. — Avec ces dix onces d'argent, lui dit-il, vous pourrez subvenir aux dépenses de votre voyage; mais, après avoir terminé les affaires qui vous occupent, soyez fidèle à la parole que vous m'avez donnée, et revenez en toute hâte.

Lieou-ki, en voyant les bontés dont le comblait Lieou, se prosterna devant lui jusqu'à terre. — Monsieur, lui dit-il d'une voix émue, après avoir reçu de vous d'aussi grands bienfaits, il m'est impossible d'acquitter en cette vie la dette de ma reconnaissance; mais, dans la vie future, je veux vous servir pour récompenser, au moins autant qu'il sera en moi, vos soins généreux et les services sans nombre que vous m'avez rendus.

— Que parlez-vous de reconnaissance? repartit Lieou-ki : je n'ai fait que remplir bien imparfaitement les devoirs que l'humanité m'imposait.

Lieou-ki prit le paquet et le coffre de bambou, et les mit sur sa monture; ensuite il fit ses adieux et partit.

Lieou et sa femme le reconduisirent jusqu'au seuil de la porte et reçurent ses adieux en pleurant. Lieou-fang, ne pouvant se séparer de son ami, l'accompagna l'espace de dix *lis* (une lieue),

et enfin ils s'éloignèrent l'un de l'autre en donnant les marques de la plus vive douleur.

« On se rencontre comme deux mousses pous-
» sées par les eaux, on forme une amitié plus forte
» que les liens du sang ; mais un matin il faut se
» séparer; on gémit, on verse un torrent de lar-
» mes. A peine avons-nous cessé d'entendre le
» coursier qui emporte notre ami, notre âme in-
» quiète est agitée de mille songes. Son image nous
» suit partout. Dans le pavillon de repos, dans la
» salle d'étude, nous le voyons et nous nous en-
» tretenons avec lui. »

Lieou-ki marcha jour et nuit. Au bout de quelque temps il revit son pays natal, situé dans le Chan-tong. Pouvait-il se douter que les pluies qui étaient tombées par torrents avaient fait déborder le fleuve Jaune, et que le village de Tchang-tsieou avait été englouti sous les eaux? Les hommes et les animaux, les chaumières et les maisons, tout avait disparu.

Lieou-ki, ne trouvant d'asyle nulle part, se vit obligé de s'arrêter dans une hôtellerie d'un village voisin, espérant obtenir une place convenable pour inhumer ses parents. Il alla de tous côtés et prit des informations sur toutes les personnes de

sa famille; mais il n'en découvrit pas une seule : elles avaient péri avec le reste des habitants.

Après qu'il eut fait un séjour de trois mois dans ce pays désolé, ses dix onces d'argent, destinées aux frais du voyage, touchaient à leur fin. — Si je dépense tout mon argent, se dit-il avec inquiétude, que deviendrai-je dans cette contrée déserte? Ne vaut-il pas mieux retourner dans le village de Wou? Je demanderai au bon Lieou quelques pieds de terre pour inhumer les restes de mes parents, et, s'il veut agréer mes services, je demeurerai auprès de lui.

Cette résolution prise, il paie le maître de l'hôtellerie, s'élance sur sa monture et marche jour et nuit, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la maison de Lieou. Il voit quelqu'un dans la boutique. C'était Lieou-fang, qui tenait un livre et était occupé à étudier.

— Mon frère, s'écrie Lieou-ki, comment se portent votre père et votre mère depuis mon départ?

Lieou-fang lève les yeux et reconnaît Lieou-ki. Il laisse son livre, va recevoir son frère, et, prenant le mulet par la bride, le conduit jusqu'à la porte de la maison. Dès qu'il eut ôté les bagages et fait un salut à Lieou-ki : — Mon père et ma mère sont ici, lui dit-il; depuis votre départ, ils

n'ont cessé de penser à vous; il est impossible de venir plus à propos.

En disant ces mots, il le prend par la main, et entre avec lui dans la salle où se trouvaient monsieur et madame Lieou.

—Mon jeune ami, s'écria le vieillard, vous avez pensé nous faire mourir d'inquiétude. Quel bonheur que le Ciel vous rende à nos vœux!

Lieou-ki, s'approchant de lui, se prosterne jusqu'à terre, et lui fait une profonde salutation.

Après les cérémonies d'usage: — Je pense, dit Lieou, que l'affaire qui vous occupait est heureusement terminée, et que vous avez rendu à vos respectables parents les devoirs qu'impose la piété filiale.

Lieou-ki lui raconta en pleurant tout ce qui lui était arrivé depuis leur séparation. — Mon pays natal, ajouta-t-il, n'est plus maintenant qu'un lieu désolé; un seul homme pourrait à peine y trouver un asyle. Je rapporte avec moi les ossements de mes parents, et j'ose vous demander quelques pieds de terre pour les y ensevelir avec tous les honneurs prescrits par les rites. Mon unique désir est de vous saluer du nom de père, et de demeurer auprès de vous, pour vous rendre du matin au soir les devoirs d'un fils, et vous ser-

vir jusqu'à la fin de vos jours. Mais j'ignore si vous daignerez mettre le comble à mes vœux.

— Pour de la terre vacante, répondit Lieou, ce n'est pas ce qui manque ici. Vous pouvez choisir l'endroit qui vous conviendra. Quant à vous tenir lieu de père, je crains d'en être trop indigne.

— Si vous vous excusez de la sorte, répondit Lieou-ki, c'est évidemment refuser de me prendre pour votre fils. Je vous en supplie, ne repoussez pas ma prière.

Lieou et sa femme, cédant à ses instances, prennent chacun un siége et s'asseoient; Lieou-ki se place entre eux, et, après avoir fait les révérences prescrites, les salue du nom de père et de mère. Ensuite il va chercher les restes de ses parents, et les dépose dans un tombeau élevé derrière la maison.

Depuis cette époque, les deux frères rivalisèrent de soins pour faire prospérer le commerce de leurs parents adoptifs. Ils montraient pour leur père et leur mère les plus tendres attentions, et leur rendaient tous les devoirs qu'inspire la piété filiale. De leur côté, Lieou et sa femme, voyant leurs relations s'étendre de jour en jour, et leurs affaires prendre un aspect florissant, bénissaient le Ciel de leur avoir donné des enfants aussi accomplis.

Dans tout le village il n'y avait personne qui n'enviât le bonheur de Lieou. Tout le monde voyait dans cette faveur inespérée la récompense de ses vertus.

Mais le temps s'écoule avec la rapidité de l'éclair qui sillonne la nue. Il y avait déjà près d'un an que monsieur et madame Lieou vivaient avec leurs enfants adoptifs, et jouissaient d'une heureuse aisance, fruit d'une active industrie, lorsque tout à coup ils tombent malades. Lieou-fang et Lieou-ki les veillaient jour et nuit, et oubliaient même de délier leur ceinture pour prendre quelques instants de repos. On offrit des sacrifices aux dieux, on appela les médecins les plus habiles : tout fut inutile.

Les deux frères, ayant perdu tout espoir, étaient plongés dans la douleur. Mais, craignant encore d'alarmer leurs parents et de leur faire pressentir leur fin prochaine, ils s'efforçaient de paraître sans inquiétude, et leur adressaient des paroles consolantes. Souvent, le cœur gonflé de soupirs, ils se retiraient à l'écart et donnaient un libre cours à leurs larmes.

Lieou, sentant sa fin approcher, appela ses deux fils auprès de son lit pour leur donner ses dernières instructions. — Mes enfants, leur dit-il, ma femme et moi nous étions sans postérité, et

nous semblions condamnés à être privés, après notre mort, de sacrifices funèbres. Mais soudain le Ciel a eu pitié de nous et vous a envoyés pour nous tenir lieu de fils. Quoique vous ne fussiez qu'adoptifs, vous nous avez aimés avec autant de tendresse que si nous vous eussions donné le jour. Maintenant nous pouvons mourir sans regret. Mais, quand nous aurons quitté la vie, redoublez de zèle et d'efforts pour faire prospérer votre commerce, et conserver le faible héritage que nous vous avons laissé. En songeant à votre bonne intelligence et à l'heureuse activité qui vous anime, nous pourrons reposer tranquilles au près des neuf fontaines qui arrosent le sombre empire.

Les deux fils, fondant en larmes, reçurent à genoux ces dernières instructions.

Lieou et sa femme languirent encore deux jours; le troisième ils avaient fermé les yeux.

Nous essaierions en vain de peindre la douleur des deux enfants. Ils pleurent, ils gémissent, ils accusent le ciel et la terre ; ils voudraient donner leur vie pour celle de leurs parents, ou du moins les suivre dans la tombe.

Aussitôt ils préparèrent avec toute la magnificence possible les cercueils et les linceuls funèbres, et firent appeler plusieurs bonzes pour réciter

pendant neuf jours l'office des morts et faire passer leur âme à un état plus heureux.

Après avoir enseveli leurs parents adoptifs, les deux frères font construire un tombeau pour y déposer leurs restes inanimés.

Lieou-fang partit aussitôt pour la capitale, et rapporta avec lui les ossements de sa mère.

Quant tout fut préparé, et qu'ils eurent choisi un jour heureux, ils placent au milieu du tombeau Lieou et sa femme; puis Lieou-ki dépose les ossements de son père à gauche et Lieou-fang ceux de sa mère du côté droit. Les trois cercueils étaient rangés sur une même ligne, comme trois perles d'une parfaite ressemblance.

Tous les habitants du village, qui avaient admiré la probité et l'humanité de Lieou, et qui étaient pénétrés de respect pour la piété filiale de ses deux fils, vinrent aux funérailles et donnèrent les marques de la plus vive douleur.

Depuis la mort de leurs parents, Lieou-ki et Lieou-fang mangeaient à la même table et partageaient le même lit. Leurs rapports mutuels et l'habitude de vivre comme des frères n'avaient fait que fortifier leur amitié et resserrer les liens qui les unissaient. Bientôt ils cédèrent leur commerce de vin et ouvrirent un magasin d'étoffes.

Les marchands des différentes provinces, qui voyaient briller dans ces jeunes gens tant de droiture et de probité, vantaient partout la qualité et le prix modéré de leurs étoffes, et étendaient au loin leur réputation. Du matin au soir, les acheteurs venaient en foule chez eux, et leur magasin ne désemplissait pas.

En moins de deux ans ils amassèrent une fortune qui surpassait de beaucoup celle qu'ils avaient reçue de Lieou.

Dans le village, il y avait plusieurs riches propriétaires, qui, voyant que ces deux jeunes gens étaient à la tête d'un commerce florissant et n'avaient pas encore songé à s'établir, envoyèrent vers eux des entremetteurs de mariage pour leur faire des propositions.

Lieou-ki avait bien le désir de prendre une compagne, mais Lieou-fang refusait absolument de suivre son exemple.

— Mon frère, lui disait Lieou-ki, vous avez aujourd'hui dix-neuf ans; moi j'en ai vingt-deux : voici le moment convenable pour choisir une épouse, afin d'avoir des enfants et de donner une postérité à nos parents légitimes et adoptifs. J'ignore pourquoi mon frère blâme cette résolution.

— Nous sommes dans la force de l'âge, répon-

dait Lieou-fang ; à quelle époque de la vie peut-on mieux s'occuper des soins du commerce et déployer son industrie ? Avons-nous le temps de nous occuper de mariage ? D'ailleurs nous vivons depuis long-temps comme des frères, et nous avons formé une association pleine de charmes : peut-on espérer un bonheur plus doux ? Si par hasard vous épousez une personne d'un mauvais naturel, sa présence entravera votre commerce et sera pour vous une source de chagrins continuels. Ne vaut-il pas mieux rester unis et renoncer au mariage ?

—Vous connaissez le proverbe, disait Lieou-ki : « Sans femme point de bonne maison. » Pendant que nous sommes dans le magasin, occupés des détails du commerce, nous n'avons personne qui prenne soin de notre ménage. Maintenant que nos relations s'étendent de jour en jour, supposez qu'il nous vienne quelques étrangers, nous n'avons personne pour les recevoir d'une manière convenable et faire les honneurs de notre maison. Dites-moi, je vous prie, quelle figure nous ferons dans le monde. Mais ceci n'est encore qu'une bagatelle. Lorsque dans l'origine le bon Lieou nous adopta pour ses deux fils, son unique espoir était d'avoir des descendants qui garderaient son tombeau et offriraient des sacrifices à sa cendre.

Mais, si vous refusez de vous marier, vous détruisez toutes ses espérances; vous répondez à ses bienfaits par la plus noire ingratitude. De quel front soutiendrez-vous les reproches qu'il vous adressera dans le sombre empire?

Lieou-ki ramenait sans cesse la conversation sur le même sujet; mais Lieou-fang, répétant toujours les mêmes excuses, refusait absolument de céder à ses instances.

Lieou-ki, voyant l'obstination de son frère, n'osait se marier seul, et former sans lui l'établissement qu'il méditait. Un jour qu'il était allé faire visite à un de ses amis intimes, nommé Kin-ta-lang, la conversation tomba par hasard sur le chapitre du mariage. Lieou-ki raconta en détail le refus et les excuses de Lieou-fang. — J'ignore, ajouta-t-il, quels peuvent être les motifs d'une telle conduite.

— Cela n'est pas difficile à deviner, s'écria en riant Kin-ta-lang : vous êtes, il est vrai, associés ensemble, et c'est par vos efforts réunis que vous avez élevé une maison aussi florissante; mais comme votre jeune frère est venu ici avant vous, il compte peut-être avoir plus de droits à la fortune de Lieou, et ne serait pas fâché de vous voir marié le premier. Voilà, selon moi, l'énigme de toute sa conduite, et le motif de ses vaines excuses.

— Mon jeune frère est plein de droiture et de sincérité, reprit Lieou-ki : il est impossible qu'il se laisse guider par de telles considérations.

— Votre frère est dans la fleur de la jeunesse, ajouta Kin-ta-lang; il est doué d'un esprit juste et d'une rare pénétration. Pensez-vous qu'il ignore les avantages du mariage et le bonheur d'une heureuse union? Essayez un autre moyen : envoyez sous main une personne chargée de sonder ses intentions et de lui faire des propositions de mariage. Je vous réponds de son consentement.

Lieou-ki était ébranlé par ces raisons, mais il conservait encore quelques doutes sur le succès de la démarche que lui conseillait son ami. Il prend congé de lui et se retire.

A peine a-t-il fait quelques pas qu'il rencontre deux entremetteuses de mariage. C'était justement lui qu'elles venaient trouver, afin de lui faire des propositions pour son jeune frère. La jeune personne dont il s'agissait était la fille d'un riche marchand de soieries, nommé Tsouï-san. La comparaison de l'heure de leur naissance, et des caractères dont se composait leur billet d'âge, offrait une correspondance parfaite, et annonçait l'union la mieux assortie.

— Ce parti convient à merveille à mon jeune frère, dit Lieou-ki; mais il a quelque chose de

fort singulier. A la vue d'un homme son front se couvre de rougeur, et il est impossible d'aborder en sa présence la question du mariage. Allez le trouver secrètement, et glissez-lui la proposition qui vous amène. Si vous réussissez à vaincre ses refus, comptez sur ma reconnaissance. Pour moi, je ne m'en retournerai point; je vais m'asseoir dans cette boutique qui est à l'entrée de la rue, en attendant votre réponse.

Les deux femmes le quittent et se rendent chez Lieou-fang. Elles furent de retour au bout de quelques instants.

—Monsieur, dirent-elles à Lieou-ki, votre jeune frère est vraiment un homme singulier. Nous avons employé mille moyens de persuasion : tout a été inutile. Il a refusé nettement d'écouter nos propositions; et, comme nous insistions, il s'est emporté, et nous a congédiées de la manière la plus désobligeante.

Lieou-ki commença à se persuader que les refus de Lieou-fang étaient sincères, mais il ne pouvait en deviner la cause.

Un jour il vit sur une poutre une hirondelle occupée à construire son nid. Il prend un pinceau, et, pour sonder encore les intentions de Lieou-fang, il écrit sur le mur plusieurs vers, dont voici le sens :

« Les hirondelles construisent leur nid ; deux à » deux elles apportent matin et soir l'argile néces- » saire pour leur frêle demeure. Elles s'aident » mutuellement et partagent les mêmes soins et » les mêmes fatigues. Si le mâle ne cherchait point » une compagne pour avoir de jeunes nourrissons » et se donner une postérité, à la fin de l'année le » nid se trouverait vide. »

Lieou-fang, ayant vu ces vers, les lut plusieurs fois en souriant; puis, prenant le pinceau, il écrivit les suivants sur les mêmes rimes :

« Les hirondelles construisent leur nid; deux » à deux elles rasent la plaine ou s'élèvent dans » les airs. Il y a bien long-temps que le Ciel a » établi les rapports qui attachent le mâle à sa » compagne. Quand celle-ci a trouvé un époux, » tous ses vœux sont satisfaits. Comment se fait-il » que l'hirondelle mâle ne reconnaisse pas sa com- » pagne ? »

— D'après le sens renfermé dans ces vers, s'écria Lieou-ki, rempli d'étonnement, mon frère est une demoiselle. J'étais surpris en effet de la délicatesse de sa taille et de la douceur de sa voix. La nuit, lorsque nous partagions le même lit, il

n'ôtait jamais son vêtement de dessous. Dans les plus grandes chaleurs de l'été, il restait couvert d'une double robe. Quoi qu'il en soit, tous mes doutes ne sont point encore entièrement dissipés. Je n'ose aller à la légère lui faire part de l'idée qui m'a frappé.

De suite il alla chez Kin-ta-lang et lui récita ses vers sur le nid d'hirondelle ainsi que la réponse de Lieou-fang.

— Cela est clair comme le jour, s'écria Kin-ta-lang; il n'y a plus à en douter, votre frère est une jeune fille. Mais, puisque vous avez partagé le même lit pendant plusieurs années, comment n'avez-vous pas découvert ce mystère?

Lieou-ki lui raconta l'extrême réserve de son frère, et le soin qu'il avait eu de ne jamais quitter ses vêtements en sa présence.

— C'est cela même, reprit Kin-ta-lang; nous n'avons plus besoin de nouveaux éclaircissements. Mais maintenant vous devez lui parler franchement; vous verrez ce qu'il vous répondra.

— Nous sommes liés ensemble depuis bien long-temps, et notre affection est celle de deux frères tendrement unis : comment oserais-je ouvrir la bouche sur un tel sujet?

— Si c'est en effet une demoiselle, dit Kin-ta-lang, qui empêche que vous ne deveniez son

époux? Cette union ne fera que fortifier et embellir les sentiments qui vous animent l'un pour l'autre.

Après avoir causé quelque temps, Kin-ta-lang fit servir à manger. Lieou-ki resta à table avec son ami, et il était déjà fort tard quand il songea à s'en retourner chez lui.

Lieou-fang vint le recevoir; et, le voyant un peu étourdi par les fumées du vin, il lui donna le bras et le conduisit jusque dans sa chambre.

— Où êtes-vous resté à boire? lui dit-il. Comment, mon frère, pouvez-vous revenir à une heure aussi avancée? J'ai pensé mourir d'inquiétude.

—Je me trouvais par hasard chez monsieur Kin-ta-lang; nous avons bu quelques tasses, et, tout en causant, nous sommes restés ensemble jusqu'à la nuit.

Quoique Lieou-ki fût occupé à parler, il regardait attentivement Lieou-fang. Auparavant, lorsque son attention n'était point encore éveillée, il ne s'était nullement aperçu que son ami fût une demoiselle. Mais aujourd'hui qu'il avait l'esprit frappé de cette idée, plus il le regardait, plus ses doutes se changeaient en certitude. Néanmoins, il n'osait lui communiquer les doutes qui l'agitaient. Ne pouvant résister au désir d'éclaircir ce

mystère, et d'acquérir une entière conviction, il eut encore recours à la poésie. — Mon frère, dit-il à Lieou-fang, j'admire les vers que vous avez composés sur le nid d'hirondelle, mais je suis trop dépourvu de talents pour écrire avec la même élégance. Oserais-je vous prier d'en faire encore quelques uns sur le même sujet?

Lieou-fang prit en riant un pinceau et du papier, et écrivit les lignes suivantes :

« Les hirondelles bâtissent leur nid; le mâle » et sa compagne s'aident mutuellement et se ré- » pondent par de tendres cris. Ils craignent de » laisser passer en vain les jours de leur printemps, » et préparent d'avance le berceau qui doit rece- » voir leur jeune famille. »

« Qui n'aurait pitié de Ho-chi avec sa pierre sans » défaut! Comment se fait-il que le roi de Tsou n'ait » pas voulu accepter la pierre précieuse qu'il lui » offrait (1) ? »

(1) Un homme nommé Pien-ho (ou Ho-chi), ayant trouvé une pierre brute dans laquelle il soupçonnait avec raison l'existence d'une pierre précieuse, la porta au roi de Tsou, qui, trompé par l'ignorance de son lapidaire, le regarda comme un imposteur, et lui fit couper le pied droit. (Voy. Gonzalvez, *Arte China*, p. 354.)

Lieou-ki prend les vers, et, après les avoir lus : — Mon frère, s'écrie-t-il, vous êtes donc réellement une demoiselle !

A ces mots Lieou-fang baisse les yeux sans répondre, et tout son visage se colore d'une vive rougeur.

— Nous nous aimons l'un l'autre, reprend Lieou-ki, avec toute la tendresse que font naître les liens du sang. Pourquoi me cacher plus longtemps la vérité? Mais j'oserai vous demander pourquoi vous avez toujours conservé ce costume.

—Après avoir perdu ma mère, répondit Lieou-fang, j'accompagnai mon père et je retournai avec lui dans mon pays natal. Votre servante à adopté les vêtements d'homme, parce qu'elle craignait qu'il n'y eût pour elle quelque inconvénient à voyager à pied sous les habits qui conviennent à son sexe. Ayant ensuite perdu mon père, et n'ayant pu l'ensevelir auprès de ma mère, je désirais trouver un endroit où je pusse me fixer et y déposer les restes de mes parents. Le Ciel a permis que je trouvasse un père adoptif qui, en me laissant une partie de sa fortune, m'a donné les moyens de les ensevelir d'une manière convenable. Je vais aujourd'hui vous parler sans détour. Voyant que notre fortune était encore peu

avancée, et craignant que vous ne pussiez réussir seul, j'ai différé à dessein et j'ai tâché de retarder l'époque de notre établissement. Mais à présent que vous me pressez de prendre un époux, je ne puis m'empêcher de vous dire la vérité.

— Mon frère, reprend Lieou-ki, par cette conduite vous avez accompli une œuvre difficile et digne des plus grands éloges; elle montre une force d'âme au-dessus de votre âge et de votre sexe. Si j'en juge par le sens des vers que vous avez composés, vous semblez partager mes sentiments et répondre à mes vœux. Nous nous sommes rencontrés dans la vie comme deux mousses légères poussées l'une vers l'autre par les eaux du fleuve, après avoir été, pendant plusieurs années, le jouet des flots et des vents. Auparavant nous étions frères, maintenant nous sommes époux: c'est au Ciel seul que nous devons ce bonheur inespéré. Si vous daignez consentir à mes vœux, nous formerons une union qui ne se dissoudra qu'à la mort,

—Votre désir est aussi le mien, répondit Lieou-fang, et cette félicité que vous vous promettez est également l'objet de mes espérances. Les trois tombes de nos parents se trouvent ensemble dans ce lieu. Si je prenais un autre époux, comment pourrais-je visiter soir et matin le sépulcre où re-

pose ma mère? D'ailleurs mes parents adoptifs m'ont constamment traitée comme si j'eusse été leur propre enfant. Si j'abandonnais cette maison, qui renferme ce que j'ai de plus cher au monde, quelle joie pourrais-je goûter le reste de mes jours? O mon frère, si vous ne me trouvez pas trop dépourvue d'agréments, permettez-moi de rester avec vous pour garder les tombes de nos parents et leur offrir des sacrifices funèbres : voilà le vœu le plus ardent que forme votre servante. Mais ce serait blesser les rites que de nous unir sans employer une entremetteuse de mariage. Nous devons aussi nous mettre à l'abri de tout soupçon et éviter de donner prise à la malignité.

Dès ce soir même Lieou-ki et Lieou-fang eurent une chambre séparée. Le lendemain Lieou-ki alla informer Kin-ta-lang de tout ce qui s'était passé, et pria l'épouse de son ami de remplir auprès de Lieou-fang l'office d'entremetteuse de mariage.

Lieou-fang prit les vêtements qui convenaient à son sexe, et, après avoir choisi un jour heureux, alla avec Lieou-ki près des tombes de ses parents et leur offrit un sacrifice funèbre. Ensuite ils firent allumer une multitude innombrable de lanternes et préparèrent pour les noces un festin magnifique. Cet événement répandit la joie dans tout le village. Il n'y avait personne qui ne le ra-

contât avec l'accent de l'admiration. On exaltait en même temps la probité, la piété filiale et la rare pureté de mœurs dont Lieou et ses deux enfants avaient offert le modèle.

Lieou-ki et Lieou-fang, devenus époux, s'aimèrent tendrement, et eurent toujours l'un pour l'autre les mêmes attentions et les mêmes égards que deux hôtes prévenants et respectueux. Ils acquirent une fortune immense, et eurent un grand nombre d'enfants, dont plusieurs vivent encore aujourd'hui. L'endroit qu'ils avaient habité fut surnommé *le Village des trois justes*, comme l'attestent plusieurs vers dont voici le sens :

« Des parents qui ne s'aiment point deviennent » aussi étrangers les uns pour les autres que les » barbares de *Wou* et de *Yeou ;* mais des étrangers » qu'anime la justice deviennent aussi intimes que » s'ils étaient unis par les liens du sang. »

Le Village des trois justes retentit sans cesse des louanges de Lieou-fang ; pendant mille années, le pays situé à l'ouest du fleuve Jaune gardera le souvenir de Lieou-ki (1).

(1) J'ai traduit une quatrième Nouvelle, intitulée *l'Héroïsme de la piété filiale*. Elle fait partie des *Contes chinois*, qui se trouvent à la même librairie que *l'Orphelin de la Chine*.

POÉSIES CHINOISES.

ROMANCE DE MOU-LAN,

OU

LA FILLE SOLDAT.

Mou-lân est le nom d'une jeune fille qui, voyant son père malade et hors d'état de répondre à la conscription, s'enrôla pour lui, et servit, sans être reconnue, pendant douze ans.

Cette romance, que quelques personnes

attribuent à Mou-lân elle-même, a été composée sous la dynastie des Liang, qui ont régné de 502 à 556. Elle est tirée du *Supplément de l'Anthologie chinoise*, en huit volumes, intitulée *Thang-chi*, c'est-à-dire *Vers de la dynastie des Thang*, sous laquelle fleurirent, de 618 à 914, les poètes les plus célèbres de la Chine.

ROMANCE.

I.

Tsi-tsi, puis encore *tsi-tsi* (1). | * Mou-lân tisse devant sa porte. | On n'entend pas le bruit de la navette; | on entend seulement les soupirs de la jeune fille.

* Nous avons séparé chaque vers par une ligne verticale. Quand le discours change, avec nouveau vers, nous nous sommes contenté d'employer un tiret —, pour ne pas trop multiplier les signes de convention.

(1) Suivant le commentateur, *tsi-tsi* est un adverbe imitatif qui exprime à la fois le bruit de la navette et les soupirs de la jeune fille.

II.

— « Jeune fille, à quoi songes-tu ? | Jeune fille, à quoi réfléchis-tu ? — La jeune fille ne songe à rien, | la jeune fille ne réfléchit à rien.

III.

» Hier j'ai vu le livre d'enrôlement : | l'empereur lève une armée nombreuse. | Le livre d'enrôlement a douze chapitres : | dans chaque chapitre j'ai vu le nom de mon père ! | O mon père, vous n'avez point de grand fils ; | ô Mou-lân, tu n'as point de frère aîné ! | Je veux aller au marché pour acheter une selle et un cheval ; | je veux dès ce pas aller servir pour mon père. »

IV.

Au marché de l'orient elle achète un cheval rapide ; | au marché de l'occident elle achète une selle et une housse ; | au marché du midi, alle achète un long fouet.

V.

Le matin elle dit adieu à son père et à sa mère ; |

le soir elle passe la nuit sur le bord du fleuve Jaune. | Elle n'entend plus le père et la mère qui appellent leur fille : | elle entend seulement le sourd murmure des eaux du fleuve Jaune. | Le matin elle part et dit adieu au fleuve Jaune. | Le soir elle arrive à la source de la rivière Noire. | Elle n'entend plus le père et la mère qui appellent leur fille : | elle entend seulement les sauvages cavaliers de Yen-chan.

VI.

— « J'ai parcouru dix mille milles en combattant ; | j'ai franchi avec la vitesse de l'oiseau les montagnes et les défilés. | Le vent du nord apportait à mon oreille les sons de la clochette nocturne ; | la lune répandait sur mes vêtements de fer sa froide et morne clarté. »

VII.

Le général est mort après cent combats. | Le brave guerrier revient après dix ans d'absence. | A son retour, il va voir l'empereur. | L'empereur est assis sur son trône. | Tantôt il accorde une des douze dignités, | tantôt il distribue cent ou mille onces d'argent. — « L'empereur me demande

ce que je désire. — Mou-lân ne veut ni charge ni argent. | Prêtez-lui un de ces chameaux qui font mille milles en un jour, | pour qu'il ramène un enfant sous le toit paternel. »

VIII.

Dès que le père et la mère ont appris le retour de leur fille, | ils sortent de ville et vont au-devant d'elle. | Dès que les sœurs cadettes ont appris le retour de leur sœur aînée, | elles quittent leur chambre, parées des plus riches atours. | Dès que le jeune frère apprend le retour de sa sœur, | il court aiguiser un couteau pour tuer un mouton.

IX.

— « Ma mère m'ouvre le pavillon de l'orient, | et me fait reposer sur un siége tourné à l'occident. | Elle m'ôte mon costume guerrier et me revêt de mes anciens habits. | Mes sœurs, arrêtées devant la porte, ajustent leur brillante coiffure, | et enlacent des fleurs d'or dans leurs cheveux. »

X.

Mou-lân sort de sa chambre et va voir ses com-

pagnons d'armes : | ses compagnons d'armes sont frappés de stupeur. | Pendant douze ans elle a marché dans leurs rangs, | et ils ne se sont point aperçus que Mou-lân fût une fille.

On reconnaît le lièvre qui trébuche en courant, | on reconnaît sa compagne à ses yeux effarés; | mais quand ils trottent côte à côte, qui pourrait distinguer leur sexe?

BALLADE.

NI-KOU-SSE-FAN,

OU

LA RELIGIEUSE QUI PENSE AU MONDE.

I.

A la première veille, une jeune religieuse entre dans le temple; | elle tient dans sa main un chapelet de perles blanches, et ses yeux sont mouillés de larmes. — «Pauvre jeune fille! quel malheur pour moi d'avoir quitté le monde! | Je suis dans

la fleur de mon printemps, et je n'ai point d'époux!.. »

II.

Elle laisse échapper une plainte contre son père, un murmure contre sa mère. — « Il ne fallait pas me traîner dans un cloître, où tous les matins on adore Kouan-in et Fo (Bouddha). | Quand le soir est venu, je songe à prendre un époux, un époux orné de grâces et d'esprit. »

III.

A la deuxième veille, la jeune religieuse s'afflige et se lamente. — « Je songe à mes sœurs qui ont chacune un charmant époux, | et qui brillent par leur toilette et par leur beauté. | Elles tiennent dans leurs bras de jolis enfants, qui appellent leur mère d'une voix caressante.

IV.

Plus j'y pense, plus mon âme se brise de douleur. | Elles ont arrangé leurs noirs cheveux, et montrent ce que peuvent l'adresse et le désir de plaire. | Des fleurs nouvellement cueillies se ba-

lancent légèrement sur leur tête, | et des anneaux d'or pendent à leurs oreilles. »

V.

A la troisième veille, la jeune religieuse pense et soupire. — « Je vois le disque arrondi de la lune (1) | qui se tourne vers l'occident, | pendant que je suis au temple, plongée dans une rêverie silencieuse. » | Elle lave ses mains pour brûler de l'encens, et prononce : — « O-mi (2) !

VI.

» Nan-wou ! Kouan-chi-in ! Nan-wou ! Kouan-chi-in ! | divinités protectrices, montrez à votre servante une tendre compassion; | et mariez-la vite à un bel époux. | Je ferai rebâtir vos chapelles, | je vous ferai élever des statues d'or. »

(1) Chez les Chinois, la lune, personnifiée sous le nom de Tchang'o, préside à l'amour et au mariage; son disque arrondi est le symbole d'une heureuse union.

(2) *O-mi*, ou *O-mi-to-fo*, et *Nan-wou* (strophe VI) sont des épithètes de Bouddha. *Kouan-chi-in* est le nom d'une divinité indienne.

VII.

A la quatrième veille, la jeune religieuse dormait d'un profond sommeil. — « J'ai aperçu en songe un jeune étudiant qui entrait dans ma cellule. | Il m'attire vers lui et me presse sur son cœur. | Il s'appuie sur mon lit et me comble de caresses.

VIII.

» Au milieu de mon songe, il m'adresse des paroles de tendresse et d'amour. | Qu'entends-je! le vent agite ma porte, et le marteau sonore retentit dans mon âme émue... | Je m'éveille et mon illusion s'évanouit! | Je me retourne sur ma couche humide de larmes, | et je retombe dans un vide affreux. »

IX.

A la cinquième veille, la jeune religieuse s'endort jusqu'à l'heure où le ciel se colore des premiers rayons du jour. | L'oiseau kin-hi se dresse sur la branche et entonne le chant matinal qui annonce l'aurore. — « Je récite les prières sacrées,

mais mon âme ardente est en proie aux plus cruels tourments. | Je n'ai qu'une pensée, je ne forme qu'un désir : | c'est de descendre de la montagne pour chercher un époux. »

X.

Elle laisse échapper une plainte contre son père, un murmure contre sa mère : — « Il ne fallait pas, non, il ne fallait pas m'enfermer dans un cloître. | Une chose m'étonne, une chose me confond : | c'est la réponse de celui qui tira mon horoscope. | Celui qui tira mon horoscope dit que j'étais destinée à vivre seule, | que je devais renoncer au monde.

XI.

» Les femmes du monde se nourrissent de mets délicieux, | et les saveurs les plus exquises réjouissent leur palais. | La pauvre religieuse n'a d'autre aliment que du riz insipide, | d'autre breuvage que du thé amer. | Les femmes du monde s'habillent d'étoffes moelleuses, d'étoffes tissues d'or et de soie. | Cette triste esclave n'a d'autre vêtement qu'une tunique de laine, formée de pièces grossièrement cousues.

XII.

» Ce matin le supérieur est sorti : je veux m'échapper du cloître et aller chercher un amant. | Je ne redoute point l'indiscrétion des personnes qui fréquentent le couvent. | Je veux un époux ; je le veux tendre et passionné. | L'an prochain je serai mère ! L'an prochain un bel enfant sera suspendu à mon sein !

XIII.

» Quand je l'aurai nourri jusqu'à l'âge d'un an, jusqu'à l'âge de deux ans, | il me tirera doucement par ma robe, et de sa voix enfantine il m'appellera *ma-ma* (maman). | Quand je l'aurai élevé jusqu'à l'âge de sept ans, jusqu'à l'âge de huit ans, | je l'enverrai à l'école; je veux qu'il devienne savant.

XIV.

» Il étudiera avec ardeur, il étudiera jusqu'à dix-huit ans. | Déjà il sait à fond les quatre livres moraux et les cinq livres canoniques. | Il n'attend plus que le moment où l'empereur va ouvrir lui-

même le concours général. | S'il n'obtient pas le premier rang sur la liste des docteurs, il obtiendra au moins le troisième.

XV.

« Le courrier part comme un éclair et m'annonce l'arrivée de mon fils. | D'abord il doit saluer son père, ensuite il saluera sa mère. | Eh bien, mes espérances n'ont pas été déçues! | Arrangeons avec symétrie mes tresses ondoyantes; allons jouir de sa gloire et de mon bonheur! »

XVI.

Elle dit, et brise sa chaîne importune, comme le poisson brise la soie qui le retenait captif; et, n'écoutant que sa passion, elle s'élance de la montagne pour aller chercher un époux.

KOUAN-FOU-YOUAN.

ÉLÉGIE SUR LA MORT D'UNE ÉPOUSE.

I.

Le premier jour de l'année, à la cinquième veille, à l'époque où l'hiver déploie toutes ses rigueurs, | ma tendre épouse est morte. Est-il au monde un homme plus malheureux que moi? | Si tu vivais encore, je t'aurais donné une autre toilette pour passer le nouvel an. | Mais hélas! tu es déjà descendue au sombre empire qu'arrose

la fontaine Jaune! Pour que l'époux et l'épouse puissent se revoir encore, | viens me visiter au milieu de la nuit, viens à la troisième veille ; | je veux renouer les douces illusions du passé.

II.

A la seconde lune, à la naissance du printemps, le soleil brille plus long-temps au ciel ; | toutes les familles lavent dans une eau pure leurs robes et leurs habits. | Les époux qui ont encore leur épouse se plaisent à la parer de nouveaux vêtements. | Mais moi, qui ai perdu mon épouse, je suis en proie à une douleur qui me mine et me consume. | J'ai éloigné de ma vue l'étroite chaussure qui enfermait ses jolis pieds. | Quelquefois j'ai songé à prendre une seconde compagne. | Mais où en trouverais-je une autre aussi belle, aussi spirituelle, aussi affectueuse ?

III.

A la troisième lune, c'est l'époque qu'on appelle Tsing-ming. | Le pêcher épanouit ses fleurs vermeilles, les saules commencent à déployer leur verdoyante chevelure. | Les maris qui ont

encore leur femme vont visiter avec elle les tombeaux de leurs parents. | Mais moi, qui ai perdu la mienne, je vais seul visiter sa tombe. | A la vue des lieux où repose sa cendre, des larmes brûlantes ruissellent le long de mes joues. | Je lui fais des offrandes funèbres, je brûle pour elle des images de papier doré. — « Tendre épouse, lui dis-je, d'une voix pleine de larmes, où es-tu? tendre épouse, où es-tu?» | Mais hélas! elle est sourde à mes cris! | Je vois un tombeau solitaire, mais je ne puis voir mon épouse.

IV.

A la quatrième lune, à l'époque appelée Mang-tchong, l'air est pur, le soleil brille dans toute sa splendeur. | Combien de maris ingrats se livrent au plaisir, et oublient celle qu'ils ont perdue! | L'époux et l'épouse sont comme deux oiseaux d'une même forêt. | Quand vient le terme fatal, ils s'envolent chacun de leur côté. | Cette beauté si accomplie, cette tendresse sans bornes, se sont évanouies en un matin. | Pourquoi, hélas! deux époux si intimement unis n'ont-ils pu vivre et blanchir ensemble? | Je suis comme un homme qu'un songe enchanteur a bercé d'une douce illusion. | A son réveil, il cherche la jeune im-

mortelle qui charmait ses oreilles et ses yeux, | et il ne trouve plus autour de lui que le vide, la solitude et le silence !

V.

A la cinquième lune, à l'époque appelée Touan-yang, des barques à tête de dragon sillonnent joyeusement les eaux. | On fait chauffer le vin le plus exquis, on amoncelle sur des corbeilles les fruits les plus délicieux. | Chaque année, à cette époque, j'aimais à partager avec ma femme et mes enfants les plaisirs de ces fêtes naïves. | Mais aujourd'hui je suis inquiet et agité, je suis en proie aux plus cruelles angoisses. | Je pleure du matin au soir, et du soir au matin; | à chaque instant je sens que mon âme va se briser de douleur. | Que vois-je ! de jolis enfants folâtrent gaîment devant ma porte. | Je comprends leurs plaisirs : ils ont une mère qui les presse souvent sur son sein ! | Éloignez-vous, tendres enfants : vos joyeux ébats ne font que me déchirer le cœur.

VI.

A la sixième lune, à l'époque appelée San-fo,

il est difficile de supporter l'ardeur brûlante du jour. | Les riches et les pauvres font sécher leurs habits. | Je vais prendre une robe de soie, et l'exposer aux rayons du soleil. | Je vais exposer aussi les souliers brodés de mon épouse. | Regardons ! voilà la robe dont elle se parait aux jours de fête ; | voilà l'élégante chaussure qui enchâssait ses jolis pieds. | Mais où est mon épouse ? où est la mère de mes enfants ? | Il me semble qu'une lame d'acier glace et divise mon cœur.

VII.

A la septième lune, à l'époque appelée Ki-kiao, je ne puis retenir les larmes qui inondent mes yeux. | C'est alors que Nieou-lân visite dans le ciel son épouse Tchi-niu. | J'avais aussi une belle épouse, mais j'en suis séparé à jamais ! | J'ai sans cesse devant les yeux cette figure ravissante qui éclipsait les fleurs. | Que je marche, que je coure, que je sois assis ou couché, l'idée de sa perte déchire sans cesse mon cœur. | Quel est le jour où je n'aie point pensé à ma tendre épouse, | quelle est la nuit où je ne l'aie point pleurée jusqu'au matin ?

VIII.

Le quinzième jour de la huitième lune, lorsque son disque brille dans tout son éclat, | on offre aux dieux des melons et des gâteaux qui ont une forme arrondie comme l'astre des nuits. | Les hommes et les femmes vont deux à deux se promener dans la campagne et jouir de la douce clarté de la lune. | Mais le disque arrondi de la lune ne ferait que me rappeler l'épouse que j'ai perdue. | Tantôt, pour dissiper mes ennuis, je verse dans ma coupe un vin généreux; | tantôt je prends ma guitare: mais elle résonne à peine sous ma main languissante. | Mes parents et mes amis viennent m'inviter tour à tour, | mais mon cœur rempli d'amertume se refuse à aller partager leurs plaisirs.

IX.

A la neuvième lune, à l'époque appelée Tchong-yang, les chrysantèmes ouvrent leur calice d'or. | | et tous les jardins exhalent une odeur embaumée. | Je voudrais aller cueillir un bouquet de fleurs nouvellement écloses, | si j'avais encore une épouse qui pût en orner ses cheveux! | Mes yeux

se mouillent de larmes, mes mains se contractent de douleur, et frappent mon sein décharné! | Je rentre dans la chambre brillante qu'habitait mon épouse. | Mes deux enfants me suivent, et viennent tristement embrasser mes genoux. | Ils me tirent chacun par la main, et m'appellent d'une voix étouffée. | Ils me demandent leur mère par leurs larmes, leurs gestes et leurs sanglots!

X.

Le premier jour de la dixième lune, les riches et les pauvres offrent à leurs épouses des habits d'hiver. | Mais moi, qui n'ai plus d'épouse, à qui offrirai-je des vêtements d'hiver? | Quand je songe à celle qui partageait ma couche, qui reposait sur le même oreiller, | je brûle pour elle des images de papier doré, et mes larmes coulent en abondance. | J'envoie ces offrandes à celle qui habite sur les bords de la fontaine Jaune. | J'ignore si ces dons funèbres seront utiles aux mânes de celle qui n'est plus; | mais du moins son époux lui aura payé un tribut d'amour et de regrets!

XI.

A la onzième lune, quand j'ai salué l'hiver,

j'appelle plusieurs fois ma belle épouse. | Dans mon lit glacé, je ramasse mon corps, je n'ose dormir les jambes étendues, | et la moitié de la couverture de soie flotte sur une place vide. | Je soupire et j'invoque le Ciel : je le supplie d'avoir pitié d'un époux qui passe des nuits solitaires. | A la troisième veille, je me lève sans avoir dormi, et je pleure jusqu'à l'aurore.

XII.

A la douzième lune, au milieu des rigueurs de l'hiver, j'appelais ma tendre épouse...— « Où es-tu ? lui disais-je. Je songe à toi tout le jour, et je ne puis voir ton visage. » | Mais la derrière nuit de l'année, elle m'est apparue en songe. | Elle presse ma main dans la sienne ; elle me sourit d'un œil humide de larmes ; | elle m'enlace dans ses bras caressants, et m'enivre, comme autrefois, de ravissement et de bonheur.— « Je t'en prie, me dit-elle, ne te tourmente point de mon souvenir. | Désormais je viendrai ainsi toutes les nuits te visiter en songe. »

LE

VILLAGE DE KIANG.

ARGUMENT.

Cette pièce a été composée vers l'an 759, par Tou-fou, qui tient un des premiers rangs parmi les poètes de la Chine.

Sou-tsong étant monté sur le trône, Tou-fou quitta précipitamment Fou-tcheou pour aller offrir ses services au nouvel empereur,

mais il fut pris par une troupe de brigands et passa pour mort. Quelque temps après, il fut assez heureux pour s'échapper de leurs mains, et se rendit à Fong-tsiang, où résidait la cour. Il y avait déjà plusieurs années qu'il remplissait une charge dans le palais de Sou-tsong, lorsqu'il apprit que sa famille était dans la plus grande détresse. L'empereur lui permit d'aller la visiter pour lui porter des consolations et des secours.

C'est à cette occasion qu'il composa la pièce intitulée *le Village de Kiang*. Elle est tirée de ses œuvres complètes, en 20 livres, qui existent à la bibliothèque du Roi.

LE VILLAGE DE KIANG.

I.

Le pied du soleil s'abaisse lentement vers le terre, | et des montagnes de nuages rouges empourprent l'occident. | Dans la cabane isolée, les oiseaux poussent des cris confus, | en voyant un étranger qui arrive de mille lis.

II.

Ma femme et mes enfants s'étonnent de me voir vivant; | et, revenus de leur surprise, ils essuient les perles de leurs larmes. | Dans ces temps

d'anarchie, j'ai été le jouet des orages, | et c'est au hasard que je dois de respirer encore.

III.

Mes voisins accourent et franchissent les murs pour me voir. | Muets de joie et de saisissement, ils poussent de longs soupirs. | La nuit s'écoule, une nouvelle lampe remplace la lampe mourante: | ils me regardent sans mot dire, comme un homme qu'on voit en songe.

IV.

Sur le soir de l'année, je dérobe à l'état ma frêle existence, | et je reviens dans ma famille, goûter quelques instants de bonheur. | Mes jolis enfants ne peuvent s'arracher de mes genoux : ils craignent que je ne parte encore.

V.

Jadis, il m'en souvient, j'aimais à chercher le frais; | j'aimais à me promener autour de l'étang, à m'asseoir au pied des arbres qui le couronnent. | Maintenant le vent du nord me perce de ses flèches aiguës; | maintenant les angoisses de ma famille m'abreuvent de mille douleurs.

VI.

Les grains que l'on distille sont déjà moissonnés; | déjà je sens l'odeur spiritueuse qui s'exhale de la cuve. | Le vin n'a pas encore acquis sa saveur enivrante, | mais il peut adoucir l'amertume de mon cœur.

VII.

Les coqs en émoi remplissent l'air de leurs cris; | à l'approche de mes hôtes, ils redoublent leurs bruyants ébats. | Chassés de la cour, ils se réfugient sur les arbres, | et de loin on entend frapper à la porte de bois.

VIII.

Arrivent quatre vieillards dont l'âge a blanchi les cheveux. | Ils m'interrogent sur mon long voyage. | Chacun apporte sa modeste offrande : | l'un me verse du vin trouble, l'autre du vin limpide.

IX.

D'une voix émue, ils excusent la faiblesse de

leur vin. « Ces champs si fertiles en grains (1) n'ont plus de bras pour les cultiver. | Hélas! le feu de nos discordes n'est pas encore éteint; | nos fils sont tous partis pour la guerre d'orient!

X.

— « Touché de ce tendre intérêt, qui adoucit mes souffrances, | je veux, bons vieillards, vous dire une chanson. » | Mes chants ont cessé... ils m'écoutent encore, le cœur gros de soupirs. | Puis, immobiles, les yeux au ciel, ils essuient les larmes qui roulent le long de leurs joues.

(1) Voyez la strophe VI. Le vin des Chinois est une eau-de-vie de grains distillée.

FIN.

3 2044 051 077

HARVARD COLLEGE
CONSERVED
LIBRARY